



L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

# L'ILE MAGIQUE

Les mystères  
du Vaudou

William Seabrook



## *L'île magique, les mystères du Vaudou*

L'Aventure Mystérieuse

William Seabrook est un des rares étrangers à avoir été réellement adopté par une communauté indigène de Haïti. C'est ainsi qu'il a pu personnellement assister aux cérémonies du culte vaudou où la sorcellerie, la sexualité et la mort sont étroitement liées.

Depuis la parution de son ouvrage, de nombreux auteurs ont tenté de décrire les pratiques du vaudou et ses cérémonies occultes, mais ils n'y avaient jamais été intimement mêlés. William Seabrook, seul, fut admis à visiter les caches les plus secrètes de l'île, et à assister aux manifestations terrifiantes de la magie haïtienne. Il reçut même le baptême du sang de la main de Maman Célie et fut amené à rencontrer un mort-vivant, un véritable zombi, rappelé à la vie par les sorciers vaudou.

## AVANT-PROPOS

Le bateau venait de mouiller dans un golfe tropical et, au-delà des palmiers bordant la plage, je voyais se dresser d'immenses montagnes sombres et mystérieuses émergeant d'une jungle verdoyante.

Au bord de l'eau, dorée par le couchant, s'étendait la petite ville, Cap-Haïtien, là-bas, parmi des constructions modernes, on apercevait les ruines des somptueuses demeures de colons français ; ils s'étaient établis à Haïti dès le XVI<sup>e</sup> siècle, avaient fait venir des esclaves d'Afrique et l'île était devenue la colonie la plus riche de l'hémisphère occidental.

Là-bas, il y avait le palais construit pour Pauline Bonaparte lorsque Napoléon avait envoyé son beau-frère, le général Leclerc, écraser la révolte des esclaves noirs. Au-delà de Cap-Haïtien se dressait au sommet d'une montagne la forteresse gigantesque que le roi noir Christophe avait bâtie après le départ des Français.

La nuit tomba bientôt et l'on ne vit plus que la masse sombre des montagnes où, dans le silence, s'élevait le sourd battement des tam-tams vaudou.

W.B.S.

*septembre 1928*

*PREMIÈRE PARTIE*

UN MONDE NOUVEAU

Louis, fils de Catherine Ozias d'Orblanche, né de père inconnu, me remettait sans cesse en mémoire un vers de Blake : « Celui dont le visage n'émet pas de lumière ne deviendra jamais une étoile. »

La figure noire de Louis brillait comme du vernis mais il en émanait aussi une lumière mystique, pas toujours céleste, car Louis faisait partie de la confrérie chimérique des saints, des monstres, des poètes et des idiots divins. Il s'enivrait souvent, et conversait alors avec les séraphins et les démons, ou avec sa grand-mère morte, qui avait été sorcière.

Cela dit, Louis était mon boy dévoué. Il me servait, entre deux bordées, avec un zèle passionné et affectueux.

Ce n'était pas moi qui avais engagé Louis, mais lui qui m'avait choisi, tout comme il avait choisi ma maison. J'habitais alors l'hôtel Montagne et le bruit s'était répandu mystérieusement dans toute l'île que je cherchais une maison. On m'avait fait visiter d'innombrables palais de stuc plus invraisemblables les uns que les autres, entourés de magnifiques jardins, et des villas modernes bien aménagées mais sans jardin, et je commençais à désespérer. Un jour, alors que je sortais de l'hôtel, un jeune Noir, pieds nus et si dépenaillé que je le pris pour un mendiant, m'aborda et me déclara en créole :

— J'ai trouvé votre maison.

Il n'avait pas dit « une » maison. Non, c'était déjà la mienne, il en était sûr.

Ce que je fis alors peut sembler absurde. J'allai chercher ma voiture, y fis monter le jeune Noir, et me laissai guider. Il m'entraîna vers l'élégante rue Turgeau mais avant d'arriver dans le quartier blanc, il me fit prendre un petit chemin qui serpentait dans la jungle, vers Pétionville, et là, en sortant de la ville, je vis un merveilleux jardin un peu à l'abandon. Il faisait un hectare au moins. Au milieu, il y avait une longue maison basse crépie de rose, entourée de vérandas.

Certaines portes étaient fermées à clef, d'autres recouvertes de planches clouées. Derrière la maison, il y avait des communs en pierre pour les domestiques, et une cuisine verrouillée. Sur le devant, un bassin couvert de feuilles mortes.

Quel était le propriétaire de ce petit paradis vétuste, quel serait le loyer, Louis l'ignorait totalement.

Je le remerciai, le déposai à Sacré-Cœur en lui disant de venir me voir à l'hôtel le lendemain matin, puis je tâchai de me renseigner. Après d'innombrables coups de téléphone, je finis par apprendre que la propriété appartenait à un certain Maître Morel qui consentirait peut-être à la louer. Toussaint, mon interprète noir, promit de s'occuper de tout et affirma qu'il m'apporterait les clefs le mercredi suivant, quand Maître Morel reviendrait de Saint-Marc.

Le lendemain matin, j'attendis Louis en vain ; il ne se présenta pas le jour suivant non plus mais lorsque je me rendis avec Toussaint trois jours plus tard à la maison enchantée, nous fûmes reçus par Louis, qui s'était déjà installé dans un coin de la plus grande véranda ; il y avait transporté tous ses biens, c'est-à-dire une pailasse, une vieille couverture, une marmite, un bout de chandelle et un petit coffret de bois contenant sans doute ses trésors les plus précieux.

Je n'avais pas promis de l'employer, et il n'en avait pas soufflé mot mais je lui donnai sans hésitation les clefs de la propriété, en attendant de pouvoir m'y installer. Je lui donnai aussi dix *gourdes*, une fortune pour Haïti, et lui dis de s'acheter tout ce qu'il lui fallait, une chemise neuve, par exemple, et de quoi manger, il était sous-alimenté et avec cet argent, il avait de quoi festoyer pendant huit jours. Un poulet ne coûtait alors que cinquante centimes.

Quelques jours plus tard, en retournant à la maison, je le trouvai équipé d'une paire de chaussures de tennis neuve, un foulard bariolé au cou, allongé à l'ombre d'un manguier ; il était parfaitement ivre et chantait un petit air de sa façon dont les paroles invitaient les oiseaux à venir admirer ses habits neufs. Il avait toujours la même chemise rapiécée et déchirée sur l'épaule. Je me penchai sur sa marmite. Elle contenait un reste de bouillie de millet ; il n'avait rien mangé de plus substantiel.

Lorsque j'eus emménagé et meublé la maison, j'engageai plusieurs domestiques, un valet, une brave cuisinière, une blanchisseuse de dix-huit ans aux yeux de braise qui tomba promptement amoureuse de Louis et lui accorda non seulement ses faveurs mais tout l'argent qu'il désirait. Je n'étais pas habitué à un tel luxe mais à Port-au-Prince, il est tout à fait normal d'avoir quatre domestiques. Les trois nouveaux travaillaient bien et faisaient généralement ce qu'on leur ordonnait. Quant à Louis, il vivait à sa guise mais je n'avais pas à m'en plaindre. Il s'était pris de passion pour ma petite voiture et, s'il ignorait tout de la mécanique et ne savait pas changer une roue, il la briaquait, la lavait, la lustrait avec amour. Quand je rentrais après un orage, il lâchait tout

pour venir nettoyer la voiture.

Sans doute vous demandez-vous quel rapport tout cela peut-il avoir avec les sombres mystères du vaudou. C'est fort simple. Ce fut l'humble Louis qui me guida sur le sentier qui devait me conduire dans la jungle et le désert, par-delà les montagnes et les vallées, vers le saint des saints du vaudou.

Avec le temps, la confiance engendrant la confiance, j'appris par Louis que nous, les Blancs, avec notre électricité et nos automobiles, nos tournois de bridge et nos cocktails, nous étions environnés d'un peuple invisible, un monde de merveilles, de miracles et de magie, un monde dans lequel les morts se levaient du tombeau pour marcher parmi les vivants, un monde dans lequel, à deux pas de chez moi, un homme agonisait sans maladie apparente parce qu'une vieille femme, là-bas à Léogane, dévidait lentement le fil embobiné autour d'une poupée de bois faite à son image ; un monde dans lequel les arbres et les bêtes parlent pour ceux qui savent les écouter, et où les dieux surgissent de buissons ardents comme sur le Sinaï, et apparaissent comme dans le jardin d'Eden.

Grâce à Louis, j'appris aussi que, à Haïti, le vaudou est une véritable religion, aussi vivante que le christianisme l'était au Moyen Age quand les miracles étaient chose courante. Louis m'affirma, et je le crus, que lorsque le gouverneur, sa femme et le colonel étaient venus prendre le thé dans mon salon, les dieux m'avaient rendu visite aussi, entrant par la porte de service et s'installant dans mes communs avec les serviteurs. Cela ne me surprit guère car, depuis les temps immémoriaux, les dieux ont toujours méprisé les grands de ce monde et, lorsqu'ils viennent sur terre, ils recherchent plutôt la compagnie d'une humble famille dormant dans une étable ou d'une petite bergère gardant ses moutons.

Je faisais souvent de longues promenades avec Louis dans les collines, et il me parlait du vaudou, il m'apprenait les noms de ses dieux et leurs attributs : Papa Legba, gardien des portes du ciel, le plus bienveillant ; Damballa Ouedo, le plus sage et le plus puissant, symbolisé par un serpent ; Loco, le dieu des forêts ; Agoué, le dieu de la mer ; Maîtresse Ezilée, l'équivalent de la Vierge Marie ; Ogoun Badagris, le diable terrifiant dont la voix était le tonnerre. Il y en avait bien d'autres, des dizaines, comme dans la mythologie grecque. Mais pour Louis, ces dieux n'étaient pas des mythes mais des êtres plus réels et plus vivants que lui et moi.

Un après-midi, sans que je l'y encourage, il me parla des cérémonies rituelles consacrées à ces dieux et je compris bientôt qu'il avait été le témoin de choses parfaitement ignorées des Blancs et fort éloignées de l'idée que l'on se fait généralement du vaudou. Il me décrivit, dans son langage créole pittoresque, d'étranges processions d'hommes et de femmes vêtus de blanc qui psalmodiaient des cantiques en conduisant à l'autel un bœuf noir sacré recouvert d'une cape brodée et d'ornements, coiffé de bougies allumées fixées à ses cornes, pour un sacrifice rituel.

— Ah ! monsieur, c'était belle ! belle ! belle ! s'exclama-t-il comme s'il revoyait la scène.

En créole, on ne dit jamais « beau », toujours « belle ».

— Louis, lui dis-je, c'est uniquement pour cela que je suis venu à Haïti. Je donnerais tout au monde pour voir une de ces cérémonies. Je risquerais ma vie, le comprends-tu ?

— Ah ! monsieur, soupira Louis. Si seulement vous étiez noir !

Quelques jours plus tard, il me dit soudain, à propos de rien :

— Voilà plus d'un mois que je ne suis pas allé voir ma mère à Orblanche. Il faut un jour pour y aller, et un jour pour revenir.

— Vas-y donc, Louis. Mais depuis quand demandes-tu la permission de partir quand tu le veux ? Pourquoi m'en parles-tu ?

— Parce que j'ai pensé que vous voudriez peut-être venir avec moi, monsieur.

Si Louis fut très flatté que je l'accompagne, je ne l'étais pas moins qu'il m'en ait prié. Nous partîmes donc fièrement, moi sur un petit cheval de selle emprunté à un ami, lui sur un grand mulet qu'il s'était mystérieusement procuré. Joyeux, nous chantions en chœur, pas toujours à l'unisson :

*Ti fi pas connais laver passer*

*Aller caille maman ou ;*

*Ti fi pas connais laver passer*

*Rêter caille maman ou.*

Ce qui signifiait : « Petite fille, tu ne sais ni laver ni repasser, alors retourne chez ta mère et reste à sa maison. »

Nous quittâmes la piste pour la route et galopâmes jusqu'à Pétionville où nous mîmes pied à terre près de l'église où se tenait le marché. Nous marchandâmes et discutâmes, jusqu'à ce que nous ayons rempli un sac de provisions pour la mère de Louis, du poisson séché, des feuilles de tabac, du sucre candi, du pain d'épices, un petit sac de farine, une bouteille de rhum brun et des petites bananes muscades, que l'on appelle bananes-figues.

Nous repartîmes, escaladant des collines et traversant les champs de canne du Cul-de-Sac, pour émerger dans un autre monde à Orblanche, le village natal de Louis, un simple hameau d'une dizaine de huttes. Des enfants nus se précipitèrent en criant :

— C'est le cousin Louis avec un Blanc ! Bonjour, cousin ! Bonjour, Blanc !

La mère de Louis, Catherine Ozias d'Orblanche, petite, ridée, toute noire, était couchée dans sa maison sur une paillasse de feuilles de palmier, vêtue d'un peignoir blanc presque propre ; elle était souffrante mais cela ne l'empêcha pas de se lever. Elle serra Louis dans ses bras, pleura un peu et l'embrassa tendrement. Enfin elle recula pour l'examiner et vit alors qu'il portait des souliers, sur quoi elle se mit à sangloter de joie. Car, à Haïti, seuls ceux qui ont réussi dans la vie portent des souliers. Et comme son fils était devenu à ses yeux un grand de ce monde, lorsqu'il me présenta comme son ami et protecteur, elle rendit grâce au bon Dieu et voulut me baiser la main.

La maman s'exclama devant chaque présent, à mesure que nous les sortions du sac. Des bambins tout nus se pressaient timidement sur le seuil et elle leur distribua des bonbons et du pain d'épices. Dans la cour, sous un appentis de feuilles de palmier, un ragoût de poulet et de millet fut mis à cuire. Louis attira sa mère à l'écart et lui chuchota à l'oreille, en se tournant parfois vers moi.

Nous rentrâmes dans la maison au sol de terre battue. De part et d'autre de la pièce principale il y avait un petit réduit où je vis une paillasse et une porte fermée. Ce fut vers cette porte que Louis et sa mère me conduisirent. Ils me firent entrer dans une petite pièce et refermèrent la porte sur nous.

Contre le mur, il y avait une espèce d'autel sur lequel étaient disposés deux sacs vaudou *ouanga* couronnés de plumes, un serpent de bois grossièrement taillé, un crucifix, une pierre-tonnerre, une image d'Epinal de la Vierge Marie, une calebasse pleine de millet vert et, sur le côté, une moitié de noix de coco pleine d'huile avec une petite mèche allumée.

Par terre, devant l'autel, il y avait un coffret de bois peint que Louis prit et emporta quand nous sortîmes de la pièce. Il l'ouvrit et me montra les trésors de la famille, en particulier ceux qui le concernaient plus particulièrement et qui, dans son idée, devaient m'intéresser. Il ne se trompait pas. Ainsi, il me tendit une image de première communion, provenant d'un magasin spécialisé du quartier de Saint-Sulpice à Paris ; elle représentait une nef gothique dans laquelle un évêque mitre administrait la communion à des petites filles en crinolines et pantalons à volants et à des petits garçons bien sages en costume marin. Je ne pus m'empêcher de penser que la première communion de Louis avait dû être bien différente. En retournant l'image, je lus le nom de la paroisse : Croix-de-Bouquet, et celui du communiant.

— Mais ce n'est pas ton nom ! m'exclamai-je. Il y a là Auguste Jean Baptiste Ozias.

— Oui, c'est mon cousin, le curé s'est trompé. Mais ça ne fait rien, Auguste a la mienne.

Louis tira alors de son coffre aux trésors une flûte, une vraie flûte noire aux clefs d'argent, fabriquée en Allemagne.

Les auteurs de fiction, les romanciers doivent dans la mesure du possible s'en tenir aux probabilités, à la vraisemblance, mais la réalité, elle, ne connaît pas ces limites. L'impossible y est constant. Ainsi, Louis serait un personnage incroyable dans une œuvre d'imagination, sauf peut-être chez Dostoïevski ou Melville.

A ce que je crus comprendre, Louis avait fréquenté dans son enfance l'école paroissiale et les bons abbés, désespérant de lui apprendre à lire et à écrire mais l'entendant souvent chanter (devinant peut-être

confusément sa parenté avec les faunes et les anges) lui avaient fait cadeau de cette vieille flûte et lui avaient appris à en jouer. Je suis certain que si Louis avait vu le jour dans un petit village d'Italie et non dans la jungle africaine, il aurait parlé aux oiseaux, prêché aux loups et serait devenu un saint.

Il me joua une petite mélodie que j'avais souvent entendu chanter ou siffler par des paysans au travail et qui, je l'appris plus tard, était une invocation à Legba.

— Louis, lui dis-je, pourquoi laisses-tu ta flûte ici ? Chez nous, tu pourrais en jouer.

— Oui. Mais avant, j'avais peur qu'on me la vole.

Où il avait couché, comment il avait vécu en ville avant qu'il s'attache à moi, je ne le saurai jamais. Mais il rapporta la flûte avec lui, et en joua parfois pour moi. Ma plus grande joie était de l'entendre au fond du jardin improviser pour les oiseaux et pour mon paon familial, qui s'approchait de lui et l'écoutait, immobile, comme fasciné.

Je me demandais ce que pourraient penser les bons abbés si patients et si tolérants de Croix-de-Bouquet, s'ils avaient pu savoir que la flûte qu'ils avaient donnée à Louis et sur laquelle ils lui avaient appris à jouer des hymnes en l'honneur de Notre Seigneur et de la Vierge Marie servait maintenant à chanter la gloire de Legba et des dieux-serpents pour la satisfaction d'un paon. Qu'auraient-ils pu dire s'ils avaient su que sa belle image de première communion gravée à l'ombre des tours de Saint-Sulpice voisinait sur un autel vaudou avec des symboles païens et des pierres-tonnerre ?

Je crois sincèrement qu'ils auraient tort de s'offusquer, et qu'ils feraient bien de revenir, comme je l'ai fait pendant la semaine sainte, pour voir, à la veille du Vendredi Saint, l'autel dépouillé de tous ses objets sacrés, païens et chrétiens.

Tout, absolument tout avait été retiré, soigneusement déposé par terre et recouvert de palmes ; tous les symboles devaient rester cachés, comme morts, jusqu'à la résurrection, au matin de Pâques. Pendant la tragédie du Golgotha, le grand dieu-serpent vaudou, Damballa lui-même, devait courber la tête. Il en était de même dans tous les foyers de l'île, tous les ans. Voilà bien de profonds mystères, et personne ne peut crier au blasphème.

Dans l'après-midi, Louis m'emmena chez son oncle, Dort Dessiles, qui était un *papaloi*. Louis le prit à part et lui parla à l'oreille comme il avait fait avec sa mère. Dort Dessiles, naturellement, se méfiait de moi. J'étais blanc, après tout. Je l'ai bien souvent regretté, à Haïti. Le vieillard se montra quand même aimable et nous invita chez lui pour boire du rhum. Il ne demandait pas mieux que de faire ce que Louis demandait, mais il avait peur. Louis insista, en disant que je n'étais pas comme un Blanc ; Dieu seul sait ce qu'il entendait par là. Enfin, Dessiles et moi, nous eûmes une longue conversation, à la suite de quoi nous nous rendîmes tous les trois à une autre *caille*, pour exposer notre cas à un nommé Dieron, qui était un *hougan*, une espèce de grand-prêtre vaudou. J'eus l'impression qu'il était en quelque sorte un évêque et Dessiles son vicaire. Quand nous repartîmes, rien n'était encore décidé. Cependant, ils avaient confiance en moi, puisque Louis me présentait. Ils me parlèrent franchement, ils m'emmenèrent voir le *houmfort* local (la maison des mystères) et le péristyle où se pratiquaient les sacrifices. Quant à faire participer un Blanc comme moi à ces rites, c'était une autre affaire ! Je me gardai de trop insister.

— Je vais rester longtemps ici, dis-je. Une autre fois, peut-être, quand nous nous connaîtrons mieux...

Je rentrai donc à Port-au-Prince ce même soir, laissant Louis chez sa mère. Je pensais qu'il pourrait mieux persuader les siens si je n'étais pas là.

Il revint deux jours plus tard, m'assura que tout s'arrangerait et, au cours des semaines suivantes, je retournai trois fois à Orblanche avec lui.

Tout s'arrangeait si bien, en fait, que je pris part aux préparatifs. On me chargea d'acheter des gâteaux, des bougies et des rubans. On me fit admirer le taureau noir choisi une semaine à l'avance et qui était installé dans la grange de Dieron. La cérémonie devait avoir lieu le samedi suivant.

Il ne restait plus qu'une chose à faire, une simple formalité de courtoisie, informer discrètement Kebreau afin qu'il ferme les yeux. Kebreau était le brigadier de gendarmerie de Croix-de-Bouquet. Il savait que Dessiles était un *papaloi*, Dieron un *hougan*. Il savait où se trouvait le *houmfort* et que de temps en temps on y célébrait des rites clandestins. Kebreau savait tout mais il ne persécutait pas ses sujets, et je dis bien sujets car il était le roi politique de la plaine du Cul-de-Sac. Dieron et Dessiles allèrent donc le prévenir, le jeudi matin.

Le jeudi soir, un messenger arriva à Port-au-Prince, sonna à ma porte, demanda à parler à Louis et lui annonça que tout était annulé, que Kebreau, pour une raison inconnue, interdisait la cérémonie.

J'en fus désolé, et Louis aussi. Pendant la nuit, incapable de dormir et ruminant ma déception, l'idée me vint que Kebreau avait peut-être appris qu'un homme blanc devait être présent et qu'il avait défendu à la famille de Louis de me faire assister à ces rites. Je décidai donc d'aller voir Kebreau, pensant que je pourrais arranger les choses avec lui, car j'avais fait sa connaissance, voici comment.



Quelques mois plus tôt, avec des amis, le commandant Davis et M. Halliday, j'étais allé à la chasse à la pintade sauvage. Nous avons traversé le district de Kebreau et, près de Thomazeau, nous avons quitté la route principale pour nous engager en voiture sur un petit chemin de terre où les automobiles ne passaient presque jamais. Vers le soir, un orage éclata suivi d'une pluie torrentielle qui devait durer presque toute la nuit. Nous avions des chaînes et nous tentâmes de poursuivre notre route mais bientôt comme il fallait s'y attendre, notre voiture s'embourba jusqu'aux essieux. Un vieux paysan surgit de la boue, de la pluie et de la nuit et je lui criai :

— *Ou capab' joind' gros cor' dé bef ?*

(Littéralement: es-tu capable de nous procurer deux bœufs et des cordes ?)

— *Non, Blanc, pas capab'*, répondit-il.

Je lui montrai toute la monnaie que j'avais dans mes poches, sur quoi il estima qu'il était « capab' » et repartit après maintes promesses. Vers minuit, il revint accompagné d'une paire de bœufs et de toute la population d'un village. Le commandant Davis resta au volant tandis que Halliday et moi poussions à la roue avec les Noirs après avoir attelé les bœufs au pare-chocs avant. Le vieux Noir fit claquer son fouet, les bœufs tirèrent, Davis donna des coups d'accélérateur prudents, Halliday tomba dans la boue, jura, se releva et se remit à pousser, je tombai aussi, les Noirs s'amusèrent beaucoup et la voiture ne bougea pas d'un pouce.

Finalement, le vieux, écœuré, nous blâma en déclarant :

— *Auto bagai' de ville.*

(L'automobile, c'est un jouet bon pour la ville.)

Mais un autre vieux Noir s'accroupit dans la lueur des phares, façonna une petite croix avec deux bâtons et un bout de ficelle, alla l'accrocher à notre feu arrière en marmonnant des incantations, tout le monde se remit à pousser et la voiture sortit enfin de la fondrière. Ensuite les bœufs nous tirèrent jusqu'à la route, où le « jouet de ville » s'empessa de tomber totalement en panne. Bien payés, nos dépanneurs s'en allèrent, nous laissant à notre solitude pluvieuse.

La nuit était sombre, il nous semblait que le jour ne se lèverait jamais, nous étions trempés et couverts de boue. Finalement, des gens commencèrent à passer sur la route, comme des fantômes, conduisant leurs ânes au marché. Nous les hélâmes l'un après l'autre en demandant :

— Allez-vous à Croix-de-Bouquet ?

Lorsqu'un des paysans répondit enfin par l'affirmative, nous lui donnâmes une demi-gourde (quelques centimes) en le priant d'aller prévenir le lieutenant de gendarmerie Kebreau pour qu'il vienne nous tirer de notre mauvais pas. Nous confiâmes à d'autres le même message et Kebreau, non content d'envoyer un camion avec une demi-douzaine de gendarmes, un mécanicien, des pelles, des chaînes, des pioches et du café chaud dans des bouteilles thermos, vint en personne dans sa voiture de tourisme pour nous reconforter et nous aider.

C'était un grand diable superbe, de près de deux mètres, beau comme une statue de bronze avec sa moustache aux bouts retroussés et sa peau aussi briquée que ses bottes et son baudrier. Il se montra compatissant et respectueusement amusé.

Lorsque la panne fut réparée et la voiture remise sur la chaussée, il nous invita chez lui, dans sa jolie maison de Croix-de-Bouquet, sans se soucier de la boue qui nous recouvrait, et nous servit un petit déjeuner plantureux sur une table bien dressée, avec des carafes de cristal taillé pleines d'un rhum doré délicieux. N'était-il pas le roi de la région ?

Mon ami Davis, sans être vraiment raciste, n'aimait guère s'attabler avec les Haïtiens, qu'il appelait des « gens de couleur » quand il était de bonne humeur et des « sales nègres » quand il était en colère, mais j'observai ce jour-là que la pluie et un jeûne salubre l'avaient purgé de ses préjugés. Il trinqua joyeusement avec Kebreau, lui fit mille compliments et nous restâmes là pendant plus de deux heures, à fumer et à bavarder dans une ambiance de plus en plus amicale.

Je me rappelais cette aventure alors que je me tournais et retournais dans mon lit, ruminant ma déception, songeant à d'autres plaisantes entrevues avec Kebreau. Finalement, je décidai d'aller le voir au matin, ce que je fis.

Au bout de cinq minutes de conversation, je compris que j'étais en butte à un obstacle qui n'avait aucun rapport avec les lois interdisant le vaudou ou au fait que j'étais un Blanc. Il y avait autre chose. Il m'avoua qu'il ne pouvait absolument pas autoriser la cérémonie, mais se montra réticent sur la nature particulière de cet empêchement.

Lorsque je rentrai chez moi et rapportai tout cela à Louis, il réfléchit et parut soudain comprendre.

— Aaaaah ! fit-il. Aaaaah ! *Moun dit Président jour ci li fâché cont' Keb'eau, li vlé couper tête li.*

(On dit qu'en ce moment le président est fâché contre Kebreau, et qu'il veut sa tête.)

Dans l'après-midi, je rendis visite au général Turril, chef de la gendarmerie de Haïti. Je ne parlai pas de vaudou, naturellement. Mais, au cours de la conversation, je demandai innocemment :

— Au fait, il paraît que le Président Borno en veut à mort à Kebreau. Je me demande bien pourquoi !

Les rapports de cause à effet sont souvent bien étranges ! Il arrive que de petits événements bouleversent des nations et que de grandes choses influent sur des incidents minimes. C'est ce qui nous arrivait, à Louis et à moi.

Le général Turrill me raconta qu'un sénateur américain nommé Shipstead, dont je n'avais jamais entendu parler, était venu en visite à Haïti, et que Kebreau l'avait reçu en grande pompe. Comme je crois l'avoir dit, Kebreau était le « roi » de sa région et bien autre chose qu'un simple lieutenant de gendarmerie : c'était un politicien influent. Au cours de cette réception, le sénateur Shipstead fit une allocution, et tint à prononcer son « discours sur l'agriculture » à la centaine de paysans invités. C'était apparemment un vieux cheval de bataille, un discours qu'il connaissait par cœur et qu'il devait avoir prononcé des milliers de fois dans le Iowa ou ailleurs, une suite de phrases creuses sans importance spéciale dont l'essentiel signifiait : « Sauvez la terre ! » C'était fort innocent mais, à cette époque, ces paroles tombaient fort mal à propos et prenaient une signification lourde de sens. La signature d'un énorme contrat d'irrigation financé par des capitaux américains était en cours, et le Président Borno, qui croyait sincèrement à cet investissement et à ce progrès, avait hâte de le signer. Mais pour cela, il fallait exproprier des milliers de petits paysans, si bien que le discours du sénateur Shipstead, fut repris et cité par tous les journaux de l'opposition dans des éditoriaux vengeurs qui glapissaient que Borno était le valet de Wall Street et cherchait à spolier ses propres paysans.

Le Président Borno avait été furieux, m'expliqua le général Turrill. Kebreau, jugé responsable du scandale, devait donc marcher sur des œufs et ne laisser aucune prise à la critique. On racontait que le Président avait même envoyé ses espions au Cul-de-Sac pour essayer de « coller » quelque chose sur le dos du lieutenant, quelque chose qui permettrait de le mettre à pied.

Si j'avais lu les journaux, si je m'étais intéressé à la politique, j'aurais su tout cela, et deviné le reste. En sortant du bureau du général Turrill, je me dis que la malchance me poursuivait.

Une des raisons pour lesquelles je rapporte ici, avec un tel luxe de détails, cette chronique d'une déception, c'est qu'elle pourra peut-être éclairer pour le lecteur la position légale qu'occupe le vaudou dans le Haïti d'aujourd'hui. L'autre, c'est que je tiens à avouer que, avant d'atteindre mon but c'est-à-dire voir de mes yeux des rites vaudous, j'ai dû subir bien des contretemps. Sans me vanter, bien peu de Blancs ont pu voir ce que j'ai vu.

L'influence de Louis ne s'étendait pas au-delà de son village natal dans la plaine, et ma route se dirigeait finalement vers la montagne. Mais ce fut Louis qui me la montra. Grâce à lui et à son oncle Dort Dessiles, je pus mieux comprendre ce que je cherchais, quels obstacles je devais éviter et comment. De cela, je lui suis très reconnaissant. Malgré tout, ce chemin fut tortueux avec bien des faux départs et bien des erreurs.

La piste me conduisit une fois par de profonds ravins où jamais le soleil ne brillait, le long d'une corniche étroite longeant un précipice, vers la case d'un petit homme parcheminé, un petit homme célèbre, une espèce de saint ermite vaudou, qui aurait pu m'enseigner avec sagesse tout ce que je voulais savoir mais qui ricana et se moqua de ma sincérité en répliquant aigrement :

— Le vaudou ? Ça n'existe pas ! C'est un mensonge stupide inventé par vous autres Blancs, pour nous abaisser et nous faire du mal.

Les saints ne sont pas toujours aimables.

Ma piste me conduisit une autre fois derrière les nuages du Morne-Diable vers un village dont les habitants n'avaient pas vu de visages blancs depuis huit ans, et, bien qu'un bon médecin m'accompagnât et distribuât ses remèdes à tous les malades, ces gens voulurent nous empêcher de poursuivre notre chemin, car les dieux l'interdisaient.

Une autre fois je dus m'enfuir, après que l'on m'eût offert l'hospitalité, de la case d'une horrible femme méchante et ricanante, pleine de promesses trop avides, une vieille dont les doigts crochus se refermaient déjà sur mon portefeuille et qui aurait étranglé sa fille contre monnaie sonnante.

Mais je me fis aussi des amis, j'assistai à des rites étranges, et il y eut des foyers où je fus reçu avec joie, avec tendresse, où je revins plus tard parce que j'étais un ami.

Ainsi, je fis la connaissance de Maman Célie, *mamaloï* d'un village des montagnes, qui allait me prendre en amitié, au point que je devins pour elle comme un fils, ou presque.

Je finis par aller m'installer chez Maman Célia.

J'étais d'abord venu la voir dans sa demeure matriarcale, isolée dans la montagne, avec un ami en qui ces gens avaient confiance et ils m'avaient chaleureusement accueilli. A présent, je revenais seul, invité par Maman Célia elle-même.

Entre elle et moi, il existait un lien que je ne puis expliquer ni analyser. Nous l'avions senti dès notre premier contact. On aurait dit que nous nous étions toujours connus, que nous avions été unis dans quelque existence passée par l'équivalent mystique du cordon ombilical ; c'était comme si, dans mon enfance, j'avais tété ses seins noirs, comme si j'étais le fils revenu après un long voyage.

Le hameau, perdu dans les hautes montagnes, était primitif. Il y avait là, dans une clairière, six ou sept huttes au toit de palmes. La petite communauté était gouvernée par Maman Célia et Papa Théodore, son vénérable mari, et composée des fils et des filles, des petits-enfants tout nus jouant parmi les cochons et les chèvres. Le fils aîné, Emmanuel, avait plus de quarante ans, la fille la plus jeune, Catherine, à peine seize. Quant à Maman Célia, elle avait depuis longtemps dépassé la soixantaine. Sa figure noire, ridée et douce comme celle d'une antique prophétesse, était lumineuse. Par sa vitalité, elle donnait parfois une impression de jeunesse.

Les plus proches voisins habitaient de l'autre côté d'une gorge profonde ; on pouvait entendre leurs coqs chanter à l'aube, on voyait le soir la lueur de leurs feux, on échangeait des messages grâce aux tam-tams, mais pour se rendre chez eux, à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau, il fallait faire un grand détour de près de dix kilomètres, descendre vers la source où la gorge devenait une vallée fertile, et remonter de l'autre côté.

Nous étions donc isolés, non seulement du monde organisé mais de nos voisins les plus proches dispersés sur les versants de notre montagne.

J'avais l'impression de vivre sur une autre planète et Port-au-Prince me paraissait affreusement lointain. C'était comme si les régions américanisées de Haïti n'existaient pas.

J'aimais cette vie, je faisais partie de la famille. J'appris à fabriquer des *tambors marenguins* avec les enfants, qui avaient encore un peu peur de moi, parce que j'avais la figure blanche. Je partais souvent à cheval avec Emmanuel et Rafaël pour explorer le fond de la gorge. Parfois, je les aidais à travailler leur terre et, le soir je faisais partie du cercle de famille pour écouter Papa Théodore raconter les histoires d'un petit nègre rusé appelé Ti Malice toujours en guerre contre le méchant Gros Bouqui. La plupart de ces récits étaient d'origine congolaise, plus ou moins modifiés et situés aux Antilles.

Tout cela m'enchantait, mais entre Maman Célia et moi, il y avait quelque chose de plus profond et nos liens se resserraient. Je savais, naturellement, qu'elle était une *mamaloï*. Je savais aussi que la plus grande bâtisse du hameau, celle à la porte verrouillée, était un *houmfort*. De même, savait-elle que je m'intéressais profondément à la religion dont elle était une des prêtresses. Et elle comprenait que je désirais écrire un ouvrage à ce sujet. L'entente, la confiance étaient parfaites entre nous. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle était très intelligente et comprenait ce qu'était un livre, et qui j'étais. De plus, elle comprenait instinctivement que je ne la trahirais pas, que rien de ce que je pourrais écrire ne risquerait de faire du mal aux siens.

Nous parlions fréquemment des choses que m'avait apprises Louis, mais Maman Célia se hâtait lentement. Elle me répétait « *Pétit, petit* », pour me faire comprendre que je devais avancer pas à pas. Peut-être attendait-elle, sagement, que le peuple des montagnes s'accoutumât à ma présence.

Enfin, un jour, elle m'annonça :

— Il va y avoir un très important service Petro samedi et dimanche, là-bas chez le frère de Théodore, Ernest. Toute la montagne y sera, et il est convenu que tu viendras aussi.

Papa Théodore, à dos de mulet, précédait notre petite procession le long des sentiers étroits qui serpentaient entre les défilés, remontaient pour suivre les sommets ou plongeaient dans les forêts d'acajous et de pins. Maman Célia suivait sur un âne, moi derrière sur un mulet, et les autres, Emmanuel, Rafaël, Marie-Céleste, Catherine, tout le monde, allaient à pied, en file indienne. Emilie, enceinte de six mois, était assise de biais sur l'âne qui portait les paniers.

C'était le samedi, dans l'après-midi.

L'air, le ciel, la forêt résonnaient du son des tam-tams, parfois lointain, parfois tout proche, comme un sourd roulement de tonnerre. A mesure que nous approchions, je distinguais une espèce de mélodie, en contrepoint. C'était une musique sauvage, primitive, qui vous prenait aux entrailles.

Le soir tomba et nous aperçûmes des lumières au fond du défilé. La demeure où nous arrivâmes était perchée sur un petit plateau dominant la gorge, adossée à la forêt. Il y avait déjà une centaine de Noirs allant et venant comme des ombres sous la lumière rougeoyante. Trois ou quatre huttes entouraient ce que l'on appelle à Haïti une *tunelle*. C'était un grand toit de palmes, rectangulaire, soutenu par des piliers de bois. Dessous, trois hommes tapaient sur des tambours. Celui du centre employait une baguette et le plat de sa main droite ; c'était lui qui produisait les sons les plus graves ; les deux autres, aux tambours plus petits, n'employaient que leurs mains tantôt à plat, tantôt crispées, ou seulement le pouce tapant à une vitesse incroyable. Une vieille femme venait de temps en temps éponger la sueur sur leur front. De près, le bruit était assourdissant mais, chose curieuse, n'évoquait plus le tonnerre.

Comme nous étions de la famille, nous fûmes invités à boire le café dans la maison d'Ernest et puis je ressortis avec Maman Célie. Personne ne me connaissait, personne n'avait entendu parler de moi, mais je fus accueilli cependant avec amitié, comme si la présence d'un Blanc était la chose la plus naturelle du monde. Beaucoup d'entre eux me saluèrent.

La pleine lune se levait déjà au-dessus des montagnes ; la cérémonie allait commencer. Les tam-tams se turent et je pus alors entendre bêler des chèvres.

Nous nous installâmes face à la *tunelle*, groupés par familles, comme à l'église sauf qu'il n'y avait pas de bancs. Je m'assis par terre entre Maman Célie et Rafaël, au premier rang.

Les tambours entamèrent alors la marche rituelle de Damballa. Une procession sortit en chantant de la maison des mystères, précédée par le *papaloi*, un vieillard pieds nus, vêtu de bleu avec un surplis sur les épaules et un turban rouge sur la tête ; il agitant l'*açon*, une espèce de hochet formé d'une gourde enguirlandée de vertèbres de serpent. A sa droite et à sa gauche, deux jeunes femmes brandissaient des bannières sur lesquelles étaient brodés avec des perles scintillantes des symboles cabalistiques. Venait ensuite un jeune homme portant devant lui entre ses mains une épée ; puis la *mamaloï* en robe écarlate et coiffure de plumes, qui tournait sur elle-même comme un derviche.

Le chœur suivait, une vingtaine de femmes marchant deux par deux, vêtues de blanc et chantant un cantique :

*Damballa Oueddo*

*Nous p'vini.*

« Serpent Dieu, nous arrivons. »

Le *papaloi* se plaça devant la *tunelle*, face aux fidèles, et les femmes s'assirent à sa droite tandis qu'un chœur d'hommes s'installait à sa gauche ; la *mamaloï* continua de tourbillonner inlassablement au son des tam-tams, puis elle finit par s'écrouler.

Un grand silence tomba et le *papaloi* déclara solennellement : « *Soli' levé nan l'est ; li couché lans Guinée.* » (Le soleil se lève à l'est et se couche en Guinée.)

Cela fait partie d'un des mystères de la nature vaudou. Les Noirs de Haïti ne peuvent imaginer la terre comme un globe qui tourne. Ils savent que la Guinée — l'Afrique — se trouve à l'est et que le soleil disparaît dans la direction opposée, à l'ouest. Cependant, chaque matin, il se lève de nouveau en Guinée donc il doit y être retourné, par quelque chemin mystérieux. Ce chemin secret symbolise pour eux celui que suivra leur âme quand elle quitte leur corps pour être emportée par les *lois* dans d'autres mondes. D'une personne plongée dans une extase mystique, ils disent : « *Li nans Guinée.* »

Tout le monde chanta pour répondre au prêtre, y compris les danseurs :

*Coté solei' levé ?*

*Li levé nans l'est.*

*Coté solei' couché ?*

*Li couché lans Guinée.*

(Où se lève le soleil ? Il se lève à l'est. Où se couche le soleil ? Il se couche en Guinée (Afrique).)

Une nouvelle procession sortit de la maison des mystères, accompagnant un petit taureau noir, prêt pour le sacrifice et tout orné de rubans et de guirlandes. Avec stupéfaction, je vis que deux bougies allumées étaient fixées au bout de ses cornes, comme me l'avait expliqué Louis.

On fit monter l'animal ahuri sur une plateforme basse tirée sous la *tunelle*, et nous nous agenouillâmes tous devant lui tandis que les femmes vêtues de blanc chantaient une lente mélodie, psalmodiant inlassablement les mêmes mots : « *Mander ou pardon !* » (Seigneur, pardonnez-nous nos offenses.)

Le taureau était devenu un dieu, ou le symbole d'un dieu.

Les litanies, le rythme sourd des tambours, la foi miraculeuse de tous ces gens qui attendaient avec confiance qu'un miracle se produisît, la lumière surnaturelle de l'immense lune pâle baignant les montagnes abruptes dressées vers les étoiles et les gorges profondes plongées vers les ténèbres, le flamboiement vacillant

des torches, je me rappelle tout cela comme un rêve, un rêve plus net, plus vivace que bien des souvenirs. Je crois que jamais je ne pourrai oublier cette scène extraordinaire. Même si les grands traits s'estompent, il restera toujours une petite chose, si profondément enregistrée dans mon esprit qu'elle y demeurera sans doute encore quand mon cerveau retournera en poussière. C'est le bêlement terrifié des boucs blancs, attachés dans l'ombre à des piquets, les cris de détresse accompagnant et couvrant parfois le chœur hurlant des femmes. Ce qu'il pouvait y avoir de plus primitif et de plus viril en moi, quelque chose de plus profond que tout ce que peut définir le mot « sexe », en frémit et je me sentis saisi de la même terreur atroce. Cette terreur ne venait absolument pas du fait que j'étais un homme blanc, agenouillé parmi ces Noirs en transes qui bientôt seraient affolés par le sang. Ils étaient mes amis. C'était la peur de quelque chose de plus sombre, de plus implacable qu'eux, la terreur de l'abîme, du néant, des ténèbres.

Mais j'oublie que je décris ici une cérémonie vaudou dans les montagnes de Haïti, et ces digressions sur les terreurs éveillées dans mon âme par des cauchemars sont superflues.

Tandis que les autres bêtes destinées au sacrifice, chèvres, chevreaux et moutons étaient traînées sous la *tunelle*, le chœur des femmes se tut et un chant profond monta de toutes les gorges :

*Damballa Oueddo,*

*Ou couleuv' moins !*

(Damballa Oueddo, mon grand serpent-dieu !)

Le chant cessa brusquement et, dans le silence soudain, une femme se leva et clama sa douleur :

*Pas joud'hui moins gagnin chemin*

*Damballa, moins bien prête*

*Moins pas 'river.*

(Ce n'est pas aujourd'hui que je trouverai mon chemin. Damballa, je suis prête mais ne trouve pas ma route.)

Je sentais maintenant dans l'assistance un courant de peur, qui se manifesta soudain par des chants, la crainte de leurs dieux redoutables de la jungle, une peur que le sang des bêtes ne pourrait calmer.

*Ogoun Badagris,*

*Ou à manger viande moins.*

*Ou à quitter zos pour demain ?*

*Me mander ça ou fais moins ?*

*La vie moins est là.*

(Ogoun Badagris, veux-tu manger ma chair, et laisser mes os pour demain ? Je te demande ce que tu vas faire de moi. Ma vie est entre tes mains.)

Ils chantèrent aussi :

*Zandor, pinga manger petit moins !*

*Zandor, connais moun par ou !*

(Zandor ne mange pas mon enfant ! Zandor connais ton propre peuple.)

Il me sembla que le fait d'exprimer leurs craintes les apaisait ; tout le monde parut soudain plus gai, et on se mit à chanter, sur un air joyeux :

*Maîtresse Ezilée, vini guidé nous.*

*Si ou mander poule, me bai ou.*

*Si ou mander cabri, me bai ou.*

*Si ou mander bef, me bai ou.*

*Si ou mander cabri sans co'nes*

*Coté me pren' pe bai ou ?*

(Maîtresse Ezilée, venez nous aider. Si vous voulez un poulet, je vous le donne. Si vous demandez une chèvre, je vous la donne. Si vous demandez un bœuf, je vous le donne. Si vous demandez une chèvre sans cornes (un homme) où voulez-vous que je la prenne ?)

Ils suppliaient ainsi Maîtresse Ezilée, l'équivalente de la Vierge Marie, d'intercéder pour eux auprès des anciens dieux africains et de les prier de se contenter de sacrifices d'animaux pour remplacer le sang humain.

Cette supplication fut suivie d'une curieuse danse exécutée par la *mamaloï* sur une musique des tambours. Les mêmes mesures se répétaient, d'abord trois grands coups sourds, espacés, et puis une espèce de trille rapide joué du bout des doigts. A chaque *boum*, la prêtresse faisait un bond en se tenant raide ; puis pendant les trilles, elle se figeait, toute droite et frémissante.

Cependant, les préparatifs du sacrifice se poursuivaient. Quatre hommes apportèrent un tronc d'arbre creusé et le déposèrent devant la plate-forme où se tenait le taureau paré. On apporta ensuite des calebasses, des bols de bois et de faïence, et une machette.

Maman Célie ne participa à aucun de ces rites, et pourtant je savais qu'elle était la grande *mamaloï* de ces montagnes. Elle ne me quittait pas. Un jour, je devais la voir revêtue de ses ornements, mais il me faudrait attendre longtemps.

Le sacrifice des animaux commença tandis que l'assistance chantait, mais il n'y avait dans ces gestes nulle sauvagerie, nulle cruauté. C'était un rite grave, solennel. On amena une chèvre en la maintenant par les cornes, et la machette acérée tenue par le *papaloï* lui trancha la gorge. Le sang jaillit dans le bol de bois présenté par la *mamaloï* qui le versa dans le tronc creusé devant le taureau, tandis que le cadavre de la chèvre était jeté dans un coin. A leur tour, les agneaux et les moutons furent sacrifiés.

C'était maintenant le taureau qui devait mourir, lui devant qui, alors qu'il représentait un dieu, le sang des autres bêtes avait été versé en offrande. Pour cet ultime sacrifice, on utilisa l'épée. Quatre hommes musclés soutinrent l'animal, pour l'empêcher de tomber, tandis que le *papaloï* plongeait la longue lame pointue entre ses épaules pour percer le cœur. Le taureau mugit désespérément et s'affala mais les quatre hommes s'efforcèrent de le maintenir debout. Le sang ruisselait dans le récipient que tenait la *mamaloï* agenouillée ; elle en recueillit ainsi plusieurs bols, qu'elle versa dans le grand tronc creux pour le mêler au sang des autres bêtes.

Le *papaloï* et la *mamaloï* burent tous deux le sang sacré et puis, dans un crescendo d'excitation frénétique, tous les fidèles se précipitèrent tandis que les vingt femmes vêtues de blanc, conduites par la *mamaloï*, sautaient et tourbillonnaient en groupe comme des ménades ; le prêtre accomplit alors son office de purification, aspergea les femmes avec le sang, les inonda jusqu'à ce que les turbans et les robes blanches deviennent rouges. Les adorateurs impatients se bousculaient mais s'efforçaient toutefois de laisser respectueusement un espace libre pour celles qui dansaient

Enfin le prêtre cria :

— Que tout le monde approche !

La foule se rua alors devant l'autel pour être aspergée par le sang du sacrifice, le sang purificateur.

Enfin, des bols pleins, débordants, passèrent fébrilement de main en main. Chacun, après avoir bu, avide de gagner la bénédiction des dieux, tendait son bol à un autre ; ainsi, dans cette atmosphère de folie, se déroulait une communion réelle, dans son sens littéral de partage.

De temps en temps, au cours de cette tourbillonnante cérémonie de purification, des silhouettes bondissaient en hurlant ; ça et là, un cri plus aigu montait de la foule, un hurlement d'un autre monde annonçant la nouvelle pentecôte, la descente des esprits des dieux, des *lois*, et des mystères, pénétrant comme des flammes dans le corps des danseurs. Ce dernier phénomène d'extase religieuse ultime ne devint jamais général, comme j'ai pu l'observer bien souvent lors d'autres cérémonies et rites vaudou ; ce n'était pas une hallucination collective, ni une frénésie contagieuse. Oui, sans doute, la foule entière était en transe, mais chacun demeurait lui-même dans son extase. Cette autre force, qui frappait comme la foudre certains individus isolés, anéantissait toute personnalité, si bien que ceux-là devenaient, dans le sens technique et religieux du terme, des possédés. Il est inutile que j'insiste ici sur la réalité subjective absolue de ce phénomène. Il est commun à toutes les religions en période de profond mysticisme.

Douze, quinze personnes au plus connurent cette nuit-là cette illumination ultime, mais la venue des *lois* révéla que tous les dieux avaient été apaisés, qu'ils étaient favorablement disposés et que nous pouvions tous nous abandonner sans crainte à la plus sauvage, à la plus joyeuse des exaltations.

Alors un étranger blanc, tel qu'en dépeint la littérature épiant la scène tapi dans la forêt, aurait pu. s'il y en avait eu un dans les parages, croire à toutes les plus folles histoires du vaudou : à la lueur rougeoyante des torches qui faisait pâlir la lune, des corps noirs se tordaient, bondissaient en hurlant, affolés de sang, ivres, fous de mysticisme et de sexualité, se livrant à une sombre saturnale, la tête rejetée si loin en arrière que le cou la retenait à peine, les dents et les yeux scintillants, tandis que quelques couples s'enlaçaient et fuyaient la fête, comme poursuivis par les furies pour disparaître dans la forêt et assouvir leurs désirs en partageant leur extase.

J'assistais à cette scène, moi, un Blanc, mais sans me cacher, et je n'éprouvais pas la répulsion à laquelle on pourrait s'attendre. La fête était sauvage, certes, mais elle me semblait admirable, magnifique et non dépourvue d'une certaine beauté. En moi, un sentiment s'éveillait que je ne saurais expliquer, qui réagissait à tout cela avec joie. Ce n'est là qu'une réaction émotionnelle, individuelle, sans doute déplorable chez un être prétendu civilisé, mais je crois que cette chose confuse qui m'animait, et qui me rendait semblable à mes hôtes, peut se défendre. A quoi sert la vie si l'on ne connaît pas des moments, des heures d'extase ? Les fidèles du vaudou parvenaient à l'extase collective par des sentiers qui n'étaient pas essentiellement particuliers à leurs ancêtres des jungles africaines, mais qui ont été suivis par de nombreux peuples, dont certains hautement civilisés, depuis la nuit des temps et qui seront suivis jusqu'à la fin du monde, ou jusqu'à ce que nous devenions

tous des robots mécaniques et sans âme.

Point n'est besoin de remonter jusqu'aux orgies dionysiaques, aux bacchanales, aux rites d'Adonis ou à la danse frénétique de David devant l'Arche d'alliance. Que faisons-nous, après tout, dans nos boîtes de nuit à la mode qui diffère tant de ce que ces Noirs faisaient là, après les sacrifices rituels, sinon qu'ils se livraient à leur joie avec la bénédiction de leurs dieux, et avec bien plus d'entrain ? Les rythmes sauvages, l'alcool, l'excitation sexuelle, nous connaissons tout cela, mais la différence intrinsèque, c'était un élément surnaturel, impondérable. La lascivité devenait du désir, ce qui est plus sain, et l'excitation nerveuse une extase authentique, la « divine frénésie » des Anciens. Rien n'est aussi stupide et aussi pitoyable qu'une orgie manquée. Sans doute y a-t-il une profonde vérité mystique dans ces paroles attribuées à une voix souvent si mal comprise : « Tout ce que vous ferez, vous le ferez en mémoire de moi. »

Peut-être, si nous mêlions un peu de sang du sacrifice dans nos cocktails synthétiques et les assaisonnions pieusement de feu sacré, nos boîtes de nuit et leurs orgies seraient-elles moins affligeantes et deviendraient-elles aussi sacrées que les temples l'étaient au temps de Priape et d'Aphrodite.

Il est indiscutable que, dans ces montagnes où le sang du sacrifice coulait librement et toutes choses étaient faites au nom des dieux, les dieux descendirent miraculeusement.

Le lendemain, il y eut un festin ; les bêtes sacrifiées furent rôties entières à la broche, ou coupées et mijotées dans des marmites. Personne n'avait envie de rentrer chez soi. Certains, bien qu'épuisés, continuaient de danser, mais ce n'était plus la folle *Rada* rituelle de la veille. C'était à présent la joyeuse danse Congo car l'heure était aux réjouissances. Tout le monde était plus ou moins ivre, y compris Maman Célie.

Je m'aperçois que j'ai constamment parlé d'« eux », comme si je m'étais tenu à l'écart de ces saturnales. Mais la vérité, la voici. J'ai bu comme tout le monde, j'ai dansé, je me suis gavé de chèvre rôtie, je me suis enivré de rhum blanc, et j'ai dormi au pied d'un arbre sous le soleil. C'était pour cela que j'étais venu à Haïti. Je ne songeais plus à écrire un livre. J'étais heureux. Mon seul souci, si je puis parler de souci dans mon euphorie, c'était de savoir quand Maman Célie me ferait visiter son *houmfort*.

— Va me chercher un oiseau-mouche, dit Maman Célie, et nous verrons ce qu'on peut faire.

Elle s'adressait à Paul, le plus grand de ses petits-fils, le garçon d'Emmanuel, qui traînait sa peine depuis des jours parce qu'une ravissante jeune personne noire, qui lui paraissait plus désirable que toutes les autres filles de la montagne, l'avait envoyé promener.

C'est grâce à cet incident idyllique de l'oiseau-mouche que je découvris que Maman Célie était non seulement prêtresse du vaudou mais aussi sorcière. Les deux fonctions ne coïncident pas toujours.

Il me semblait, cependant, qu'elle avait confié à son petit-fils une tâche impossible. J'avais vu des oiseaux-mouches parmi les fleurs tropicales et les bananiers ; fragiles, multicolores, légers comme des bulles de savon, ils disparaissaient avec une telle rapidité que l'œil ne pouvait les suivre. Saisir un de ces oiseaux, cela me paraissait aussi impossible que d'attraper un rayon de soleil.

Le lendemain, Paul revint avec un oiseau-mouche qu'il avait attrapé au moyen d'une espèce de glu de sa façon, faite de sève poisseuse. L'oiseau était déjà mort et Maman Célie l'accrocha au soleil pour le faire sécher. Elle persuada Paul, non sans peine, de me montrer une vieille amulette d'amour qu'elle avait confectionnée pour lui mais qui, apparemment, n'avait pas fait son effet, bien qu'il la portât toujours dans un petit sac accroché à son cou. Elle m'en expliqua la fabrication et l'emploi. On place debout deux aiguilles de longueur égale et on les baptise, avec des incantations idoines, des noms du garçon et de la fille récalcitrante. Dans le cas qui nous occupe, on les appela Paul et Ti-Marie. On place ensuite les aiguilles côte à côte mais de manière que le chas de l'une s'appuie sur la pointe de l'autre. Le symbole est évident : la pointe représente le phallus et le chas le vagin. La position tête-bêche accroît simplement le pouvoir de l'amulette et il ne faut y voir aucune intention perverse. Ensuite, on dispose les aiguilles entre des morceaux de racines de *bois chica* bien taillés et on lie solidement le tout avec du fil. Comme toutes les amulettes de Haïti, cela s'appelle un *ouanga*. Il existe des *ouangas* d'amour, des *ouangas* de haine, des *ouangas* protecteurs, des *ouangas* mortels. Parfois ils sont efficaces, parfois non. Apparemment, le dernier n'avait pas marché, et Paul espérait tout de l'oiseau-mouche.

Maman Célie ; qui savait que j'étais curieux de toutes ces choses, me permit de la regarder fabriquer le *ouanga*. Dans un petit mortier de bois, appelé *pilon*, elle écrasa le corps desséché de l'oiseau-mouche et le réduisit en poudre, tout en marmonnant :

— Bois des bois, oiseau des bois, femme créée par Dieu. Oiseau des bois vole dans son cœur. Je te l'ordonne au nom des trois Maries et au nom d'Ayida. *Dolor, dolori, passa*.

Elle mêla à la poudre ainsi obtenue quelques gouttes de sang séché de son petit-fils ainsi qu'un peu de son sperme et y ajouta le pollen de quelques fleurs sauvages.

Lorsque tout fut bien mélangé, elle le versa dans un petit sac fait des testicules d'un bouc, et le remit le lendemain à Paul.

On m'assura, car je n'assistais pas à la scène, que, le samedi suivant, pendant la danse Congo, Ti-Marie virevoltant devant Paul, il lui jeta la poudre à la figure ; furieuse, aveuglée, crachant comme un chat sauvage, elle hurla qu'elle le tuerait mais... le soir même elle couchait avec lui dans la forêt et, le lundi, il la ramena chez lui. Sans doute y avait-il là une sorte de magie mais je crois que l'on aurait tort de penser que, sans les incantations et l'oiseau-mouche de Maman Célie, Ti-Marie aurait cédé aux avances de Paul.

Les mots ne sont que des étiquettes et l'on ne peut expliquer l'essence des choses en rejetant simplement les vieilles étiquettes pour en inventer de nouvelles. La Dame de Shalott contemplait dans son miroir de cristal des scènes lointaines, et c'était de la sorcellerie. Aujourd'hui nous faisons de même grâce à la télévision, et c'est de la science. Nicolas Flamel faisait de l'alchimie en tentant de transformer le plomb en or ; aujourd'hui les Allemands s'y essayent de même, mais c'est de la chimie moderne. Sans doute y a-t-il une faille dans ces comparaisons, je le sens bien. Mais le grand savant Alexis Carrel, après un séjour à Lourdes, en est revenu persuadé qu'il existe des puissances invisibles inconnues de la science et que le pouvoir qu'ont certaines émanations immatérielles de provoquer des changements dans la matière, par exemple dans le corps humain, était bien mieux connu des saints que des savants. Lorsque de telles transformations se produisent dans un sanctuaire, on les appelle des miracles ; quand cela se passe dans la jungle de Haïti, c'est de la magie vaudou. Ces mots ne veulent rien dire, ce ne sont que des étiquettes. La vie, et les forces de la vie demeurent un mystère insondable.

Maman Célie pratiquait la magie blanche, c'est-à-dire une sorcellerie bienveillante. Ainsi, elle décida de me fabriquer un *ouanga* personnel, destiné à me protéger de tout mal. Elle me dit qu'il me servirait aussi lors de la cérémonie particulière qui se déroulerait lorsque je serais enfin conduit dans le *houmfort* pour y connaître les



mystères du vaudou. Elle m'assura que j'en aurais besoin.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point je croyais aux vertus de ce « bon » *ouanga*. J'estime en effet que, en général, il est plus facile de croire aux choses sinistres, voire redoutables, qu'aux choses bénéfiques. On craint plus aisément les démons, les fantômes, les sorciers malveillants que l'on ne se fie à son ange gardien. Je savais que certains *ouangas* étaient aussi meurtriers que le couteau ou le poison. Cela ne fait pas de doute. Tout homme blanc qui a vécu parmi des peuplades primitives le reconnaîtra, quel que soit son scepticisme, quelle que soit sa science. Des hommes blancs sont morts à Londres — et ces cas figurent dans les dossiers de Scotland Yard — parce qu'un certain moine, dans les montagnes du Tibet, avait décidé leur mort et marmonnait des incantations dans sa cellule perchée dans l'Himalaya. Un poison subtil ne laissant aucune trace ? Qui peut le dire ? Comment savoir ?

Mais l'*ouanga* que l'on préparait aujourd'hui pour moi devait être gai, amical, protecteur et pour ces raisons même j'avais plus de mal à le prendre au sérieux et à le séparer des éléments évidents qui ne sont que superstition.

Cependant, si je ne l'avais pas accepté, pris au sérieux, j'aurais eu grand tort, car les ingrédients mêlés dans le sac n'étaient pas seulement des herbes aromatiques, des poudres et des feuilles ; il y avait quelque chose de plus précieux, la volonté impondérable de protéger émanant d'une communauté tout entière. Ainsi, que mon *ouanga* fut magique ou non, il méritait non seulement le respect mais possédait également une valeur réelle, en tant que symbole sacré de leur vœu sincère de protection.

Ce fut parce que je compris tout cela, je crois bien, que je pus, presque avec leurs yeux à tous, considérer comme autre chose qu'une momerie la cérémonie présidant à la fabrication de mon *ouanga* fétiche.

Dans une petite pièce nue de la maison de Maman Célie d'où la paille et tous les objets et ustensiles familiers avaient été ôtés, on étala sur le sol une grande peau de vache avec son poil. Huit hommes et quatre femmes s'assirent solennellement tout autour. Je connaissais tous ces Noirs, qui faisaient partie de la famille. C'était la nuit. La flamme vacillante de petites bougies dessinait un pentagramme sur la peau et éclairait leurs visages. Sur le seuil, deux machettes se croisaient, les lames nues portant des symboles à la craie blanche : le serpent, le bâton phallique, les triangles superposés.

Entre les bougies, un carré d'étoffe rouge avait été disposé ; ce devait être l'enveloppe de mon *ouanga* ; à côté on avait disposé des rubans rouges et jaunes et des plumes teintes de vives couleurs. Toujours sur cette peau de vache, il y avait de petites piles de feuilles de tolu, d'autres de ricin, des racines de citronnier, une soucoupe de farine, une autre de cendres, un flacon de *clairin*, un flacon de parfum, une petite croix de fer.

Maman Célie et moi étions assis d'un côté, Papa Théodore en face de nous. Tandis que les hommes et les femmes psalmodiaient à voix basse : « *Papa Legba, ouvri barrière pour li ; tout Mystère guidé li* », le vieux Théodore prit des racines et des feuilles, les jeta dans un brasero et, quand elles furent calcinées, il les écrasa dans un mortier. Un des hommes alla chercher les machettes sur le seuil et les planta dans le sol de terre battue de chaque côté de Papa Théodore. Un *bocor*, ou magicien, prit une gorgée de *clairin* et la recracha entre ses lèvres pincées sur tout ce qui était disposé sur la peau de vache, afin de chasser les esprits mauvais. Pendant que Papa Théodore continuait de piler en cadence ce qui se trouvait dans le mortier, le *bocor* ramassa des feuilles de tolu et de ricin, une par une, les marqua d'une croix à la craie et les déposa sur l'étoffe rouge. Quand il en eut fait un tas, il posa dessus la croix de fer, une mèche de mes cheveux attachée avec du fil, une rognure de l'ongle de mon pouce droit et un petit carré découpé dans une de mes chemises récemment portée.

Tout cela fait partie de la magie, blanche ou noire. Il est toujours indispensable d'obtenir un morceau d'étoffe ayant touché la peau de la personne que l'on veut envoûter, ainsi que des cheveux ou des rognures d'ongles, ou un objet quelconque imprégné de sa sueur, etc. Pour une des formes les plus redoutables de la magie africaine de Haïti, on revêt un cadavre d'un vêtement ayant été porté par la personne dont on veut se venger, et on abandonne le cadavre dans la jungle, où il doit pourrir. Des hommes sont devenus fous, en cherchant cette horreur dissimulée dans la forêt, d'autres sont morts. De peur, sans doute, de faim, de soif. Des mots. Marqués par la malédiction vaudou, ils ont simplement subi le sort qu'on leur destinait. Dans le cas des *ouangas* mortels des feuilles vénéneuses sont utilisées ainsi que d'autres substances corrosives. Pour que ce genre de magie opère, il faut que la victime le *sache*, et qu'elle y croie. C'est peut-être vrai. Mais quand ils jettent la malédiction sur des incroyants, les adeptes du vaudou ont des méthodes parfois terrifiantes, pour lutter contre cette incrédulité. On m'a rapporté que, lorsqu'un Yankee cynique et intrépide, directeur de la banque nationale de Haïti, fut ainsi marqué pour la mort, son chien mourut dans d'atroces convulsions pour avoir lapé de l'eau pure dans le bol parfaitement propre où l'on allait servir le café de son maître ; un autre jour, un poison mortel fut découvert dans un œuf dont la coquille était apparemment intacte. Le banquier survécut, m'a-t-on dit, parce qu'il

lutta par la magie contre la magie. Pendant des semaines, jusqu'à ce qu'on ne cherche plus à le tuer, tous les aliments qu'il devait manger, tous les vêtements qu'il devait porter à même la peau, passèrent entre les mains d'une vieille Martiniquaise qui connaissait les tours et les détours de la « science » noire et servait cet homme avec dévouement.

Il y a donc un élément inconnu, dépassant la crédulité et la superstition, qui rend efficace la magie du vaudou, bonne ou mauvaise ; cela me poussa à croire sincèrement que l'amulette protectrice qu'on me préparait serait un bouclier contre le mal. Il m'est difficile d'exprimer clairement ce que je ressentais alors et sans doute m'accusera-t-on de superstition mais j'étais persuadé que les vertus protectrices de ce fétiche auraient été annulées si je n'y avais pas cru. Supposons que j'aie considéré cette cérémonie comme puérile, stupide même. Supposons que je l'aie jugée drôle, comique. Je ne veux pas dire « supposons que je leur aie ri au nez », non. Ces gens ont une sensibilité extraordinaire et devinent les sentiments des autres, un peu comme des animaux. Est-il bien certain que si j'avais éprouvé du mépris, même sans le montrer, j'aurais été aussi parfaitement protégé par cet *ouanga*, aussi tranquille parmi ce peuple des montagnes ? Je vous affirme que ma foi augmentait la puissance du talisman, lui donnait un pouvoir.

Quand Papa Théodore eut fini de piler les herbes aromatiques dans son mortier, le *bocor* prit une pincée du mélange et en saupoudra le tas de feuilles vertes surmonté de la croix et des choses qui avaient fait partie de mon corps, tout en marmonnant des incantations. Tout le monde se leva et vint prélever une pincée des herbes calcinées pour en saupoudrer les feuilles. Moi, le dernier, je dus faire de même. Quand tout le monde se fut rassis, le *bocor* saisit un petit tison dans le feu et l'approcha successivement des trois minuscules tas de poudre à fusil posés sur la peau de vache, afin de chasser les esprits du mal. Ensuite, Papa Théodore et lui arrachèrent du sol les deux machettes marquées de signes cabalistiques et les entrechoquèrent bruyamment au-dessus de nos têtes.

Maman Célie me donna une petite pièce de bronze et me dit de la mettre sur le paquet. Puis, avant de tout emballer, elle me pria de faire un vœu. J'hésitai, puis je me levai, les deux bras étendus devant moi, paumes en bas, comme je les avais vu faire, et je déclarai :

— Puissent Papa Legba, Maîtresse Ezilée et le Serpent me protéger, me défendre de mal dépeindre ceux qui m'entourent, me donner la possibilité d'écrire avec franchise, de parler honnêtement de leur mystérieuse religion, car toute foi vivante est sacrée.

Mon baptême du sang était fixé au vendredi et, dans l'après-midi, plus de cinquante parents et amis arrivèrent chez Maman Célie. Rien ne permettait de supposer que nous serions dérangés, mais par précaution une joyeuse danse Congo fut organisée pour masquer l'intention réelle de cette congrégation. Maman Célie m'avait dit que j'allais passer une nuit blanche, aussi, malgré le bruit, fis-je une sieste jusqu'au coucher du soleil ; elle vint alors me réveiller et me conduisit au *houmfort*.

Emmanuel montait la garde à la porte, comme une sentinelle. Il nous l'ouvrit et nous entrâmes dans une espèce de petite antichambre obscure où les animaux du sacrifice étaient attachés ; il y avait un bouc, deux coqs rouges et deux noirs, un énorme dindon blanc et un couple de colombes. Recroquevillée dans un coin, je distinguai Catherine, la plus jeune fille de Maman Célie ; j'ignorais la raison de sa présence, et il est inutile de dire qu'elle m'intriguait fort.

Nous passâmes de cette petite pièce assez sinistre dans la salle des mystères, éclairée par des bougies et des lampes à huile primitives qui vacillaient comme des torches. Les murs d'argile étaient peints de serpents et de symboles étranges. Papa Legba, gardien des portes, dieu des carrefours, était représenté sous les traits d'un vieux fermier noir vénérable, une pipe aux dents ; Ogoun Badagris, le guerrier sanguinaire, c'était un général haïtien du temps de la révolution, en uniforme et portant un sabre ; Wangol, maître des terres, conduisait une paire de bœufs sous le joug ; Agoué, seigneur des mers, gonflait les joues pour souffler un grand vent et tenait dans sa main un petit bateau ; Damballa Oueddo, le tout-puissant Jupiter du panthéon vaudou, était naturellement un serpent, sa femme Ayida à côté de lui.

Contre un mur, près de la porte par laquelle nous étions entrés, se trouvait un long autel, bas couvert d'une nappe brodée, bordée de dentelle. Au centre, un petit serpent de bois se dressait, soutenu par un bout de bois, comme le serpent que Moïse avait soulevé dans le désert. Autour de ce symbole, datant d'avant l'Exode, étaient groupés des pierres-tonnerre, des crucifix, des colliers de vertèbres de serpent et des médailles de la Vierge. Mon *ouanga* avait été déposé sur un coin de l'autel. Il y avait aussi des pichets contenant de l'huile, du vin, et de l'eau, des assiettes de légumes et de fruits, du pain, des gâteaux, des bouteilles de grenadine et d'orgeat importées de France, du rhum, et enfin trois cigares de luxe, bien dodus, entourés de leur bague rouge et or. Ces gens, pour qui les dieux étaient parfaitement réels et vivants, leur offraient ce qu'il y avait de meilleur. Maman Célie elle-même, avec Papa Théodore, avait suivi les périlleux sentiers de montagne pour descendre à la ville en tirant par la bride un âne bâté, qui revint chargé de tout ce que les magasins pouvaient offrir, à l'intention des invités célestes.

Sur l'autel, il y avait encore une pyramide de farine de maïs surmontée d'un œuf, des bougies allumées et de petites lampes à huile faites d'une coque de noix de coco. Les trois tambours *Rada* étaient à gauche et à droite un tabouret bas avait été placé à mon intention.

Au fond de la pièce, une vingtaine de personnes étaient assises par terre, des parents et des amis intimes qui devaient être les témoins de la cérémonie. Quand j'arrivai, ils chantaient tous en se balançant d'avant en arrière :

*Papa Legba, ouvri barrière pour moins !*

*Papa Legba, coté petit ou ?*

*Papa Legba, ou oué yo !*

*Papa Legba, ouvri barrière pour li passer !*

Le *papaloi*, un grand Noir d'un certain âge coiffé d'un turban rouge et portant sur les épaules une étole brodée, trempa ses doigts dans la farine et traça sur le sol, devant l'autel, des signes cabalistiques : une longue ligne, des flèches et des cercles. On m'expliqua plus tard que ces cercles représentaient la terre, le ciel et la mer. Les flèches dirigées vers l'autel et vers les fidèles symbolisaient les chemins invisibles que suivraient les dieux et les mystères.

Dans le cercle représentant la terre, le *papaloi* versa de l'huile, de la farine et du vin tandis que les témoins psalmodiaient : « *Wangol mait' la terre.* » Dans le cercle du ciel, il versa du rhum et des cendres et tout le monde chanta : « *Damballa Oueddo, ou mait' le ciel.* » Enfin, dans le troisième cercle, il versa de l'eau et on chanta : « *Papa Agoué, li mait' la mer.* »

Les chœurs étaient interrompus de temps en temps par un solo. Je ne puis me les rappeler tous mais je me souviens d'un cantique dédié à Papa Agoué qui me parut le plus beau. J'eus la chance, plus tard, de retrouver le chanteur qui me donna les paroles :

*Agoué, woyo ! woyo !*

*Mait' Agoué reter lans la mer ;  
Li tirer canot.*

*Bassin blé  
Reter toi zilet*

*Nèg' coqui' lans mer zorage ;  
Li tirer canot là.*

*Agoué, woyo ! woyo !*

(Salut, salut à Agoué

Qui vit dans la mer !

Il est le seigneur des bateaux.

Dans un golfe bleu

Il y a trois îlots.

L'orage secoue le bateau du nègre ;

Agoué le conduit au port.

Salut, salut à Agoué !)

Lorsque les chants et les libations furent terminés, le *papaloi* ferma le seuil en traçant sur le sol un enchevêtrement de traits et de cercles.

Ainsi, les démons et les forces du mal qui voudraient entrer seraient pris dans ce lac et finiraient par errer comme des âmes en peine dans le ciel.

Tout cela n'étant qu'un lever de rideau, la cérémonie proprement dite commença. Le *papaloi* leva les bras, se tourna vers l'autel, et déclara solennellement :

— *Lans nom tout Loi et tout Mystère !*

(Au nom de tous les dieux et de tous les mystères.)

Maman Célie s'avança sur un signe du *papaloi* et il la revêtit de ses ornements, la robe écarlate et la coiffure de plumes d'autruche rouges et noires, tout en chantant d'une voix aiguë :

*Ayida Oueddo, ou couleuv' moins !*

*Qui lé ou filer ou cou zéclair !*

(Ayida Oueddo, ma déesse serpent,

Quand tu arrives c'est comme un éclair !)

Maman Célie se mit alors à siffler entre ses dents comme un serpent. Je ne la reconnaissais plus. Sous les hautes plumes frémissantes, sa douce figure souriante s'était changée en un masque étrange, redoutable. Elle creusait ses joues et ressemblait tout à coup à une tête de mort, et puis elle les gonflait et c'était comme si le crâne se recouvrait de chair vivante.

Elle tourna trois fois sur elle-même et se jeta à plat ventre devant l'autel, les lèvres contre la terre.

Emmanuel, qui jouait le rôle d'une espèce d'enfant de chœur mais n'avait pas revêtu de vêtements particuliers, apporta les deux coqs rouges. Le *papaloi* les prit avec douceur, presque avec respect, et traça sur le dos de chacun une croix, avec de la farine. On émietta un des petits gâteaux et chaque coq devait picorer dans la main de la *mamaloï*. On attendit patiemment. Enfin, dès qu'un des coqs se fut décidé à picorer, la prêtresse le saisit et se mit à danser follement, en tenant le coq par le cou et par les pattes ; il battit désespérément des ailes. Elle tourbillonna tandis que les tam-tams résonnaient, de plus en plus rapidement. Soudain, d'un mouvement brusque, elle tordit le cou du volatile et arracha la tête. Le sang jaillit et aspergea tout le monde tandis qu'elle tournoyait toujours.

Les coqs noirs, le dindon blanc et les colombes subirent le même sort, sauf que le sang des colombes fut recueilli dans un bol.

Après cette scène sauvage, on amena le bouc. Il était jeune et ouvrait de grands yeux terrifiés. Il bêla et se débattit un peu car l'odeur de la mort planait dans la pièce mais il se calma finalement, et l'on tressa des rubans rouges autour de ses petites cornes, on frotta ses sabots avec du vin, on le parfuma et une vieille femme, qui était venue de très loin pour participer à la cérémonie, s'accroupit devant lui et lui fredonna une berceuse.

Quand elle se tut, le *papaloi* s'assit devant le petit bouc et lui adressa un discours. Il lui dit qu'il franchirait avant nous les portes de la mort, mais qu'il ne devait pas avoir peur car des mystères seraient là pour le guider. Il traça sur son front une croix et un cercle, d'abord avec de la farine, puis avec le sang des colombes. Enfin il lui présenta une branche aux feuilles vertes.

Je me sentais maintenant solidaire de ce jeune bouc, je m'étais pris d'affection pour lui, tandis que la vieille femme chantait sa berceuse. Je me rappelais ce qui était arrivé aux autres bêtes dès qu'elles avaient mangé et j'eus envie de lui crier : « Ne fais pas ça, petit bouc ! Ne mange pas ces feuilles ! » Mais cette impulsion purement sentimentale ne dura pas. Pour rien au monde je n'aurais voulu mettre fin à la cérémonie. Je crois à ces

rites et je souhaite de tout mon cœur qu'ils ne soient jamais abolis ni oubliés. Je crois sincèrement qu'ils répondent à un besoin humain. Je gardai le silence, et le petit bouc grignota les feuilles.

Mais aucun couteau ne scintilla.

Pendant tout ce temps, la petite Catherine était restée tapie dans un coin de l'antichambre, comme si elle était endormie ou droguée.

Emmanuel dut la soutenir quand il la conduisit à l'autel. Maman Célie l'embrassa en pleurant, comme si elle lui disait adieu pour toujours. Le *papaloi* les sépara et un des assistants fit boire du rhum à Catherine. Elle protesta, et gémit quand on la força à se mettre à genoux. Le *papaloi* la couronna de rubans rouges tressés, comme ceux du bouc, et Maman Célie l'aida à verser de l'huile et du vin sur la tête, les pieds, les mains et les seins de la petite.

Catherine, qui avait protesté en gémissant comme une enfant capricieuse, se calma enfin et se mit à chanter un étrange cantique.

*Cochon marron saché chemin caille ;*

*Moins mandé ça li gagnin.*

« *Nans Léogane tout moun malade O !* »

*Béf marron sache chemin caille ;*

*Moins mandé ça li gagnin.*

« *Nans gros morne tout moun malade O !* »

*Cabri marron saché chemin caille ;*

*Moins mandé ça li gagnin.*

« *Nans Guinée tout moun malade O !* »

*M'pas malade, m'a p'mourri !*

(Le cochon sauvage vient à ma maison ;

Je lui demande pourquoi il vient.

« Tout le monde est malade à Léogane. »

Le taureau sauvage vient à ma maison ;

Je lui demande pourquoi il vient.

« Dans les montagnes, tout le monde est malade ! »

Le bouc sauvage vient à ma maison ;

Je lui demande pourquoi il vient.

« En Afrique, tout le monde est malade ! »

Moi qui ne suis pas malade, je dois mourir !)

Je croyais entendre la plainte de la fille de Jephté que son père allait sacrifier à Jéhovah, ou plutôt la voix d'Isaac ligoté par Abraham sur la montagne : un bouc les remplacerait pour le sacrifice, mais l'heure de cette transformation mystique n'avait pas encore sonné, et Catherine chantait comme une enfant promise à la mort.

La cérémonie de la substitution, quand elle eut lieu, fut parfaitement magique. Le bouc et la jeune fille, côte à côte devant l'autel, étaient énervés et inquiets. L'odeur du sang planait mais plus encore l'éternelle et mystérieuse odeur de la mort. Cependant, la fille et l'animal devenaient dociles. Le *papaloi* répétait d'une voix monotone : « Damballa vous appelle, Damballa vous appelle. » Il se tenait face à l'autel, les deux bras étendus sur les têtes de la fille et du bouc. Elle s'était mise à quatre pattes et regardait l'animal dans les yeux, leurs fronts se touchaient, tous deux ornés de rubans rouges et marqués du sang des colombes. Je voyais les grands yeux bleus du bouc et les grands yeux noirs de la petite et j'aurais juré que les yeux noirs devenaient mystérieusement ceux d'un animal tandis qu'une âme humaine transparaissait dans les yeux bleus. Il y avait là de la magie très réelle car, tandis que le *papaloi* marmonnait ses incantations, la fille se mit à bêler d'une petite voix pitoyable qui n'avait plus rien d'humain ; et, plus étrange encore, le bouc gémit comme un enfant. Sans doute la fille était-elle droguée, et le bouc hypnotisé. Mais quelle importance ? Nous assistions à un mystère, à une puissante magie.

Le *papaloi* marmonnait toujours et la prêtresse s'avança, tenant une branche couverte de jeunes pousses qu'elle glissa entre la fille et la bête, à hauteur de la bouche. Ni l'une ni l'autre ne la virent car elles se regardaient fixement dans les yeux comme deux médiums contemplant une boule de cristal, le cou tendu au point que leurs fronts enrubannés se touchaient presque. Ni l'une ni l'autre ne voyaient la branche feuillue mais la main de la *mamaloï* trembla et les feuilles chatouillèrent le museau du bouc et les lèvres de la fille. Je vis alors avec stupéfaction la fille avancer la bouche et tirer sur des feuilles. Normalement, les êtres humains prennent la nourriture entre les dents. Mais la fille arrachait les feuilles avec ses lèvres, comme un ruminant. Ses mains étaient à plat sur le sol et elle ne pouvait s'en servir, bien sûr, mais rien ne l'empêchait de saisir les feuilles avec les dents. Ce n'est qu'un détail, sans doute, mais typique de l'irréalité inhumaine de ce spectacle.

Tandis qu'elle grignotait ainsi, le *papaloi* murmura avec simplicité, comme un homme qui a fini son

travail et qui est heureux de se reposer :

— Ça y est !

Il prit alors une machette, brillante, finement aiguisée. Maman Célie, la prêtresse, se mit à genoux et glissa entre le couple fille-bouc mystiquement unis un bol de bois rectangulaire ; ses bords touchaient le corps de la fille et celui de la bête velue, leurs têtes s'avançant au-dessus. Ni l'une ni l'autre ne semblaient avoir conscience de ce qui se passait ; le bouc ne broncha pas quand le *papaloi* lui prit les cornes, ne poussa pas un cri quand la lame lui trancha la gorge. Ce fut la fille, à l'instant où le sang jaillit comme une fontaine dans le bol. qui se mit à hurler ; elle bêla désespérément, poussa un dernier cri, bondit et s'affala devant l'autel sans connaissance.

A l'instant précis où le couteau avait tranché la gorge du bouc, l'assistance s'était mise à chanter tout bas, avec une grande ferveur :

*Damballa Oueddo odan qu'ici*

*Mandé ça la ! Oué !*

*Ayida Oueddo odan qu'ici*

*Mandé ça la ! Oué !*

(Damballa et Ayida voyez, nous avons fait ce que vous ordonnez.)

Le cadavre du bouc, qui n'était plus sacré, fut jeté dans l'antichambre. Emmanuel souleva avec tendresse le corps de la fille inconsciente et tout éclaboussée de sang et l'emporta, suivi par deux vieilles femmes qui la ranimeraient grâce à leur magie. Maman Célie tournait lentement sur elle-même devant l'autel, les bras levés tenant le bol ; elle le présenta ensuite au *papaloi* qui but un peu de sang puis en versa dans les trois cercles cabalistiques tracés sur le sol.

Il y eut alors une pause, un silence pendant lequel je me rappelai soudain que cette cérémonie me concernait personnellement ; jusque-là, j'avais été trop absorbé pour y penser ; mais le moment était venu. Un très vieux Noir, tout ridé, qui jusque-là était resté assis dans un coin, prit dans un sac à ses pieds une étoffe blanche qu'il enroula autour de sa tête et un surplis brodé qu'il enfila. Personne ne l'aida à s'habiller. Il n'était pas de la montagne. A dos d'âne, il était venu d'au-delà du grand morne. Maman Célie l'avait appelé et payé ses frais de sa poche. Jamais elle ne voulut que je la rembourse.

Dans un profond silence, il se leva et me fit signe de m'agenouiller devant l'autel. Il était grand-prêtre du vaudou mais quand il posa sa main sur ma tête et s'adressa à moi, ce ne fut ni en créole ni en français, ni même dans l'ancien parler de la vieille Guinée. J'entendis comme dans un rêve sa voix claire, étonnamment jeune, murmurer :

— *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, Amen.*

Et, toujours à genoux, les yeux fermés, j'entendis sa voix sûre entonner la plus merveilleuse et la plus mystérieuse des litanies : « Rose mystique... Tour de David... Tour d'ivoire... Porte du Ciel... » Je crus entendre aussi les grandes orgues d'une cathédrale.

On versa sur ma tête de l'huile, du vin et de l'eau, on traça des signes sur mon front avec de la farine, puis on me fit manger des gâteaux de l'autel, et boire du vin, du rhum et des sirops. Plusieurs morceaux de différents gâteaux furent émiettés dans un bol et on me fit manger à la cuillère, après y avoir mélangé quelques gouttes de chacun des liquides variés.

Cela, semblait-il, faisait partie d'un rite de consécration préliminaire où étaient invoqués les divinités chrétiennes, les saints et les puissances divines. Puis les chants vaudou reprirent, et pour la première fois mon nom fut prononcé en créole. Ils suppliaient Legba de m'ouvrir les portes du ciel, Damballa et Ayida de me recevoir. A présent, ils étaient tous saisis d'une espèce de frénésie. Le vieux *hougan* finit par imposer le silence et, plaçant les deux mains sur ma tête, il prononça une longue invocation, en créole et en africain, aux dieux et aux déesses de la vieille Afrique. Enfin, il plongea les doigts dans le bol de bois et traça sur mon front, avec du sang, la croix vaudou.

Cela fait, il eut un instant d'hésitation et se retourna pour prendre une cuillère propre. Maman Célie protesta aigrement, alors le *hougan* présenta le bol sanglant lui-même à mes lèvres et me fit boire trois fois. Le sang était tiède, un peu salé. En fait, je buvais le sang d'un jeune bouc fraîchement tué, mais par quelque mystérieuse transsubstantiation, c'était le sang de la jeune Catherine que je buvais qui, dans le corps du bouc, était morte pour moi et pour toute l'humanité malheureuse de Léogane et de Guinée.

Il ne restait plus qu'un dernier rite. On m'avait prévenu, on m'avait expliqué sa signification. On m'avait dit aussi qu'il n'avait jamais été pratiqué pour un Blanc, vivant ou mort. Le *papaloi* prit l'œuf qui avait surmonté la pyramide de farine de maïs sur l'autel et, l'élevant entre ses deux mains, il prononça une incantation. Comme le sang avait représenté le mystère de la vie, le sacrifice et la purification, l'œuf représentait la renaissance, la fécondité, la résurrection. Maman Célie, la prêtresse, le prit des mains du *papaloi*, traça encore une croix sur mon

front et jeta violemment l'œuf au sol. Il se brisa et mes genoux furent éclaboussés de blanc et de jaune.

La prêtresse arracha alors sa coiffure de plume et Maman Célie, redevenue une vieille femme affectueuse, tomba à genoux près de moi, me prit dans ses bras et s'écria :

— Legba, Papa Legba, ouvre les portes pour celui qui est mon petit enfant !

Maman Célie me traitait comme un de ses fils, ni plus ni moins ; elle ravaudait mes vêtements, elle me couvrait la tête, que je le veuille ou non, d'un cataplasme d'herbes et de mousse de savon quand elle craignait que j'aie attrapé la fièvre *danghi*, me grondait à l'occasion avec tendresse ; mais les autres membres de la famille considéraient d'un autre œil ma présence en tant que fils adoptif. Ils ne m'en voulaient certainement pas d'être blanc, ils s'y étaient habitués, mais malgré notre intimité j'étais encore pour eux du *gros moun*, un invité de marque, une personnalité. Le grand péristyle, une espèce de tonnelle au toit de palmes entouré d'une barrière basse pour empêcher les cochons et les chiens d'entrer, était devenu ma chambre. Je couchais sur un lit de camp, avec des draps, et les enfants venaient tout ranger pour moi. Marie-Céleste, une des plus jeunes filles de Maman Célie, guettait mon réveil et m'apportait du café noir. Les fils refusaient de me laisser seller mon cheval seul. Les petits enfants tout nus me considéraient avec une crainte respectueuse, parce que je portais des bottes, et parce qu'on leur interdisait d'entrer dans le péristyle. On me disposait une table, avec une nappe à carreaux, des couteaux, des fourchettes et des assiettes de faïence. En général, Maman Célie et Papa Théodore prenaient leurs repas avec moi, mais il m'arrivait de dîner seul.

Habitué à cette considération et à ces petites attentions, je fus donc surpris et, je le crains, fortement irrité lorsque survint l'incident suivant.

*Capitan* Despine, un « gros nègre » que je connaissais bien, était venu me rendre visite et avait été prié à dîner sous le péristyle avec moi. Nous étions tous deux seuls à table. Papa Théodore était occupé ailleurs et devait venir prendre le café et le rhum avec nous ultérieurement. Il était tard, et j'avais faim.

Marie-Céleste venait de poser sur la table une soupière de soupe au poulet toute fumante et des petits pains chauds.

Comme je servais Despine, Rafaël, le second fils de Célie et Théodore, un homme âgé d'une quarantaine d'années, arriva. C'était un personnage assez humble qui m'avait toujours traité avec un grand respect. Mais il surgit brusquement et m'ordonna, presque durement :

— *Lever ou, tout suite, s'ou plaît.*

Despine repoussa sa chaise et voulut se lever mais je restai assis et lui fis signe de faire de même. Je ne savais pas ce qui arrivait, mais j'étais bien certain que cela pourrait attendre que nous ayons dîné. La soupe refroidissait, ce que je fis observer à Rafaël, non sans irritation. Il me regarda, l'air confus, hésita, puis m'expliqua :

— *Mais mystère p'vini.*

Je n'avais cure de son mystère qui arrivait ; j'étais de mauvaise humeur, j'étais fatigué et j'avais faim.

Je vis Rafaël se tourner avec inquiétude vers la porte du péristyle. Un homme en haillons, coiffé d'un chapeau de paille effrangé, un travailleur des champs de l'espèce la plus misérable, avançait d'une démarche de somnambule. Derrière lui se pressait la famille.

Soudain, mon ami Rafaël fit demi-tour, l'air furieux, les muscles de son cou et de ses épaules gonflés, et ses mains se levèrent lentement pour me saisir la gorge. D'une voix sourde, il gronda :

— *Debout ! C'est un dieu qui arrive...*

Je compris le danger, presque trop tard. Si je ne m'étais pas levé immédiatement, Rafaël m'aurait étranglé.

Lentement, le paysan dépenaillé s'approcha de notre table. Nous nous écartâmes et des figures noires se pressèrent tout autour du péristyle mais personne n'osait entrer. D'ordinairement, quand les *mystères* ou les *lois* descendaient sur terre on les accueillait par des chants, mais ce soir, le silence était total. L'homme regarda fixement notre table, d'un air absent. Il prit la bouteille de rhum, puis le pichet d'eau fraîche, hésita et les reposa. Du bout des doigts, il pécha un morceau de poulet dans la soupe, le porta à ses lèvres, mais n'y goûta pas et le remit dans son plat. Il regarda autour de lui, comme s'il ne savait que faire. Puis, assez curieusement, il nous salua et ressortit de son pas traînant. Cependant, on avait prévenu Maman Célie et Papa Théodore. Ils arrivaient précipitamment. Maman Célie portant à la main sa coiffure de plumes éclatantes, l'étole brodée du *papaloi*, et un long collier pris sur l'autel, d'où pendaient des médailles, des croix, des balles de plomb, des dés à coudre, des amulettes, des dents humaines et de grosses perles de bois. Ils saluèrent l'homme très bas, puis ils s'agenouillèrent et lui baisèrent les pieds. Il ne bougeait pas et se laissait faire, comme s'il dormait debout. Ainsi, on le revêtit de l'étole et d'un surplis blanc : Maman Célie déchira le bandeau de sa coiffure afin de pouvoir la placer sur la tête de l'homme, puis elle lui mit le collier au cou. Les femmes de la famille se dépouillèrent de tous leurs ornements, bagues, bracelets et colliers et tendirent le bras par-dessus la barrière du péristyle pour les offrir. Les bagues et les bracelets qui ne pouvaient être glissés aux doigts ou aux poignets de l'homme furent



enfilés sur un cordon et accrochés à son cou.

Maman Célie et Papa Théodore reculèrent alors, pour voir ce que l'homme allait faire. Il était immobile, comme ahuri, ployant sous les ornements ; je fus surpris de voir sa figure noire ruisseler de sueur, bien qu'il fit plutôt frais, la nuit, dans la montagne. Maman Célie trouva le moyen de me chuchoter discrètement qu'il s'agissait d'une des manifestations d'un des grands dieux, puissant et redoutable, Ogoun Badagris ; il était entré dans le corps de cet homme et si tout le monde était reconnaissant et fier de la visite du dieu, on avait aussi un peu peur. C'est pour cette raison, je le compris, que Rafaël m'aurait certainement étranglé si je ne m'étais pas levé de table comme il l'ordonnait. On ne m'expliqua pas très clairement comment on avait deviné l'incarnation comme étant celle d'Ogoun Badagris. Apparemment, l'homme avait eu une attaque quelconque et avait prononcé quelques mots ou bien avait fait un geste mais cela s'était passé à l'écart et les personnes qui avaient assisté au phénomène ne faisaient pas partie de la famille et ne voulaient pas en parler.

L'homme-dieu, hésitant, s'approcha de nouveau de la table où notre soupe au poulet avait refroidi. Manifestement, le dieu voulait manger et boire mais notre chère ne le satisfaisait pas. C'était cependant un signe favorable. Une procession se forma, pour marcher vers le *houmfort*. Maman Célie et Papa Théodore suivaient l'homme-dieu pour l'accompagner respectueusement, mais j'eus plutôt l'impression qu'ils le poussaient gentiment vers la porte du temple. La foule se mit à chanter joyeusement :

*Ogoun vini caille nous ;*

*Li gran' gout, li gagnin soif.*

*Grand mé'ci, Ogoun Badagris !*

*Manger, boué !*

Puis, plus gravement, ils entonnèrent le cantique rituel :

*Ogoun Badagris, ou général sanglant ;*

*Ou saizi clé zorage, ou fe'mé zorage ;*

*Ou fais katàou zéclai !*

Quand nous entrâmes dans le *houmfort*, aussi nombreux que nous le pouvions, Maman Célie se précipita vers l'autel et, subrepticement (après avoir jeté un coup d'œil au redoutable Ogoun Badagris qui avait toujours l'air ahuri), elle ôta de l'autel le serpent de Damballa qui avait occupé la place d'honneur et le remplaça par une pierre-tonnerre, symbole du dieu qui nous rendait visite à l'improviste.

La salle des mystères et l'antichambre étaient pleines à craquer mais la foule avait laissé un petit espace libre devant l'autel, où Badagris se tenait seul. Les gens étaient si nombreux et si serrés que seuls ceux du premier rang purent s'agenouiller. Quelques mères étaient venues avec leurs enfants qui se cramponnaient à leurs jupes et ouvraient de grands yeux devant cette merveille. J'étais près de l'autel, sur le côté, et je regardais par-dessus l'épaule de Maman Célie. Il n'y avait d'autre lumière que celle des bougies de l'autel. Quand je regardai la figure de l'homme, le front surmonté de plumes d'autruche, le cou chargé de colliers, je ne vis qu'un brave paysan déguisé. Mais lorsque mon regard tomba sur ses grosses mains noires, comme taillées dans du basalte ou de l'ébène, tous les doigts scintillants de bagues, j'éprouvai quelque chose d'étrange. Mes facultés mentales, ma raison cessèrent de fonctionner et j'eus l'impression de me trouver devant une chose surhumaine. Et quand cet homme bougea enfin, se pencha en avant et se dépouilla lentement de tous ses ornements pour les poser sur l'autel, il me sembla qu'une idole noire venait de s'animer. J'en avais un peu peur. Nous en avions tous peur, je crois bien, même Maman Célie. Je me surpris à chanter avec les autres deux notes inlassablement répétées sur un ton mineur. Je devais être dans un état de transe, j'étais halluciné car je vis réellement un dieu descendu sur terre, réincarné, qui acceptait et dévorait (car c'est le seul terme que l'on puisse employer quand dieux ou bêtes apaisent leur faim) les mets disposés pour lui sur son propre autel.

Il avait grand faim et grand soif, vraiment. Il ne s'installa pas devant l'autel comme devant une table. Les dieux immortels ignorent les manuels de savoir-vivre. Lourdement, il grimpa sur la pierre, s'y accroupit et se mit à manger et boire voracement, mais sans hâte. Il prit une poignée de petits biscuits, en fourra la moitié dans sa bouche, puis lâcha le reste pour saisir à deux mains un bol de bois plein de sang à demi caillé, et but longuement. Ainsi, allant d'une assiette à l'autre, il se gava de fruits, de viandes et de gâteaux, buvant tour à tour de chaque bouteille, de la grenadine à l'orgeat en passant par le rhum. Il était tout à fait à son aise et ne semblait même pas avoir conscience de notre présence. Il était un dieu, et nous ne comptions pour rien.

Cependant, quand il eut fini, il daigna nous remarquer. Il se leva, se plaça devant l'autel et se mit à parler. Je connais bien le créole mais je ne comprenais pratiquement rien. Il y avait beaucoup de phrases d'origine nettement africaine, et le reste n'était qu'une espèce de jargon étrange. Cependant, il ne disait pas n'importe quoi ; Maman Célie m'expliqua son discours le lendemain. L'homme-dieu avait fait des prédictions, donné des conseils pour préserver les cultures contre l'*avalasse*, les pluies de printemps et les inondations. Il avait également abordé des sujets concernant particulièrement la famille.

Après ces événements que je viens de décrire, nous sortîmes dans la nuit étoilée, tandis que le dieu, repu et passablement ivre, s'allongeait par terre pour dormir seul dans son temple silencieux.

Mais au matin, le dieu était parti. Il ne restait qu'un humble nègre loqueteux, ronflant au pied de l'autel.

Les petites séquelles intimes d'événements plus ou moins insolites présentent parfois un intérêt qui les rend dignes d'être rapportées.

Le lendemain, mon premier souci fut d'aller voir Rafaël pour lui présenter mes excuses. Il ne conservait pas la moindre animosité. Il m'assura que, bien sûr, je n'avais pu comprendre, et qu'il était en partie coupable pour ne s'être pas exprimé plus clairement. Mais tout s'était passé si vite ! Il ajouta qu'il était fort heureux que je me fusse levé à temps, car sinon il aurait bien pu arriver quelque chose de funeste. Je fus surpris qu'il connût un mot aussi lugubre, très rarement employé en créole et je suis absolument certain, du fait qu'il prononça ce terme particulier, qu'il ne faisait pas allusion à sa propre attitude, lorsqu'il avait été sur le point de m'étrangler. Je ne désire pas exagérer l'incident. Ce fut le seul moment, pendant mon séjour chez eux, où je me suis trouvé en danger, et ce ne fut qu'une espèce d'accident, provoqué par mon ignorance et ma bêtise.

Je m'intéressais à ce Noir dont le corps avait abrité momentanément l'esprit d'Ogoun Badagris, et j'étais curieux de voir comment il serait traité par les autres. Je remarquai, avec surprise, que personne ne s'occupait de lui, qu'il n'avait gardé nul prestige après son aventure. Il n'était plus qu'un récipient ordinaire, vide, dans lequel on aurait versé par hasard un élixir rare et précieux, vite transvasé. Il n'émanait de lui aucune odeur de sainteté. Lui-même ne conservait aucun souvenir de ce qui lui était arrivé et ne semblait même pas savoir ce qu'il faisait là. Il ne restait même plus rien des bagues, des perles, des colliers que les femmes avaient apportés pour l'orner. Tous ces bijoux avaient été recueillis dans une corbeille, pour être pieusement conservés et chéris comme des objets sacrés.

Pour la dernière fois, mon cheval sellé m'attendait près du péristyle et je dus dire adieu à Théodore, à Rafaël, Emmanuel, Catherine, Marie-Céleste, tous mes amis de la montagne.

... Et à Maman Célie, vieille prêtresse des sombres mystères, qui m'enlaça, me serra contre son cœur comme un fils chéri, des larmes mouillant son visage parcheminé.

## *DEUXIÈME PARTIE*

### LA MAGIE NOIRE

En plein centre de Port-au-Prince, juste en face des magasins Mohr et Laurin où les officiers des Marines et leurs femmes viennent acheter des disques de jazz et faire développer leurs films, il y a une petite pharmacie à l'enseigne du Lion-d'Or.

Au premier étage se trouve le cabinet du Dr Arthur C. Holly qui reçoit plus de malades qu'aucun autre médecin noir de la capitale. Le matin, de 10 heures à midi, il soigne les pauvres pour rien et son salon d'attente est bondé. L'après-midi, il reçoit sur rendez-vous une riche clientèle.

Les revues médicales les plus modernes s'entassent sur son bureau ; son laboratoire et son cabinet de consultation sont admirablement installés, l'équipement est scientifique ; il y a peu de praticiens aussi habiles, blancs ou noirs, dans toutes les Antilles.

Mais lorsque le Dr Holly rentre le soir dans sa ravissante villa entourée de jardins fleuris et ombragée de palmiers, il ferme sa grille, oublie les revues médicales et se plonge dans une tout autre littérature — Paracelse, Eliphas Lévi, Frazer, Swedenborg, William James, Mme Blavatski — car le bon docteur est passionné par le mysticisme, la magie, le folklore et l'histoire des religions.

La plupart des Haïtiens cultivés craignent ou feignent d'ignorer l'existence de la magie et du vaudou mais, pour le Dr Holly, ce sont des sujets de recherche ésotérique passionnants. Les paysans qu'il soigne gratuitement n'ont pas de secrets pour lui, et il est l'ami des *papalois* de Haïti, dont beaucoup ont été ses patients.

Ainsi, je suis allé voir mon ami Holly pour l'interroger sur un culte dont j'avais vaguement entendu parler, le culte des morts, en espérant que si ce genre de sorcellerie existait vraiment, il pourrait me mettre en rapport avec ses fidèles. Il fut très étonné que le Blanc que j'étais en ait eu vent.

— Ces gens, me dit-il, sont des nécromants, qui utilisent des cadavres pour leur magie, bien que le mot de nécromancie n'existe pas dans le vocabulaire créole. Ce que vous me demandez est difficile et vos amis vaudous ne pourront vous aider. Cette pratique n'est pas très répandue ; les fidèles des cultes vaudou de Petro et de Legba détestent les nécromants et refusent d'avoir des rapports avec eux. Cependant, il est possible que je puisse organiser quelque chose.

Je poursuivis mon enquête sur le culte des morts mais ne connus qu'échecs, refus, difficultés et déceptions.

Un jour, pourtant, un petit garçon m'apporta un billet du Dr Holly me priant de me rendre à son cabinet. J'y allai immédiatement et le trouvai en compagnie d'une jeune négresse de la campagne, d'un noir d'ébène, qui me parut douce et enfantine. Il nous présenta. Elle s'appelait Classinia. Gauchement, elle me tendit la main et murmura aimablement :

— Bou jou', Blanc.

Le médecin lui expliqua que j'étais un ami de toute confiance, un *bocor* blanc qui avait fait le tour du monde et qui était allé étudier les « mystères » en Guinée et ailleurs.

— Oui, papa, dit-elle sans se compromettre.

Elle acquiesça de même quand le Dr Holly me dit que Classinia était une « Nebo » du culte des morts, et que, samedi après-midi, elle m'attendrait chez elle, dans sa maison isolée de la montagne...

J'arrivai à la maison de Classinia au crépuscule. Un vieil homme et une femme m'attendaient, mais elle n'était pas là. Ils me dirent qu'elle n'allait pas tarder à rentrer. Ils m'offrirent du café et je fumai une cigarette tandis qu'ils allaient à leurs affaires. La nuit tomba : des gens arrivèrent, par petits groupes, et furent bientôt une cinquantaine. Ils me considéraient avec méfiance mais la vieille alla leur parler tout bas et leur attitude changea. Ils parurent satisfaits, sans être plus aimables pour autant. Enfin, vers 9 heures, tout le monde entra dans la maison, et le vieillard, qui semblait être le chef de famille — le père de Classinia, peut-être — vint me chercher et me fit entrer aussi.

Je me trouvai dans une pièce rectangulaire meublée simplement d'une table couverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs sur laquelle étaient posés des crânes, des os, une pelle, une pioche et une croix de bois couronnée d'un boa de plumes. Une rangée de petits cierges était allumée. Je ne vis aucun symbole vaudou ni aucun objet sacré. Ce culte n'était pas vaudou, et n'avait rien d'une religion. Une lampe à pétrole était accrochée à un des piliers soutenant le toit.

Accroupis par terre, serrés les uns contre les autres, une vingtaine d'hommes et de femmes gémissaient et se balançaient d'avant en arrière.

Devant l'autel aux crânes, face à nous, se dressaient trois femmes étranges. Celle du milieu, la plus grande, était la douce Classinia, complètement transformée, vêtue d'une longue jupe de mousseline blanche et d'une veste d'homme, un chapeau haut de forme sur la tête ; de grosses lunettes noires cachaient ses yeux. Je ne saurais dire pourquoi un objet aussi simple que des lunettes fumées me paraissait horrible ; sans doute était-ce parce qu'elles rendaient la figure indéchiffrable, comme un masque. Au coin de ses lèvres, elle tenait un cigare éteint.

Ainsi vêtue symboliquement, elle n'était plus une femme mais Papa Nebo, l'oracle hermaphrodite des morts. Les lunettes noires signifiaient que la mort est aveugle.

Cette créature métamorphosée qui avait été la jeune Classinia mais qui n'était plus ni homme ni femme, ou alors les deux, était flanquée de ses deux épouses. A sa droite, une femme sans costume particulier portait un sac. C'était Gouédé Mazacca et le sac contenait du placenta et un morceau de cordon ombilical enveloppés dans les feuilles vénéneuses du mancenillier.

La femme de gauche était coiffée d'un grand turban blanc qui penchait de côté. Elle rejetait la tête en arrière, ses jambes étaient écartées et elle brandissait une bouteille de rhum et un gourdin. C'était Gouédé Oussou, l'Ivrognesse, son nom étant sans doute une contraction de l'expression créole *ou soule* (vous êtes ivre). Elle ne l'était certainement pas car une femme ivre n'aurait pu rester ainsi immobile.

Cependant, les paysans continuaient de gémir et de pleurer ; ils étaient là pour entrer en contact, par l'intermédiaire de l'oracle, avec des personnes mortes récemment ou depuis longtemps. Enfin, Gouédé Mazacca s'exclama, et Gouédé Oussou répéta après elle :

— Papa Nebo attend !

Deux ou trois des personnes qui s'étaient prosternées face contre terre se redressèrent sur les genoux et tendirent des mains suppliantes, tout en marmonnant ; une d'elles, un homme, parla clairement.

Son fils était malade ; il craignait que sa mère morte n'ait jeté un sort au garçon afin qu'il la rejoigne dans la tombe, et il suppliait que l'on épargnât son fils. On avait besoin du garçon pour les labours de printemps. La famille tomberait dans la misère s'il mourait, la maison serait en ruine.

Il se tut enfin et attendit dans un silence profond. Alors l'oracle asexué de la mort se mit à parler, si l'on peut appeler paroles les horribles sons qui sortirent de sa gorge.

— *Hgr-r-r-r-u-u-u-hgr-r-o-o-o- Hgr-r-r-a-a-a-a-a- Oh-h-h-uu-uu-uu-uu Bl-bl-bl-gra-a-a-a-Gu-u-u-u-u...*

On aurait dit un râle d'agonie, un rire sardonique. L'oracle parlait avec la morte dans le jargon de la mort, ou du moins c'était ce que devaient penser les fidèles assemblés.

Et il leur sembla que la morte répondait, bien que la réponse ne fut pas plus claire, car lorsque l'oracle se lut, ce fut Gouédé Mazacca, la femme au placenta et aux feuilles vénéneuses, qui traduisit dans un créole sans ambages :

— Que ton fils aille accrocher ses vêtements à une branche d'arbre près de la tombe de sa mère, et fiche six bougies au pied de l'arbre, et trois sur la tombe, après quoi elle sera apaisée.

— *Me'ci, Maman, me'ci !* murmura le père.

D'autres colloques funèbres suivirent, toujours exprimés par les râles de l'oracle et se terminant par un bref conseil que formulaient Gouédé Mazacca ou Gouédé Oussou. Il y avait une morte qui, par vengeance, avait tari une source, un vieux fermier qui avait oublié, à l'heure de sa mort, de dire à ses enfants où il avait caché les économies de la famille, et une femme voulait simplement savoir si son père était satisfait des offrandes qu'elle avait déposées sur sa tombe. Deux ou trois personnes, qui avaient sans doute essayé en vain les *ouangas* ordinaires, réclamaient le secours des morts pour assouvir une vengeance personnelle. Divers conseils furent donnés et traduits, ordonnant de déposer certaines offrandes sur des tombes, des exorcismes à prononcer, des *ouangas* à fabriquer avec des parties de cadavres humains.

Ce culte permettait certainement à des sorciers cupides de s'enrichir à bon compte aux dépens de paysans crédules mais j'avais l'impression que si Classinia et sa famille tiraient profit de ce culte des morts, car chacun arrivait avec des présents, les protagonistes croyaient à ce qu'elles faisaient, tout comme les « fidèles ».

Lorsque ce fut terminé, je remarquai que Classinia et ses deux assistantes avaient l'air épuisées, comme si elles avaient été victimes d'une tension nerveuse violente et prolongée. Ces gens ne me firent aucune confiance et ne furent pas particulièrement amicaux. Ils m'avaient permis d'assister à cette cérémonie parce qu'on leur avait dit de le faire et qu'on leur avait assuré que j'étais « sûr », c'est-à-dire que je n'avais aucun rapport avec la gendarmerie ou le gouvernement.

Une des fonctions des trois sorcières de ce culte, Papa Nebo, Gouédé Mazacca et Gouédé Oussou, quelles qu'elles soient, est de fournir des cadavres récents chaque fois qu'on en a besoin.

Aucun homme blanc, et bien peu de Haïtiens évolués ont assisté aux conjurations qui ont lieu entre minuit

et l'aube dans de petits cimetières de campagne isolés, mais à ce qu'on m'a raconté, voici ce qui se passe :

Les trois femmes emportent une pelle, une pioche, une bougie blanche et un petit sac de feuilles d'acacia sauvage. Elles allument la bougie et la plantent au pied de la grande croix de bois qui se dresse généralement au milieu de tous les cimetières de campagne. S'il n'y a pas de croix, elles en font une, et posent la bougie devant. Puis elles s'agenouillent, prennent deux cailloux sur une tombe et les entrechoquent pour réveiller Baron Samedi, le gardien et l'esprit des cimetières. Baron Samedi est un grand Noir à barbe blanche. Il demeure invisible mais, par quelque signe, il fait sentir sa présence. Sans son consentement, il est très dangereux d'ouvrir une tombe. Les femmes lui demandent la permission et promettent, si elle est accordée, de revenir avec des présents, des fruits et des pièces de monnaie. Puis elles jettent les feuilles d'acacia vers l'esprit et disent :

— *Dormi pa'fumé. Baron Samedi !*

Baron Samedi, ayant accordé la permission, rentre sous terre.

Les femmes récitent alors diverses formules. « *Exège Morti amo vint* » (sans doute une corruption de la phrase en latin de cuisine : « *Exurgent mortui et acmo venient* », car les sorciers haïtiens emploient souvent de vieilles formules ecclésiastiques). Elles disent aussi : « *Mortou tombou miyi !* » un jargon créole signifiant : « Mort dans la tombe, à moi. »

Cela fait, elles se livrent à leur profanation avec la pelle et la pioche. Elles déterrent le cadavre et l'emportent avec elles.

Chaque partie du corps a son utilisation précise. Les femmes frottent des débris de cervelle sur le tranchant des machettes ou de divers outils afin qu'ils soient intelligents et coupent mieux, sur le marteau pour qu'il sache où frapper, sur la mire d'un fusil pour que la balle atteigne son but. Elles font sécher le cœur et l'emploient pour donner du courage aux timorés, qui en mangent un peu ou en portent un petit morceau dans un sac pendu au cou. Avec d'autres parties du corps, elles fabriquent des *ouangas*, des *caprelatas*, des philtres, des fétiches bons ou mauvais. Les os et le crâne ornent les autels.

Ce culte des morts n'est pas réellement vaudou. Dans la plupart des pays occidentaux, on emploie ce mot pour désigner n'importe quelle pratique de magie noire, les cérémonies secrètes aussi bien que la sorcellerie d'origine africaine. A Haïti même, c'est un mot passe-partout, mais les indigènes, lorsqu'ils veulent parler de la religion du vaudou, emploient les mots *Rada*, *Service Petro* ou *Service Legba* pour désigner leurs rites religieux. Le culte des morts n'est pas *Rada*.

Si les sorciers et sorcières qui se servent des cadavres, et leurs adeptes, représentent un groupe assez limité, il est de fait que tous les paysans haïtiens restent sur un plan de curieuse intimité avec leurs morts ; ils ne connaissent pas, apparemment, cette terreur particulière des cimetières, des fantômes et des morts courante chez les Noirs ruraux et même chez bien des Blancs. En voici un exemple.

Un soir que je venais de Morne-Rouis et me rendais aux Verettes, j'entendis dans un coin isolé de la montagne des cris, des rires, des chants, tous les bruits habituels d'une *bamboche*. Cela venait d'un groupe de cases cachées par des bananiers, au fond d'une gorge proche de la piste. Je mis pied à terre et menai mon cheval par la bride, entre les arbres, pensant assister à une danse Congo banale.

Une des huttes était tout illuminée et, à la lueur des torches, une foule allait et venait dans la cour. Tout le voisinage semblait s'être réuni et les corbeilles de pain d'épices, les monceaux de biscuits et de poisson séché, une énorme marmite mijotant sur un feu de braise, tout indiquait qu'on comptait passer la nuit. Les femmes et les filles portaient leurs plus beaux habits du dimanche, des anneaux d'or, des colliers, des madras éclatants. Dans un coin, à côté d'une haute torche fichée dans la barrière de bambou, un groupe d'hommes jouaient aux cartes et, un peu plus loin, d'autres disputaient bruyamment une partie de dés.

On m'entoura aussitôt ; on me fit un joyeux accueil :

— Bonsoir, Blanc !

— Bonsoir, lieutenant !

— Bonsoir, docteu' !

Ils ne me connaissaient pas et cherchaient quel titre me donner. Ils m'offrirent du clairin, c'est-à-dire du rhum blanc sec, dans un gobelet de fer-blanc. J'en bus une gorgée, et remerciai, en demandant :

— *Oui, me'ci. Mais ça ou fait, tout moun ici ?*

— *Grand moun li mort*, répondirent-ils. *Ent'ez donc ouè li.*

Ils me firent entrer dans la case pour voir leur mort. La pièce était bondée. Toutes les chaises, tous les tabourets avaient été empruntés aux voisins, et il y avait aussi des caisses. Sur une table, je vis encore du pain d'épices, du hareng séché, des bonbons, du sucre candi, une bonbonne de clairin à moitié vide. Toute la famille était réunie, avec les cousins et les amis, et buvait, mangeait, chantait, se lamentait et, finalement, s'amusait

énormément.

Au fond, à la place d'honneur, tout près des plats et du rhum, le mort était assis, vêtu d'une chemise et d'un pantalon de toile de coton bleue, bien propres, coiffé de son chapeau de paille du dimanche, et chaussé de souliers. On l'avait assis dans une pose aussi naturelle que possible, et attaché à la chaise afin qu'il ne puisse tomber. Sa tête penchait de côté mais le vieux visage ridé n'avait rien de repoussant. Il avait l'air d'un bon vieillard, un peu rhumatisant, qui avait voulu assister à la fête et s'était endormi.

Je suis persuadé que les neuf dixièmes de ce que nous voyons ou croyons voir dans un phénomène matériel dépendent non de l'impression visuelle mais de la psychologie du moment. Je suppose que ce mort ne ressemblait à rien d'autre qu'à un cadavre attaché sur une chaise. S'il n'avait rien de macabre ni de grotesque, si sa présence paraissait si naturelle, c'était parce que tous ces gens bien vivants l'acceptaient le plus naturellement du monde. Ils attendaient que j'aie le saluer comme j'avais salué toute la compagnie et quand la bonbonne de rhum passa de main en main on lui en versa un gobelet. Quand j'offris des cigarettes à la ronde un jeune homme, fils ou petit-fils du mort, en prit deux, en disant :

— Papa voudrait peut-être fumer aussi.

Il alluma les deux cigarettes et alla en glisser une entre les lèvres du vieillard. Cela ne me parut ni grossier ni choquant mais plutôt drôle. Et je crois que pour eux aussi, c'était comique, car quelques instants plus tard, tandis que la cigarette se consumait toute seule et que la fumée montait, une jolie fille souriante s'exclama :

— *Gardez tonton fumer ! Ça li fait plaisi' !*

Et plusieurs jeunes gens battirent des mains en criant :

— *Oui, c'est ve'tab' !*

— *Li fime !*

— *Bai li boué !* proposa un garçon. (Donne-lui à boire.)

Il n'y avait nulle moquerie dans tout cela, mais plutôt une affection joyeuse. Ils croyaient que l'esprit du mort planait autour d'eux et serait heureux de ces petites attentions.

Ils m'invitèrent à passer la nuit chez eux pour assister aux funérailles, le lendemain — ce serait un enterrement dansant — mais j'avais déjà vu cette cérémonie ailleurs et j'avais hâte d'arriver aux Verettes.

Après avoir pris congé de la compagnie et du vieillard, dont je serrai la main glacée en lui disant adieu ce qui parut plaire à tout le monde, je donnai à la veuve quelques billets pour aider à couvrir les frais de la *bamboche* et repartis en songeant qu'il est bien difficile pour un esprit civilisé de comprendre les paysans de Haïti...

Si la petite scène que je viens de décrire paraît contraster étrangement avec celles qui l'ont précédée et d'autres que je décrirai plus tard, je prie le lecteur de ne pas m'accuser de contradiction. Les Haïtiens ont une nature double ; ils obéissent parfois à des forces sauvages, ataviques, dont aucune psychologie blanche ne pourra jamais sonder les sombres profondeurs, mais bien souvent, même quand ils se livrent à leurs pratiques les plus étranges, ils ne sont que des enfants simples et naïfs, tout à fait inoffensifs.

Julie, la jolie petite mulâtresse, avait couché le bébé, Marianne. Constant Polynice et moi nous nous attardâmes sur le seuil de sa *caille*, pour parler de feux follets, de démons, de loups-garous et de vampires tandis que la pleine lune brillait sur les champs de coton et sur les collines.

Polynice était un fermier haïtien, mais n'avait rien de commun avec les paysans de la jungle. Il habitait l'île de la Gonave et se rendait rarement à Haïti, mais il savait tout ce qui se passait à Port-au-Prince et parlait même de faire installer la radio.

Il connaissait toutes les superstitions des montagnes et des plaines, mais n'y croyait guère, du moins me le laissait-il entendre. Il se jugeait trop intelligent et trop évolué pour cela.

Ma curiosité l'intéressait et il s'appliquait à me faire comprendre le folklore compliqué de Haïti. Cependant, ce fut par hasard que nous abordâmes un sujet qui se place au-delà de toute superstition et de toute raison. Il avait mentionné les feux follets qui laissent leur corps à la maison et s'en vont incendier les champs de canne à sucre, les vampires femelles, parfois morts, parfois encore vivants, qui sucent le sang des enfants et que l'on reconnaît à leurs cheveux roux, les loups-garous (*chauchés*, en créole), hommes ou femmes qui adoptent l'apparence d'un animal, généralement un chien, et tuent les moutons, les agneaux, les cabris, parfois les bébés.

Pour lui, tout cela n'était que superstition pure, et ce fut avec un mépris nuancé d'amusement qu'il me parla de son ancien voisin Osmann qui avait vu un jour un chien gris sortir, les crocs sanglants, de sa bergerie. Après l'avoir tué, enterré et exorcisé, Osmann resta persuadé qu'il avait exécuté une certaine Liane qui avait la réputation d'être une *chauché* ; quand il la croisa deux jours plus tard sur le chemin de Grande-Source, il crut qu'elle était un fantôme revenu pour se venger et il s'enfuit en hurlant de terreur. Cela faisait bien rire Polynice.

En l'écoutant, je songeais que ces histoires rappelaient les récits des vieux Noirs du sud des Etats-Unis et plus encore les légendes médiévales de la vieille Europe. Loups-garous, feux follets et vampires n'ont rien de nouveau. Mais je me souvins d'une créature dont j'avais entendu parler à Haïti, qui me paraissait particulière à l'île, le *zombi*.

Des Noirs plus crédules que Polynice m'avaient assuré que le zombi sortait de sa tombe mais qu'il n'était ni un fantôme ni un ressuscité comme Lazare. C'était un corps humain sans âme, encore mort mais tiré de son tombeau et animé d'un semblant de vie par quelque sorcellerie ; en somme, le zombi était un mort qui pouvait marcher et agir comme un être vivant. Ceux qui détiennent ce pouvoir cherchent une tombe nouvellement creusée, en exhument le corps avant qu'il ait eu le temps de se décomposer, lui donnent l'apparence de la vie et en font un esclave, parfois pour l'envoyer commettre un crime mais le plus souvent pour le faire travailler aux champs et exécuter les corvées les plus pénibles, en lui tapant dessus comme sur une bête s'il ne va pas assez vite.

— Ces vampires et ces loups-garous, dis-je à Polynice, sont cousins de ceux que nous avons chez nous, mais je n'ai jamais entendu parler de zombis, sauf à Haïti. Parlons-en un peu. Explique-moi cette superstition ; j'aimerais savoir quelle est son origine.

Polynice le raisonneur parut éberlué.

— Une superstition ? Jamais ! Je puis vous assurer qu'il ne s'agit pas d'une superstition. Hélas, ces choses existent. Elles existent à un point que vous autres Blancs ne pouvez imaginer, bien que vous en ayez constamment les preuves sous les yeux. Pourquoi les paysans les plus pauvres enterrent-ils leurs morts dans de solides tombes de pierre ? Pourquoi les ensevelir le plus souvent dans leur propre jardin, devant leur porte ? Pourquoi pensez-vous qu'il y a tant de tombes creusées près d'un carrefour animé ou le long d'une route où passent beaucoup de gens ? C'est pour assurer une protection aux pauvres morts. Demain matin, je vous conduirai sur la tombe de mon frère, qui a été tué comme vous savez. Elle est là-bas sur la colline, près du chemin où tout le monde passe pour aller à Grande-Source, et on la voit bien d'ici. Pendant quatre nuits, mon ami Osmann et moi nous avons veillé, armés de fusils, car mon pauvre frère avait des ennemis, jusqu'à ce que nous soyions sûrs que le corps commençait à se décomposer. Non, mon ami, ne parlez pas de superstition. En ce moment même, au clair de lune, il y a des zombis qui travaillent sur cette île, à moins de deux heures de ma maison. Nous les connaissons, mais nous n'osons rien dire, du moment que nos propres morts sont laissés en paix. Demain soir, si vous voulez, je vous emmènerai voir des morts qui travaillent dans des champs de canne à sucre. Même près des grandes villes, on trouve des zombis. Vous avez peut-être entendu parler de ceux qu'on a embauchés à Hasco...

— A Hasco ? m'exclamai-je, car dans tout Haïti c'était bien le dernier nom que l'on aurait imaginé dans un contexte de sorcellerie ou de superstition.



Hasco est un sigle, signifiant *Haitian-American Sugar Company* ; c'est une gigantesque usine située dans les faubourgs de Port-au-Prince, avec ses machines, sa haute cheminée, son équipement ultramoderne, et au-delà s'étendent les champs de canne du Cul-de-Sac. Hasco produit du rhum, raffine du sucre, offre des salaires très bas mais un travail régulier. C'est dans ce décor incongru que se déroula l'étrange histoire que Polynice me raconta.

Au printemps de 1918, la récolte dépassa toutes les espérances, et l'usine embaucha des ouvriers supplémentaires ainsi que des coupeurs de canne. Bientôt, des chefs de famille des montagnes et des plaines affluèrent, avec une foule de femmes et d'enfants, et s'en allèrent travailler aux champs.

Un matin, un vieux chef noir, Ti Joseph de Colombier, arriva à la tête d'une compagnie d'êtres loqueteux qui le suivaient en traînant les pieds, l'air absent, marchant comme des somnambules. Joseph les présenta au bureau d'embauche, mais ils avaient tous l'air abruti et ne répondirent pas quand on leur demanda leur nom. Il expliqua que c'était des paysans de la montagne, ignorants, qui ne comprenaient pas le créole des plaines ; ils venaient du Morne-au-Diable, près de la frontière dominicaine, dit-il, et ils avaient peur. Le bruit de l'usine les terrifiait mais dans les champs, ils travailleraient dur, sous sa direction. Plus on les éloignerait de l'usine, du bruit des machines et du chemin de fer, mieux cela vaudrait.

Cela valait mieux, en effet, car ces hommes et ces femmes étaient de malheureux zombis que Joseph et sa femme Croyance avaient arrachés à leur tombe paisible pour devenir leurs esclaves, et si par hasard un parent des morts les reconnaissait Joseph risquait de gros ennuis.

On les envoya donc dans les champs les plus éloignés, loin de la route, où ils établirent leur campement, vivant en apparence comme une famille ou un groupe de villageois normaux ; mais le soir, contrairement aux autres compagnies qui se réunissaient autour d'une marmite de poisson séché et d'épices bien odorantes. Croyance faisait deux soupes différentes car chacun le sait, les zombis ne doivent pas manger de sel ni de viande.

Jour après jour, les zombis travaillaient sous le soleil écrasant et Joseph les fouettait souvent pour les faire aller plus vite, mais Croyance commençait à plaindre ces pauvres créatures qui méritaient bien le repos éternel.

Tous les samedis soir, Joseph allait toucher les salaires de son groupe, et peu importait à Hasco comment Joseph le partageait du moment que le travail se faisait bien. Parfois, Joseph ou Croyance allait à Croix-de-Bouquet pour la *bamboche* du samedi ou le combat de coqs du dimanche, mais il en restait toujours un avec les zombis, pour les faire manger et veiller à ce qu'ils ne s'enfuient pas.

Mars et avril s'écoulèrent ainsi, et puis ce fut Pâques ; les travailleurs avaient trois jours de congé. Joseph, les poches pleines, alla à Port-au-Prince, laissant les zombis à la garde de Croyance, en lui promettant que, à la Pentecôte, elle pourrait aller à son tour en ville.

Quand le dimanche arriva et que la brave femme vit les champs déserts, elle eut le cœur serré pour ces pauvres zombis, et elle pensa : « Ils seraient peut-être heureux de voir la procession à Croix-de-Bouquet, et la foule joyeuse, et puisque tous les gens de Morne-au-Diable sont repartis dans leurs montagnes de la frontière pour fêter Pâques en famille, personne ne risque de les reconnaître, alors tout ira bien. » A vrai dire, Croyance avait aussi fort envie de voir la procession.

Elle noua sur sa tête un beau madras neuf, réveilla les zombis de leur sommeil qui ne différait guère de leur état de veille, leur fit manger un bol de bouillie froide et sans sel, qu'ils avalèrent sans se plaindre, et partit pour la ville avec eux, en file indienne comme c'est l'usage dans les campagnes.

Ils la suivirent ainsi jusqu'à la place du marché ; tous les petits abris de palmes où se tenaient en semaine les marchands de fruits, de légumes et de viande étaient abandonnés par les chalands mais une foule se pressait tout autour, devant l'église.

Croyance fit asseoir ses zombis à l'ombre d'une de ces petites échoppes ; les cloches se mirent à sonner et la procession sortit de l'église, le prêtre en tête, tenant la grande croix dorée, suivi des petits enfants de chœur noirs, en surplis blancs et robes rouges, balançant des encensoirs, des petites filles de l'école paroissiale en robes bien amidonnées précédées par une religieuse s'abritant du soleil sous un parapluie.

Croyance s'agenouilla comme tout le monde au passage de la procession et regretta de ne pouvoir la suivre, mais les zombis restèrent assis, le regard morne, ne voyant rien.

A midi, des femmes portant des paniers passèrent dans la foule pour vendre des petites bananes-figues, des gâteaux, des oranges, du poisson séché, du *clairin* à un sou le petit verre.

Croyance, tout en mangeant son poisson sec et ses biscuits salés, une timbale de *clairin* à côté d'elle, plaignait les pauvres zombis qui avaient si bien travaillé pour Joseph et qui n'avaient rien reçu. A ce moment une

femme passa en criant :

— Tablettes ! Tablettes pistaches ! T'ois pou' dix cobs !

Les tablettes sont une espèce de bonbon en sucre brun (rapadou), tantôt aux pistaches, tantôt aux graines de coriandre.

Croyance se dit : « Ces tablettes ne sont pas salées, donc pour une fois, je peux en donner aux zombis, cela ne peut leur faire de mal. »

Elle dénoua alors un coin de son mouchoir, prit une pièce, un *gourdon*, et acheta des tablettes qu'elle cassa en deux et partagea entre les zombis, qui se mirent à les sucer avidement.

Mais elle n'avait pas pensé que les pistaches étaient salées, et dès que les zombis les croquèrent, ils comprirent qu'ils étaient morts ; ils se mirent à hurler, se levèrent et partirent vers la montagne.

Personne n'osa les retenir car ils étaient des morts vivants, et tout le monde le savait.

A la nuit quand ils arrivèrent aux abords de leur village sur les pentes du Morne-au-Diable, ces morts marchant en file indienne furent aperçus par les villageois qui faisaient *bamboche* sur la place du marché. La foule approcha et chacun reconnut un père, un frère, une épouse, une fille que l'on avait enterré quelques mois plus tôt.

La plupart comprirent immédiatement qu'ils avaient été arrachés à leur tombeau et qu'ils étaient des zombis, mais quelques-uns espérèrent qu'un miracle avait eu lieu en ce jour de Pâques et qu'ils étaient ressuscités. Ils se précipitèrent pour les embrasser.

Mais les zombis traversèrent la place de leur pas de somnambule, sans reconnaître personne, et comme ils s'engageaient sur le chemin du cimetière, une femme dont la fille marchait avec les morts se jeta en hurlant devant elle et la supplia de rester ; mais la fille posa sur elle ses pieds glacés, et tous les autres marchèrent sur la pauvre femme sans la regarder. Quand ils approchèrent du cimetière ils se mirent à courir, ils se ruèrent entre les tombes et chacun, devant sa fosse vide, se mit à gratter le sol pour y retourner ; mais au moment où leurs mains froides touchèrent la terre de leur propre tombeau, ils s'écroulèrent sur place, déjà décomposés.

Cette nuit-là, les pères, les frères et les fils des zombis, après les avoir ensevelis décemment, envoyèrent un messenger à dos de mulet dans les montagnes. Il revint le lendemain, portant une chemise de Ti Joseph trempée de sa sueur.

On fit une collecte dans le village et, avec l'argent, et la chemise de Ti Joseph, les hommes se rendirent chez un *bocor* habitant Trou Caïman, qui fit un *ouanga* de mort dans un sac noir, le perça d'aiguilles, le frotta d'excréments de bouc et l'enveloppa des plumes de coq trempées dans du sang.

De plus, au cas où l'*ouanga*, affaibli par la contre-magie de Ti Joseph, ne serait pas assez rapide, ils envoyèrent des hommes solides dans la plaine, qui attendirent Joseph, et lui coupèrent un soir la tête avec des machettes...

Lorsque Polynice se tut, je lui dis, après un moment de silence :

— Tu n'es pas un paysan comme ces gens de Cul-de-Sac, tu es un homme instruit, raisonnable, ou du moins je le pense. Alors dis-moi franchement crois-tu à cette histoire ?

— Je n'ai pas assisté à ces événements, mais il y a eu beaucoup de témoins et pourquoi ne les croirais-je pas, alors que j'ai vu des zombis, de mes yeux ? Quand vous en aurez vus, vous aussi, avec leurs figures mornes et leurs yeux sans vie, non seulement vous croirez à ces êtres arrachés à leur tombe, mais vous les plaindrez du fond de votre cœur.

Avant de quitter la Gonave, je devais voir de mes yeux un de ces « morts-vivants », et j'y crus, et je le plaignis du fond de mon cœur. Je n'en vis pas la nuit suivante quand Polynice m'emmena, comme il l'avait promis, dans les champs de canne au-delà de la plaine Mapou. Je n'en vis pas cette nuit-là ni aucune autre nuit, mais en plein jour, au grand soleil.

Nous étions sur la route de Picmy et Polynice arrêta soudain son cheval pour me désigner un champ où trois hommes et une femme travaillaient la terre à la machette, à flanc de coteau, entre des rangées de petits buissons rabougris, à une centaine de mètres du chemin.

— Attendez, je vais monter là-haut, me dit-il, tout excité parce qu'il espérait pouvoir tenir sa promesse. Je crois que c'est Lamerchie et ses zombis. Si je vous fais signe, laissez votre cheval et montez.

Il escalada la colline et cria à la femme :

— C'est moi ! Polynice !

Quelques instants plus tard, il me faisait signe de le rejoindre.

La femme, une grande négresse ossue à la figure dure, me regarda sans aménité. Ma première impression des trois zombis, qui continuaient de travailler, fut qu'ils avaient vraiment quelque chose de bizarre. Ils avaient des gestes d'automates. Je ne pouvais pas voir leur figure, penchés qu'ils étaient sur le sol, mais

Polynice en prit un par l'épaule et lui fit signe de se redresser. Docile, comme un animal, l'homme se releva et ce que je vis alors me causa un choc douloureux. Le plus affreux, c'était le regard, ou plutôt l'absence de regard. Les yeux étaient morts, comme aveugles, dépourvus d'expression. Non, ce n'était pas des yeux d'aveugle mais des yeux de mort. Tout le visage était ainsi, inexpressif, incapable d'expression.

Je me remis de ma soudaine panique et pris une des mains molles de cette créature. Elle était dure, humaine, calleuse.

— Bonjour, compère, dis-je.

Le zombi me regarda sans répondre. Leur gardienne, Lamercie, me repoussa avec colère.

— *Z'affai nèg' pas z'affai' blanc !* me cria-t-elle.

Mais j'en avais vu assez. « Gardienne », c'était le mot clef. Il m'était venu tout naturellement à l'esprit quand elle avait protesté, et il me sembla tout aussi naturellement que les zombis n'étaient que de pauvres êtres humains bien vivants mais idiots, de doux aliénés obligés de travailler aux champs.

C'était une explication rationnelle. Sur le moment, elle me satisfaisait, et je m'en ouvris à Polynice en descendant vers le chemin où attendaient les chevaux. Il ne me contredit pas mais, après un bref silence, il se tourna vers moi :

— Ecoutez, monsieur, je comprends que vous ne voulez pas croire à ce que vous appelez de la superstition, je sais que vous cherchez la vérité, mais si ce que vous venez de me dire était la vérité, comment se fait-il que des gens qui avaient enterré leurs morts, les aient reconnus parfois tout de suite après, parfois plusieurs mois plus tard, travaillant comme un zombi ? Souvent ils ont tué l'homme qui les maintenait en servitude. Les exemples sont nombreux.

— Voyons, Polynice. C'est justement ce que je ne puis croire. Dans ces cas, les zombis ressemblaient peut-être au mort, ou ils étaient des sosies. Tu sais ce que c'est qu'un sosie ? Une personne qui ressemble à une autre, trait pour trait. Mais vraiment, je refuse de conclure au surnaturel tant qu'il peut exister une explication rationnelle à un phénomène quelconque.

— Ma foi, me dit-il, si vous passez de longues années à Haïti, vous aurez bien du mal à trouver une explication rationnelle à bien des choses que vous y verrez.

L'histoire ne s'arrête pas là. Je crois qu'il vaut mieux raconter le reste très simplement. Dans toute l'île de Haïti, il n'y avait pas d'esprit plus clair, plus rationnel, plus scientifique que celui du Dr Antoine Villiers. Lorsque j'allai le voir et qu'il me reçut dans sa vaste bibliothèque aux étagères chargées d'ouvrages de science, en français, en allemand, en anglais, je lui rapportai mes conversations avec Polynice.

— Mon cher ami, me répondit-il, je ne crois pas aux miracles ni au surnaturel et je ne voudrais pas choquer votre rationalisme anglo-saxon, mais votre Polynice, avec toutes ses superstitions, est peut-être plus près de la vérité que vous. Entendez-moi bien. Je ne crois pas qu'un homme ait jamais pu être ressuscité des morts, pas plus Lazare que la fille de Jaïre ou même Jésus-Christ, mais je ne sais vraiment pas, aussi paradoxal que cela paraisse, s'il n'existe pas quelque chose d'horrible, une sorcellerie criminelle si vous voulez, dans certains cas de zombis. Je ne saurais affirmer que certains paysans qui travaillent aux champs n'ont pas été arrachés à leur tombe et à leur cercueil, après avoir été enterrés par leur famille endeuillée !

— Ne pourrait-il s'agir de cas de léthargie ? hasardai-je. De catalepsie ?

— Je vais vous montrer quelque chose qui vous apportera peut-être la clef que vous cherchez.

Il se leva et alla prendre un livre dans sa bibliothèque. L'ouvrage n'avait rien de mystérieux. C'était simplement le Code Pénal de la République de Haïti. Il le feuilleta et me montra un paragraphe, que je lus :

« *Article 249.* — Est aussi qualifié attentat à la vie d'une personne, l'emploi qui sera fait contre elle de substances qui, sans donner la mort, produisent un effet léthargique plus ou moins prolongé, quelles qu'en aient été les suites. Si par suite de cet état léthargique la personne a été inhumée, l'attentat sera qualifié d'assassinat. »

Combien de Haïtiens appartenant aux classes supérieures de la société croient en secret à la sorcellerie et au vaudou, voilà ce qu'il est impossible de dire. « Pas un sur mille », m'a-t-on dit. « Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille », m'ont affirmé d'autres personnes, appartenant comme les premières à cette classe privilégiée. Pourtant, je suis persuadé qu'aucune de ces réponses n'est exacte.

A mon humble avis, je crois que très peu d'entre elles sont adeptes du vaudou en tant que religion mais qu'une grande majorité craint sa magie.

D'étranges histoires courent à Port-au-Prince sur ces deux aspects du vaudou ; on les chuchote dans les boudoirs et dans les salons et, chaque fois que ce sujet est abordé, il se trouvera toujours quelqu'un pour rappeler comment — et pourquoi — le père Béranger, un prêtre catholique distingué, aussi célèbre pour son élégance mondaine et le style admirable de ses sermons que pour sa profonde piété, stupéfia un dimanche matin les membres de sa congrégation en montant en chaire pour les accabler de reproches dans un créole de la jungle aussi parfait que l'avait été sa langue française.

Avant d'en arriver là, cependant, je tiens à parler un peu des paysans. Si l'on se promène dans un marché, même dans les grandes villes, on peut voir çà et là des femmes étrangement vêtues. Celle-ci porte une robe blanche mais avec une manche noire, ou rouge vif, ou avec une pièce bariolée à l'épaule ; celle-là une jupe faite de mille pièces aux couleurs agressives, une autre encore un corsage mi-partie blanc et noir. L'effet n'a rien de joyeux ni de carnavalesque car les femmes ainsi attifées ont la mine sombre et peuvent répondre par des injures si on les interroge ou si on les regarde trop ostensiblement. On peut en voir aussi, mais plus rarement et seulement sur les pistes de montagne, engoncées dans un sac de jute avec des trous pour la tête et les bras.

Ces femmes font pénitence, et s'habillent ainsi pour obéir aux ordres d'un *papaloi*, pour expier un péché commis à rencontre des dieux du vaudou, pour renforcer l'action d'une amulette, pour se protéger d'un danger ou d'un envoûtement ou pour hâter l'arrivée d'un événement désiré. Les prêtres catholiques blancs, connaissant la signification de ces oripeaux, interdisent généralement à ces femmes d'entrer dans leur église. Ainsi, un jour que je me promenais avec le père Pessel, curé de Trouin, le long d'un chemin de montagne près de sa chapelle, nous croisâmes une jeune paysanne affublée d'une robe de toutes les couleurs. Le père Pessel était un vieux prêtre indulgent mais il se mit en colère, saisit la fille par le bras, la secoua et lui parla aigrement. Cette explication était nécessaire, pour mieux comprendre ce qui va suivre.

L'histoire de l'abbé Béranger, et comment il en vint à dénoncer les péchés de sa congrégation citadine, concerne surtout une certaine Mme X. Inutile de gêner cette femme orgueilleuse en donnant son nom, fort connu dans l'aristocratie de la capitale haïtienne, mais on peut dire que c'était une fort belle personne, épouse fidèle, paroissienne exemplaire. Elle se montrait remarquablement dévote (on disait qu'elle lisait à longueur de journée les ouvrages de Sainte Thérèse et qu'elle avait parfois des crises de mélancolie mystique pendant lesquelles elle envisageait de renoncer à toute vanité et d'entrer au Carmel) mais cela, loin d'éclipser son charme mondain y ajoutait simplement du piquant, et un élément de mystère.

Or, un soir, Mme X. arriva très en retard à un grand bal, plus belle que jamais, vêtue d'une robe du soir d'un grand couturier de Paris, extrêmement élégante mais un peu moins décolletée qu'à l'ordinaire. Cela ne causa nulle surprise, car Mme X. lançait la mode et ne se pliait pas à ses exigences. Tous les hommes se pressèrent autour d'elle. Elle refusa le Champagne qu'on lui offrait, mais dansa à ravir, avec une grâce abandonnée et une étrange lumière dans le regard.

Tard dans la nuit, ou plutôt au petit matin, elle s'évanouit soudain et on l'emporta dans un petit salon, on l'étendit sur un sofa et plusieurs dames de l'assistance s'empressèrent de la délayer. À la stupéfaction générale, on trouva, contre sa peau de satin délicatement dorée, un corset en sisal grossier, une plante abrasive de la famille des cactées dont on fait des cordages.

Cousues dans ce corset, plus rude qu'aucun scapulaire et qu'aucune haire de pénitence portés par les nonnes, les dames virent les pièces traditionnelles vaudou.

Naturellement, le scandale transpira et vint enfin aux oreilles de l'abbé Béranger. De plus, on murmurait que d'autres dames portaient des corsets de fibre, des pièces de couleur et même de petits *ouangas* sous leurs toilettes de Paris. Le sang du brave curé ne fit qu'un tour. Peut-être imagina-t-il soudain ses ouailles élégantes s'en allant rôder la nuit dans la jungle pour s'y livrer secrètement à la magie ; quoi qu'il en soit, quand il monta dignement en chaire le dimanche matin pour faire son sermon, alors que la congrégation s'attendait à savourer

de belles phrases de français très pur, il saisit le rebord de la chaire, se pencha en avant, jeta sa dignité pardessus les moulins et, inspiré par une vertueuse colère, il lança ses anathèmes dans le créole le plus grossier, le plus bas, le plus idiomatique qui soit.

L'assistance, aux premiers mots, dut croire qu'il était devenu fou ; c'était comme si le curé de la Madeleine ou de Saint-Honoré-d'Eylau assaillait soudain les oreilles de ses paroissiens avec le plus épouvantable argot des Halles. C'était pis encore car en parlant créole à ces Noirs évolués, il les insultait particulièrement. D'ailleurs la comparaison n'est pas exacte, car dans le second cas, la plupart des fidèles n'auraient pas compris un seul de ces mots d'argot, tandis que, à Haïti, tout le monde connaît le créole, bien que dans les classes supérieures il soit de mauvais ton de l'avouer et plus encore de le parler.

— Vous êtes là avec vos talons hauts et vos toilettes de soie ! tonna-t-il. Mais Dieu seul sait ce que vous portez dessous ! Vous vous croyez distingués, évolués ! Mais vous n'êtes que des sauvages superstitieux, des païens, des idolâtres, adorateurs du serpent — Comment espérez-vous monter au ciel si vous boitez, avec un pied dans l'Eglise et l'autre dans le *houmfort* ?...

Il tempêta ainsi pendant plus d'une demi-heure, passant de l'invective aux supplications, toujours en créole. Je regrette de n'avoir pu entendre cette noble homélie.

Cependant, le dévot abbé Béranger exagérait certainement. En cédant à ses craintes, il se hâtait trop de généraliser. De même, je serais blâmable si je donnais l'impression que toute la haute société de Haïti était mystérieusement imbue de vaudou. Ce serait une grave erreur. J'avais alors de nombreux amis dans la bonne société de l'île et, à part quelques exceptions, il m'a bien semblé qu'ils croyaient encore moins au vaudou que moi-même, s'y intéressaient moins, sinon pas du tout, et que dans la majorité des cas — à moins d'avoir été directement menacés d'un danger spécifique causé par le vaudou — ils l'ignoraient.

A ce sujet, je me souviens d'un dîner de famille chez les Baussans ; Pradel était là ainsi que Léonce Borno, le neveu du Président qui fut plus tard consul général à New York et une demoiselle Mathon, nièce, je crois, du Président. Je revenais des montagnes et, pour satisfaire leur curiosité, je leur expliquai les plus simples des cérémonies Legba, leur décrivis les processions rituelles et les danses, les chants, les rites et leur donnai les noms et les divers attributs des divinités du vaudou ; tous m'écoutèrent, fascinés et surpris, comme si je leur avais parlé des coutumes exotiques d'un pays lointain dont ils avaient vaguement entendu parler mais où ils n'étaient jamais allés. Tout cela se passait en dehors de leur petit monde civilisé et charmant.

Néanmoins des événements mystérieux, des incidents bizarres me furent racontés, concernant aussi bien les paysans que les citoyens bourgeois. On peut alors douter de ce que j'ai tenté de faire comprendre, et se demander combien d'autres faits étranges se sont produits dont nul n'a entendu parler, nul Blanc, j'entends. Mes amis haïtiens se dérobaient à mes questions. Sans doute apprécieront-ils le parallèle que je vais faire entre Port-au-Prince et New York. Il arrive parfois qu'un accident, ou une intervention de la police, révèle à un public américain stupéfait que dans tel somptueux hôtel particulier de Manhattan, ou dans un domaine de Westchester ou de Nyack, des choses absolument monstrueuses se sont produites en secret, des choses fantastiques, folles, incompatibles avec l'ère civilisée qui est la nôtre, ou du moins aimons-nous le penser, des choses qui font ressembler Caligula et Gilles de Rais à de pauvres petits amateurs. « Impossible ! nous exclamons-nous quand nous apprenons telle ou telle affaire, ahurissant ! » Mais l'on ne peut s'empêcher de se demander combien de ces vastes châteaux modernes aux murs épais et aux appartements innombrables devant lesquels nous passons chaque jour, en ignorant tout de leurs habitants, contiennent aussi de mystères qui ne seront jamais révélés ? Alors comment ne pas se faire les mêmes réflexions, injustement peut-être, à Haïti où le vaudou et la sorcellerie de la jungle sont omniprésents ?

Une histoire de ce genre, la plus étrange, la plus chimérique, m'a été relatée à Haïti, par des Haïtiens qui affirmaient la tenir de source sûre : il s'agit de l'aventure de la jeune épouse de Matthieu Toussel, aventure qui lui a fait perdre la raison. Je vais tenter de la rapporter comme elle m'a été racontée, comme elle a peut-être été exagérée et enjolivée en passant de bouche à oreille.

Un vieux monsieur haïtien fort respectable dont la femme était française, avait une jeune nièce nommée Camille, une ravissante octavone au teint doré, fort bien élevée. Elle fut présentée à la haute société de Port-au-Prince, elle eut beaucoup de succès et tout le monde pensa qu'elle ferait un brillant mariage.

Cependant sa propre famille était pauvre, son oncle pas assez riche pour la doter — il était prospère, certes, mais il avait aussi des enfants — et le système français de la dot était courant à Haïti ; aussi, les beaux partis se bousculaient pour inviter la jeune fille à danser, mais il fut bientôt évident qu'aucun n'avait d'intentions

sérieuses.

Camille allait avoir vingt ans lorsque Matthieu Toussel, un riche planteur de café de Morne-Hôpital, lui fit la cour et la demanda en mariage. Il avait la peau très noire, le double de son âge mais il était riche, élégant et cultivé. La maison principale du domaine de Toussel, perchée sur la montagne dominant Port-au-Prince, n'avait ni chaume ni murs de terre séchée, mais un beau toit de tuile, des murs solides, de vastes vérandas et un merveilleux jardin plein de palmiers, de bougainvillées et de poinsettias. Toussel avait fait construire une route privée, il possédait une luxueuse automobile et on le voyait souvent dans les clubs et les cafés à la mode.

On chuchotait qu'il était affilié à une secte vaudou et qu'il pratiquait la sorcellerie, mais de telles rumeurs sont courantes et touchent tous les Haïtiens qui ont fait fortune et acquis de la puissance dans les montagnes ; on les prend rarement au sérieux quand elles concernent des hommes aussi influents que Toussel. Il n'exigea aucune dot, il promit d'être généreux, pour elle et pour sa famille sans fortune, et tout le monde persuada Camille de l'épouser.

Le planteur noir emmena sa jeune épouse au teint pâle dans la montagne et, pendant près d'un an, semble-t-il, elle ne fut pas malheureuse, ou tout au moins elle ne le parut pas. Le couple descendait de temps en temps à Port-au-Prince pour assister à des soirées élégantes. Toussel permettait à sa jeune femme d'aller voir sa famille chaque fois qu'elle le désirait, prêtait de l'argent à son beau-père et paya les études de son jeune beau-frère en France.

Cependant, petit à petit, la famille et les amis de Camille soupçonnèrent que tout n'allait pas aussi bien qu'il y paraissait. Ils remarquèrent sa nervosité, ils la virent craintive en présence de son mari comme si elle le redoutait. Ils se demandèrent si Toussel la maltraitait, ou la négligeait. La mère interrogea sa fille, s'efforça de gagner sa confiance et finalement Camille ouvrit son cœur. Non, son mari ne l'avait jamais maltraitée, jamais il n'avait un mot méchant ; il était toujours bon, plein de considération mais parfois, certaines nuits, il paraissait étrangement préoccupé ; alors il sellait son cheval et partait dans la montagne pour ne revenir bien souvent qu'au petit jour, l'air plus étrange et plus soucieux encore que la veille. Et dans ces moments-là, il la regardait fixement comme si elle était en quelque sorte mêlée à ses soucis... Elle avait peur des pensées secrètes de son mari, et peur de lui. Elle savait instinctivement, comme peuvent le deviner les femmes, qu'il ne la trompait pas et n'allait pas en voir une autre, quand il partait ainsi toute une nuit. Elle n'était pas jalouse, mais sous l'emprise d'une crainte irraisonnée.

Un matin, alors qu'elle l'avait cru parti la nuit dans la montagne, elle regarda par la fenêtre et vit son mari sortir d'un long bâtiment de bois, situé à l'écart des communs et où, lui avait-il dit, il avait son bureau ; il y faisait ses comptes, il y conservait ses papiers, et la porte en était toujours fermée à clef...

— Eh bien, dit la mère, soulagée et rassurée, c'est tout simple ! Il a des soucis, voilà tout. Ses affaires ne marchent peut-être pas comme il le voudrait, le café se vent mal, ou bien il projette un investissement qui ne se présente pas bien. Voilà toutes ses pensées secrètes ! Il passe la nuit à son bureau, il travaille et fait ses comptes, ou bien, quand il part dans la nuit, il va consulter quelqu'un pour ses affaires. Les hommes sont comme ça. Tout s'explique. Tu te fais des idées.

Ce fut la dernière conversation raisonnable entre la mère et la fille. Ce qui se passa par la suite dans la montagne, en cette nuit fatale de leur premier anniversaire de mariage, on l'apprit par bribes, en écoutant les divagations, parfois lucides, d'une malheureuse créature terrifiée, hystérique, qui allait perdre complètement la raison. Cependant, son drame était imprimé dans sa mémoire de manière indélébile. Avant de sombrer totalement dans la folie, elle put parler, et sa famille apprit ainsi la tragédie.

Le soir de leur anniversaire de mariage, Toussel sella son cheval et s'en alla après avoir dit à sa jeune femme qu'il rentrerait tard et qu'il était inutile qu'elle veillât pour l'attendre. Elle supposa que, dans sa préoccupation, il avait oublié la date et elle en fut blessée. Elle ne dit rien, se coucha tôt et finit par s'endormir.

Vers minuit, elle fut réveillée par son mari, qui se tenait à son chevet, une lampe à la main. Il devait être rentré depuis un moment car il s'était changé ; il était en habit de soirée.

— Mets ta robe de mariée et fais-toi belle, lui dit-il. Nous allons à une fête.

Ahurie, mal éveillée, elle pensa, avec une joie innocente, qu'il s'était soudain rappelé la date de leur mariage et lui avait préparé une surprise. Elle imagina qu'il allait l'emmener à un bal au club de la plage, où l'on arrivait souvent bien après minuit.

— Prends ton temps, ajouta-t-il, et fais-toi aussi belle que possible. Rien ne presse.

Une heure plus tard, quand elle le rejoignit sur la véranda, elle s'étonna :

— Où est la voiture ?

— Nous n'en avons pas besoin. La soirée aura lieu ici.

Elle vit alors de la lumière dans le bâtiment du jardin où se trouvait le bureau de son mari. Il ne lui donna pas le temps de protester ni de poser des questions mais la prit par le bras, lui fit traverser le jardin obscur et

poussa la porte. Le bureau, si bureau il y avait, était transformé en élégante salle à manger ; de hautes bougies diffusaient une lumière douce. Un buffet était préparé, orné d'un surtout de cristal, chargé de plats de viande froide, de salade, de fruits, de bouteilles de vin et de carafes de rhum.

Au centre de la pièce une table était mise, avec une nappe damassée, des fleurs, de l'argenterie brillante. Quatre hommes y étaient déjà assis : ils portaient aussi un habit de soirée, mais mal coupé. A chaque bout de la table, il y avait une chaise vide. Les hommes assis ne se levèrent pas quand la jeune femme en robe de mariée entra au bras de son mari. Ils étaient affalés sur leur chaise, et ne tournèrent même pas la tête vers elle. Elle vit des verres de vin à demi pleins devant eux, et pensa qu'ils étaient déjà ivres.

Elle s'assit machinalement sur la chaise que lui avançait Toussel, puis il alla se placer en face d'elle, les quatre invités entre eux, deux de chaque côté, et parla d'une voix étrange, entrecoupée, comme s'il faisait des efforts pour prononcer chaque mot.

— Je te supplie... de pardonner à... à mes invités leur... apparente grossièreté. Il y a très longtemps qu'ils... qu'ils n'ont pas bu de vin... assis à une table... auprès... auprès d'une hôtesse aussi charmante... Mais... Mais ils boiront avec toi, oui... lèveront leur bras... comme je lève le mien pour... trinquer avec toi... mieux... Ils se lèveront et... et danseront avec toi... mieux... Ils...

A la droite de Camille, les doigts noirs d'un des invités silencieux étaient crispés autour du pied fragile d'un verre de cristal, qui penchait, qui se renversait... Elle fut saisie d'horreur, rassembla tout son courage et prit un des chandeliers pour l'approcher de la figure baissée. Elle vit alors que c'était un mort. Elle était assise à un banquet en compagnie de quatre cadavres !

Elle resta un instant le souffle coupé, puis elle s'enfuit en hurlant. Toussel ne parvint pas à lui barrer la porte, ni à la saisir. Il était gros et lourd, il avait le double de son âge. Toujours hurlante, elle courut dans le jardin obscur, toute blanche dans la nuit, et atteignit le portail. La jeunesse et la terreur lui donnaient des ailes, et elle parvint à s'enfuir...

Des femmes se rendant au marché en file indienne, avec leurs paniers et leurs petits ânes bâtés, descendirent de la montagne à l'aube et la trouvèrent évanouie au bord de la route, là où aboutissait la piste de la jungle. Sa robe de mousseline était souillée et déchirée, ses petits souliers de satin blanc maculés, un des talons arrachés.

Les femmes la ranimèrent, lui bassinèrent les tempes, la hissèrent sur un âne et l'y maintinrent de leur mieux. Elle n'était qu'à demi consciente, elle délirait, et les paysannes commencèrent à se disputer. Certaines pensaient que c'était une dame française qui avait été jetée ou était tombée d'une automobile ; d'autres croyaient qu'elle était une Dominicaine, ce qui en créole est synonyme de prostituée. Aucune ne reconnut Mme Toussel, peut-être ne l'avaient-elles jamais vue. La discussion tournait à l'aigre ; certaines voulaient la laisser à l'hôpital des religieuses catholiques, dans les faubourgs de la ville tout proches, d'autres pensaient que ce serait plus sûr — pour elles — de l'emmener directement au poste de police. Leurs cris parurent réveiller Camille et elle eut l'air de reprendre ses sens et de comprendre ce que disaient ces femmes. Elle put leur donner son nom de jeune fille, et les supplia de la conduire chez son père.

Là, on la coucha, on appela le médecin et la famille parvint à comprendre en partie, entre deux crises d'hystérie, ce qui s'était passé. On prévint la police qui se rendit le même jour chez Toussel, pour l'interroger et perquisitionner chez lui. Mais Toussel avait disparu ainsi que tous ses domestiques. Il ne restait qu'un vieux jardinier qui apprit aux gendarmes que son maître était parti pour Saint-Domingue. Ils forcèrent la porte du prétendu bureau, virent la table aux six couverts, la nappe damassée tachée de vin, une bouteille et des chaises renversées, les plats intacts sur le buffet, mais ce fut tout.

Toussel ne revint jamais à Haïti. Le bruit courut qu'il s'était réfugié à Cuba. Il était inutile d'entamer des poursuites. Quel espoir la famille avait-elle de le faire arrêter et inculper alors que le seul témoignage à charge était celui d'une jeune femme à l'esprit dérangé ?

L'histoire finit là.

Qu'avait projeté Toussel, quelle sinistre et peut-être criminelle nécromancie dont sa femme serait l'instrument ou la victime ? Que serait-il arrivé si elle n'avait pu s'enfuir ?

Je posai ces questions, mais personne ne m'offrit d'explications convaincantes, ni même d'hypothèses raisonnables. Des bruits couraient, on racontait des histoires d'abominations macabres, impubliables, pratiquées par certains sorciers qui prétendent ressusciter les morts, mais à ma connaissance, ce ne sont que des légendes.

Quant à ce qui s'est réellement passé cette nuit-là, faut-il croire les divagations d'une jeune folle ? Alors ? Que reste-t-il ? Cela peut se résumer à une phrase : Matthieu Toussel a organisé un souper d'anniversaire de mariage pour sa jeune épouse, où six couverts étaient prévus, et, quand elle regarda le visage des quatre invités, elle perdit la raison.

Un après-midi de printemps de 1921, deux allumettes brûlées croisées et liées d'un bout de fil rouge avaient été posées à l'insu de tous sur le grand escalier de marbre du nouveau palais présidentiel à Port-au-Prince. Personne ne les remarqua.

Sur la plus haute marche de ce même escalier, se tenait Son Excellence Sudre Dartiguenave, Président de la République noire de Haïti.

En bas, autour de la pelouse, les clairons sonnaient et devant la grille le moteur de la limousine présidentielle tournait au ralenti ; Son Excellence se rendait à une réception donnée en son honneur à la légation française. Le Président Dartiguenave était célibataire, grand coureur de jupons et, aux réceptions de la légation, il y avait toujours de jolies femmes de diverses couleurs.

Vêtu d'une jaquette bien coupée, d'un pantalon rayé et chaussé de souliers vernis avec des guêtres gris perle, Sudre Dartiguenave lissait sa moustache cirée d'un doigt ganté de beurre frais. Il aimait à entendre dire qu'il ressemblait à Napoléon III, en un peu plus foncé naturellement. Posément, dignement, il se mit à descendre. Les clairons sonnèrent de plus belle. À la gauche du président se tenait le jeune capitaine Jones, du corps des Marines des Etats-Unis, blond, le teint rose, superbe dans son uniforme chamarré de commandant de la garde du palais. A sa droite, il y avait Ernest Lalo, suave, charmant, le teint basané, poète et ami de Maurice Rostand. Derrière les grilles du Champ-de-Mars la foule se pressait à l'appel des clairons, dans l'espoir d'assister à la sortie en fanfare du Président.

Comment ces deux bouts d'allumettes brûlées attachées avec un bout de fil étaient arrivées sur cette marche de l'escalier monumental, c'est sans doute moins mystérieux que le fait qu'elles aient été aperçues par le Président Dartiguenave...

Il les vit cependant, minuscules, sur la marche où il allait poser le pied. Il recula, faillit perdre l'équilibre et remonta précipitamment, comme s'il avait marché sur une tarentule.

Puis, espérant s'être trompé, il redescendit, et s'accroupit dans une posture sans grande dignité, pour examiner de plus près l'objet menaçant.

S'étant assuré qu'il avait bien vu, il ne prit conseil de personne, pas plus de son garde du corps américain que de son ami le poète haïtien, ni des sénateurs noirs, ni des officiers blancs des Marines qui attendaient en bas. Il fit demi-tour sur le grand escalier de marbre, rentra dans son palais, et se retira dans sa chambre présidentielle, où, avec l'aide du capitaine Jones, compatissant mais sceptique, il ôta ses beaux souliers vernis, sa cravate, sa jaquette, déboutonna son col et marcha de long en large, en chaussettes, avant d'aller s'asseoir près de la fenêtre, où il resta longtemps immobile...

Deux petits morceaux de bois brûlé attachés avec un bout de fil rouge ou noir sont chose commune à Haïti. On peut fréquemment en voir déposés sur une tombe récente, certains disent pour jeter un sort, d'autres afin que l'esprit puisse faire un petit feu et se réchauffer les mains dans les ténèbres glacées de l'autre monde ; mais quelle que soit l'intention, les parents du mort eux-mêmes n'osent y toucher avant d'avoir consulté un *bocor* ou un *papaloi*.

Le Président Dartiguenave, cependant, était d'une autre trempe. Les signataires du traité avec les Américains n'auraient pas besoin de se chercher un nouveau président. Cependant, il n'assista pas à la réception à la légation française, ne quitta pas sa chambre pendant trois jours et, à moins qu'il n'ait été plus téméraire que je me l'imagine, il prit certainement des précautions indispensables, car les affaires de ce genre sont bien plus importantes que ne peut le supposer un homme blanc.

Haïti, naturellement, bourdonne d'histoires exagérées de « vaudou dans le palais » et autres hauts lieux de la politique ; la plupart sont fausses, mais il est exact que des événements fort étranges se sont réellement déroulés. Un des plus curieux eut lieu en 1912, avant le léger contretemps de Dartiguenave et des allumettes brûlées. Cela se passait sous le « règne » du Président Antoine-Simone, en plein soleil et au son d'une musique martiale, et comporta des incidences bien plus graves que deux allumettes.

Antoine-Simone n'était pas un produit sophistiqué de sang-mêlé plus ou moins aristocratique, de culture française et d'université européenne. C'était un Noir d'ascendance purement africaine, un paysan, un « général » révolutionnaire noir d'autrefois, ancien chef d'une section rurale. Avec son « armée » de loqueteux, il avait surgi de Jacmel en 1908, écrasé les forces gouvernementales, renversé le Président Nord Alexis et s'était installé dans le vieux palais de bois du Champ-de-Mars, au même endroit que l'actuel palais neuf. Il continua de porter son



uniforme de général aux énormes épaulettes dorées et se vengea des quolibets et du mépris de l'élite de Port-au-Prince en devenant un tyran d'opérette ; il contraignait tous les Haïtiens, et même les touristes étrangers, à se mettre au garde-à-vous et à se découvrir quand il passait en voiture.

Il installa avec lui au palais sa fille Célestine, dont il fit la première dame du pays. Elle était très noire, elle aussi, assez laide mais avec un superbe corps de paysanne ; elle ignorait tout de la culture et du raffinement des exquis mulâtres qui représentaient le gratin de la haute société féminine de Port-au-Prince, mais Célestine était un personnage. Bien qu'elle n'eût pas trente ans, on disait qu'elle était la *grande mamaloi* de Haïti, la grande prêtresse suprême.

Son père, le Président de la République, Antoine-Simone était, disait-on, un adepte de la magie noire. Le bruit courait que des rites et des cérémonies magiques se déroulaient dans les confins mêmes du palais, et sans doute était-ce vrai.

Ostensiblement, cependant, le Président et sa fille se montraient catholiques dévots et ils allaient tous les dimanches à la grand-messe, à la cathédrale, comme tous les fonctionnaires du palais.

Un jour le colonel X..., des Cayes, un Noir qui faisait partie de la maison présidentielle, tomba gravement malade. La maladie était réelle, authentique, sans aucun rapport avec la magie. Depuis des années, il souffrait d'une cirrhose. Quand le mal s'aggrava et qu'il fut à l'article de la mort, le curé vint le confesser, lui administra l'extrême-onction et tous les vicaires de la paroisse vinrent prier à son chevet, en grande cérémonie car c'était un membre estimé de l'entourage du Président. Dans la nuit, entouré de toute sa famille venue des Cayes, de ses médecins, de ses infirmières et des prêtres, le colonel X... rendit le dernier soupir. Tout cela était bien triste mais tout à fait naturel, sans le moindre relent de mystère.

Deux jours plus tard, on lui fit des obsèques solennelles selon les coutumes en usage : c'est-à-dire que le corps fut exposé toute la journée dans son cercueil ouvert. C'était un mercredi ; toute la famille et les amis du défunt défilèrent pour lui rendre leurs derniers devoirs. Le jeudi matin, ce même cercueil, fermé, fut conduit en grande pompe dans un corbillard à plumets jusqu'à la cathédrale, où il fut déposé sur le catafalque, recouvert d'un drap noir sur lequel on plaça un grand crucifix d'argent, et la messe de requiem fut chantée pour le repos de son âme.

Tandis que les accents solennels du Kyrie, du Credo et de l'Agnus Dei se répercutaient sous les voûtes, le Président Antoine-Simone et sa fille Célestine s'agenouillèrent et se signèrent comme tout le monde.

Après le Dies Irae, le cortège funèbre partit pour le cimetière, toujours en grande pompe ; le corbillard était précédé par la fanfare du palais, puis venaient le clergé, un immense acolyte noir portant la croix qui scintillait au soleil, les petits enfants de chœur noirs en surplis de dentelle blanche balançant des encensoirs, le célébrant de la messe et ses vicaires, les diacres et archidiaques en chasubles noires brodées d'argent.

Le corbillard était traîné par six chevaux noirs à plumets et enfin suivaient les voitures, la première étant celle du Président de la République et de sa fille Célestine, à l'air affligé.

Ce fut après que le cercueil eut été descendu dans la tombe que les ennuis commencèrent, nul ne sait très bien comment. Certains dirent qu'un des porteurs ne « sentait » pas le cercueil, d'autres que des parents du défunt avaient eu des soupçons, d'autres encore que le prêtre avait flairé une curieuse odeur qui n'était pas celle de la sainteté.

Tout se passa donc une fois que le cercueil avait été déposé dans la fosse, aspergé d'eau bénite, marqué du signe de la croix. Alors que le *Requiescat in pace* ultime et solennel allait être prononcé, il y eut un brusque silence, les prêtres se concertèrent à voix basse, le doute, le soupçon, l'horreur se peignirent sur leur visage, et puis on chuchota un ordre bref et le cercueil fut hissé hors de son trou.

Personne n'avait de tournevis, mais le couvercle de bois fut forcé avec une machette empruntée à un des paysans de la foule, et rabattu pour montrer la tête et les épaules du défunt.

Or, la tête que pouvaient contempler les prêtres et tous ceux qui se pressaient tout autour d'eux était bien noire et barbue, mais elle ne ressemblait en rien à celle de feu le colonel X..., ni à aucune figure humaine. Elle était surmontée de deux cornes, comme celles du diable en personne. Bref, c'était la tête d'un bouc géant, un horrible bouc païen, velu et parfaitement mort que les malheureux prêtres, furieux, avaient en toute innocence béni et mis en terre, un bouc qui s'était trouvé sous le crucifix devant le maître-autel, un bouc pour qui la messe de requiem avait été solennellement chantée, un bouc consacré que son Eminence l'archevêque aurait lui-même pieusement suivi, s'il n'avait dû garder la chambre à cause d'un rhume.

Le scandale fut retentissant, bien sûr. Ses répercussions se firent sentir jusqu'à Rome. L'archevêque convoqua le Président et le menaça d'excommunication et d'anathème. Antoine-Simone dut se rendre au palais épiscopal pour donner des explications, car Haïti est un pays catholique et son Président lui-même n'ose narguer l'Eglise. D'ailleurs, je doute fort que cet homme ait voulu narguer l'Eglise. Il cherchait simplement à assimiler sa magie noire avec la blanche car il avait foi en toutes deux, avec une sincérité égale.

L'explication du Président fut plausible, et naturellement mensongère. Il affirma qu'il s'agissait d'un odieux complot tramé par ses ennemis politiques afin d'amener sa disgrâce. On s'était introduit nuitamment dans le palais et on avait emporté le corps du défunt pour le remplacer par un bouc. Au fait, voulut-il savoir, qu'était devenu le bouc ? Son Eminence répondit que l'animal avait été exorcisé et brûlé. Le Président caressa sa courte barbe d'un air songeur et ne fit aucune réflexion.

L'Eglise jugea bon d'accepter cette explication mais personne n'y crut car ce n'était pas la première fois que l'odeur d'un bouc avait imprégné le palais présidentiel.

A vrai dire, l'explication de cet incident fantastique est relativement simple. Célestine et Antoine-Simone pratiquaient le vaudou. Pour des buts connus d'eux seuls, ils avaient eu besoin du cadavre d'un bouc béni et sanctifié par l'Eglise. Aussi invraisemblable que cela paraisse, la chose n'est pas rare à Haïti. Quant à ce qu'ils se proposaient de faire avec un bouc béni, je n'en ai pas la moindre idée.

Antoine-Simone, renversé par la révolution de 1911, s'enfuit à la Jamaïque et y mourut, mais Célestine resta à Haïti. Celle qui avait régné sur le palais se retira dans une petite ferme misérable près des Cayes. J'ai voulu la voir mais elle détestait les Américains et tous mes efforts pour être reçu furent vains. Peut-être craignait-elle que je veuille lui parler du plat d'argent.

L'histoire du plat d'argent repose sur le témoignage de deux témoins dignes de foi, un Français habitant Cap-Haïtien et un Haïtien qui mourut peu après l'affaire. J'ai interrogé un certain nombre de personnes et aucune ne doutait de la vérité de l'incident. A Haïti, tout le monde est au courant de l'histoire, aussi ne m'en voudra-t-on pas de la rappeler.

Le vieux palais de bois se dressait au milieu du Champ-de-Mars, entouré de vastes jardins et clos de murs. Sur le devant s'étendait une magnifique pelouse mais, derrière le palais, des sentiers serpentaient sous la végétation tropicale luxuriante, conduisant à de petits pavillons d'été et à des pergolas. Les écuries du Président étaient également situées sur les arrières et elles servaient parfois à tout autre chose qu'à abriter des chevaux.

Les sénateurs, les députés, les consuls étrangers et les visiteurs respectables entraient par la grande porte en passant devant les sentinelles, mais les portes des écuries livraient passage à des personnages de toutes espèces qui venaient voir Antoine-Simone pour des affaires personnelles et non pour celles de la République de Haïti ; ils étaient connus des sentinelles postées aux écuries, et avaient la libre disposition des jardins derrière le palais.

Par une nuit de pleine lune du printemps de 1909, pendant la semaine de Pâques, le Français dont nous avons parlé plus haut se trouvait dans un petit pavillon d'été couvert de vigne vierge avec son ami haïtien. Ils étaient plongés dans une conversation privée, et ils avaient choisi ce lieu isolé parce qu'ils ne voulaient pas être vus ni entendus. Ils étaient arrivés tard, séparément, au rendez-vous et causaient encore bien après minuit.

Vers 1 heure du matin, ils furent surpris d'entendre un bruit de pas venant du palais, et bientôt ils virent un sergent noir, accompagné de deux pelotons de soldats, qui suivait un sentier menant aux écuries désertes. Ces hommes passèrent tout près du pavillon. Derrière eux, à une certaine distance, marchait Célestine. Elle était nu-pieds, vêtue d'une longue robe écarlate et portait un grand plat d'argent.

Dans la petite clairière proche du pavillon, le sergent fit faire halte à ses huit hommes et les fit aligner au garde-à-vous, comme pour une revue. Le clair de lune illuminait la scène. Dans le silence, on n'entendait que les ordres brefs du sergent. Célestine arriva et posa son grand plat d'argent sur l'herbe.

Le sergent lui tendit un bâton fourchu, semblable à une baguette de sourcier, et recula de plusieurs pas. Célestine, tenant la baguette devant elle, se mit à onduler et passa en dansant devant les huit hommes au garde-à-vous en chantant des incantations confuses en créole mêlé d'africain, d'une voix sourde, étrange, tantôt grave tantôt aigue mais jamais forte, en pointant la baguette devant chaque homme à tour de rôle.

Elle passa et repassa devant eux plusieurs fois. Les soldats étaient figés, silencieux, mais leurs yeux la suivaient avidement tandis qu'elle glissait lentement d'un bout à l'autre de la rangée.

Pendant dix minutes, qui parurent interminables aux témoins, Célestine dansa lentement en psalmodiant ses incantations. Soudain, elle s'arrêta comme un chien de chasse à l'arrêt devant un homme qui se tenait au centre de la rangée. La baguette se redressa brusquement, brandie au bout de ses bras tendus, et elle l'en frappa à l'épaule.

— *Ou là soûle, avant !* ordonna le sergent. (Toi là, tout seul, avance.)

L'homme sortit du rang, fit deux pas et, sur un ordre du sergent, s'arrêta et s'immobilisa. Le sous-officier, qui ne semblait pas armé, tira la baïonnette du soldat de son fourreau, saisit la victime docile par le col et enfonça la baïonnette dans sa gorge.

Cependant, les sept autres soldats restaient figés au garde-à-vous. La victime ne poussa pas un cri, sauf

un grognement involontaire quand la lame perça sa carotide, et s'écroula sur l'herbe où elle eut quelques convulsions et puis ne bougea plus.

Le sergent se pencha vivement sur le mort, comme s'il était pressé d'en finir, écarta brutalement les pans de la tunique en arrachant les boutons, plongea profondément la baïonnette entre les côtes, puis la rejeta, écarta la plaie et arracha le cœur avec les deux mains.

Célestine, toute noire dans sa robe rouge, repartit seule vers le palais, reine nu-pieds de la jungle, portant un cœur humain sur un plateau d'argent.

Combien de garçons ont rêvé de devenir le monarque absolu de quelque lointaine île tropicale, posée comme un joyau serti de corail là-bas dans les mers du Sud, et combien d'adultes, las de la civilisation ?

C'est un rêve d'une singulière puissance, fascinant comme une drogue, soumis à des variantes infinies. Parfois l'île est déserte, parfois des indigènes la hantent. Certains peuvent simplement rêver de l'aventure qu'elle représente, d'autres la voient comme un refuge, une évasion, une paix découverte, d'autres encore y songent en termes de pouvoir despotique.

Ce rêve ne se réalise jamais, sans doute.

Mais à Haïti, où l'impossible est presque quotidien, il existe un homme, un Blanc, qui a réalisé ce rêve, selon ses propres termes. De plus, il a été couronné roi par les indigènes. Ce n'est pas une légende.

Par temps clair on peut apercevoir, de toutes les terrasses de Port-au-Prince, les montagnes bleues d'une île émergeant de la mer à quelque trente milles nautiques de la baie, au nord-ouest. Elle s'appelle la Gonave, elle est plus grande que la Martinique ou la Barbade, en forme de dauphin, et longue d'environ soixante kilomètres. Malgré sa proximité avec la grande île et la capitale, en dépit du fait que les Etats-Unis y exercent un protectorat bienveillant selon le traité américano-haïtien de 1915, elle est restée la plus primitive, la plus éloignée de la civilisation de toutes les Antilles. Il en a toujours été ainsi. C'est la seule région de la République haïtienne où jamais aucun colon ne s'est établi, où il n'y a pas la moindre trace de colonisation, pas les moindres ruines de grandes maisons françaises. Aux temps précoloniaux, lors de la domination espagnole des Antilles, c'était un refuge de pirates. Quand la France possédait Haïti, c'était un asile pour les esclaves évadés. Depuis plus d'un siècle, sous la République noire de Haïti, le gouvernement s'est efforcé sans grand succès de faire payer des impôts aux descendants de ces anciens esclaves.

Il y a quelques années le gouvernement américain parachuta sur cette île, à sa propre demande, un jeune paysan de Pennsylvanie du nom de Wirkus, qui s'était engagé dans les Marines et avait accédé au grade de sergent-chef. On lui décerna le brevet de lieutenant de gendarmerie en lui disant : « Nous vous enverrons un avion tous les mois pour voir comment vous vous débrouillez. Dans six mois, naturellement, nous vous remplacerons. » Ce garçon n'avait jamais mis les pieds à la Gonave, il ne l'avait jamais vue que de loin, verte et mystérieuse au milieu de la mer, mais il répliqua : « Si vous ne me laissez pas rester au moins trois ans, je ne veux pas y aller. »

On trouva ce propos bien étrange, mais on le parachuta et on le laissa dans l'île. Tous les mois, un avion venait chercher ses rapports, on lui apportait ce qu'il demandait et, quand il le désirait, on le ramenait à Port-au-Prince pour y passer un week-end. Généralement, il restait dans son île.

Deux ou trois mois plus tard, le bruit courut dans la capitale que les dix mille Noirs de l'île s'étaient réunis et avaient couronné Wirkus, roi de la Gonave. Ce devait être une plaisanterie et, à Port-au-Prince, personne ne prit la nouvelle au sérieux. Wirkus lui-même en riait, un peu gêné, chaque fois qu'on lui en parlait. C'était un excellent lieutenant de gendarmerie, efficace et solide, ses rapports étaient toujours parfaitement rédigés, clairs et précis, et, depuis sa présence, les impôts de l'île avaient plus que doublé. Si les bons Noirs préféraient lui donner le nom de roi plutôt que celui de percepteur, cela ne faisait de mal à personne et ses supérieurs s'en moquaient. Il faisait bien son travail, ce qui était l'essentiel.

Il n'a plus quitté la Gonave ; il y était encore quand j'y suis allé, un roi blanc, bienveillant despote d'une île habitée par dix mille Noirs. Il espère y finir ses jours. Il existe réellement, il s'appelle Wirkus et si l'on a envie de recevoir une lettre d'un roi, on peut lui écrire. L'avion lui apportera la lettre le 1<sup>er</sup> du mois suivant et je suis certain qu'il trouvera le temps d'y répondre.

Ce qui précède est un résumé de faits incontestables que tout le monde connaît à Haïti, expliquant comment Wirkus devint roi de la Gonave. Cependant, j'ai pu avoir connaissance d'autres faits, réels, mais si fantastiques dans leurs implications que j'hésite presque à les rapporter. Les astrologues, les numérologues, les amateurs de choses occultes et les fatalistes seront plus intéressés par cette phase de l'histoire que le lecteur raisonnable. Je pense cependant qu'elle doit être racontée, ne serait-ce que pour montrer les tours étranges que peut jouer la coïncidence dans la naissance des légendes incroyables, dans la création de rois et de dieux par les peuples primitifs.

L'an 1848, alors que Haïti était une république depuis trente ans, un Noir nommé Soulouque accéda au pouvoir. Il déclara que la Sainte Vierge lui était apparue avec des ailes d'ange, perchée au sommet d'un palmier

royal, et lui avait annoncé :

— Tu es destiné à devenir un roi, à régner sur Haïti, Saint-Domingue et les îles environnantes.

Quelques mois plus tard, Soulouque fut investi en grande pompe du sceptre, de la couronne et de la robe royale et proclamé empereur de Haïti sous le nom de Faustin 1<sup>er</sup>. Nul ne sait pourquoi il avait choisi ce nom insolite de Faustin. Avec ses armées royales, il tenta d'envahir Saint-Domingue. A Bois-Noir, dans les montagnes de la Gonave, il y a un vieux Noir aveugle, un sorcier qui passe pour avoir plus de cent ans. On dit qu'il vécut jadis dans la grande île, qu'il vit l'empereur Faustin partir pour la guerre sur un cheval blanc et qu'il prédit qu'un jour Faustin reviendrait miraculeusement. On peut lire l'histoire de Faustin dans les encyclopédies et, si jamais vous visitez Port-au-Prince, on vous fera admirer sa couronne et son sceptre conservés dans les caves de la Banque Nationale. Voilà pour le Noir Faustin 1<sup>er</sup>.

En 1894, dans la ville de Pittston, en Pennsylvanie, dans une région de mines et de cultures près de Wilkes-Barre, un enfant naquit. Le père, Wirkus, un fermier, était d'origine allemande, la mère, Anna, d'origine française et polonaise. Quand le prêtre vint pour baptiser le bébé, il demanda à Mrs Wirkus le prénom qu'elle avait choisi, et la fermière répondit qu'elle n'avait pas d'idée, son mari non plus ; elle laissait ce choix au prêtre. Il baptisa l'enfant Faustin.

Wirkus me raconta lui-même que jusqu'à l'âge de vingt ans, et même après s'être enfui de chez lui pour s'engager dans les Marines, il ignorait tout de Haïti ; ce n'était pour lui qu'un nom sur une carte, dans son atlas scolaire. Il n'avait pas la moindre intention ni le moindre désir d'aller à Haïti. On l'y envoya, tout simplement. Il aurait aussi bien pu partir pour la Chine ou les Philippines, ou rester cantonné à Philadelphie.

Un dernier mot reste à ajouter à cette digression, avant d'aborder vraiment l'histoire de Wirkus et de son île :

Les Noirs de la Gonave, quand ils parlent de Wirkus, disent parfois *Li té pé vini*, (celui qui devait venir.)

Wirkus lui-même n'avait rien d'un mystique. Si dans l'esprit superstitieux de ses sujets noirs il semblait avoir été envoyé par Dieu et destiné dès son baptême à régner sur eux, et si ses camarades des Marines, des durs, trouvaient plutôt étrange qu'un « brave gars » comme Wirkus s'estimât heureux de rester pendant des années dans un poste aussi isolé, je suis certain qu'il n'imaginait pas un instant que sa destinée sortît de l'ordinaire. Cependant, ce garçon n'avait rien d'ordinaire, par bien des côtés. Je l'appris avant même de le connaître.

J'étais à Haïti depuis plusieurs mois lorsque j'entendis parler de Wirkus pour la première fois, par un haut fonctionnaire, signataire du traité, qui me suggéra, puisque j'étudiais la vie primitive des paysans, de visiter son île. Il était certain que j'y serais bien reçu et, voyant que cela paraissait me passionner, il prit la peine d'envoyer un message annonçant ma visite. Wirkus répondit aussitôt que je pouvais venir quand je voudrais, et rester aussi longtemps que cela me conviendrait.

La veille de mon départ, je me trouvais au bar de Reix avec mon ami le commandant Davis et le capitaine d'aviation Pressley ; nous parlions de mon voyage devant une bouteille de rhum. Ils connaissaient Wirkus, ils étaient allés avec lui à la pêche au barracuda. Je leur demandai ce que je pourrais emporter qui lui ferait plaisir.

— Ma foi, répondit Davis, une grosse boîte de bonbons, je pense. Des chocolats fourrés, par exemple, il les adore.

— Vous plaisantez ! m'exclamai-je. Je croyais que vous disiez que Wirkus était un sergent des Marines, et un vrai dur !

— Non, je ne plaisante pas. Il est dur, c'est certain, il n'y a qu'à voir sa mâchoire. Il peut battre à poings nus n'importe qui et jurer comme un païen, mieux que n'importe quel Marine, ce qui n'est pas peu dire. Mais il ne boit pas... je crois même qu'il ne fume pas... et il mange beaucoup de sucreries. Il paraît que l'alcool se transforme en sucre et je suppose que lorsqu'un type ne boit pas, il a besoin de bonbons. J'aurais pu tout aussi bien vous conseiller de lui apporter des confitures. Nous en emportons toujours, mais je sais qu'il a déjà d'amples provisions...

— Ne partez pas du mauvais pied avec Wirkus, interrompit Pressley. S'il ne boit pas et ne fume pas, il est loin de ressembler à un pasteur puritain. Il n'aime pas l'alcool par goût et, là-bas dans son île, c'est aussi bien. La Gonave est pleine de rhum et de jolies négresses et l'atmosphère est indolente, mais il est resté dur et solide comme le roc. Il s'est organisé un polygone de tir et il s'entraîne tout seul, il monte à cheval, il chasse, il pêche quand il ne travaille pas. Il se rase tous les matins, il s'est construit des douches ultramodernes, mieux que celles que nous avons au club. Un flemmard ou un ivrogne deviendrait fou, là-bas, mais la vie semble lui convenir, et il convient aux indigènes. Il les a beaucoup aidés, comme jamais ils ne l'avaient été, et, pour eux, c'est Dieu le père tout-puissant. Vous avez entendu dire, certainement, qu'ils l'ont couronné roi, ou je ne sais quoi ? C'est fantastique !

Le lendemain matin, ce fut ce même capitaine Pressley qui, aux commandes de son avion, me fit franchir la mer vers les montagnes bleues de la Gonave, qui, à mesure que nous approchions se révélèrent plus vertes que l'Irlande. Nous atterrîmes sur un marais salant près de la plage. Tandis que nous roulions encore, quatre ou cinq vaches surgirent des palétuviers enchevêtrés, suivies de nègres qui couraient en poussant des cris pour essayer de les faire revenir, et Pressley dut virer brusquement pour les éviter.

L'avion s'arrêta enfin et nous descendîmes, en dégrafant la jugulaire de notre casque et en remontant les grosses lunettes sur notre front ; nous nous débarrassâmes de nos parachutes et vîmes arriver Wirkus. Il était 7 heures et demie du matin, et il était nu-tête. Je le voyais pour la première fois. Il portait une combinaison kaki graisseuse, ses mains étaient noires d'huile minérale et il y en avait aussi des traînées sur ses bras bronzés. Mais il avait des cheveux si blonds, des yeux si bleus, un visage si bien rasé et si hâlé qu'il avait l'air tout à fait propre. On pouvait presque sentir l'odeur de savon de toilette en le regardant. Mesurant un mètre quatre-vingts, il avait le corps musclé d'un poids moyen à l'entraînement. Sa mâchoire était carrée, taillée dans du granit, et il fronçait les sourcils. Il ne nous accorda pas un regard quand nous avançâmes ; il examinait la pointe de l'aile, qui avait été traînée sur le sol quand nous avions viré, pour voir si elle avait été endommagée. Enfin il se redressa et vint nous serrer la main. Pressley avait coupé le moteur assourdissant.

A dix mètres de nous se tenaient quatre gendarmes noirs en uniforme, commandés par un sergent mulâtre. Ils chuchotaient entre eux et paraissaient inquiets. Quand Wirkus marcha vers eux ils se mirent au garde-à-vous et firent le salut militaire, puis ils baissèrent la tête, l'air penaud.

— Ecoutez, murmura Pressley. Ça va être chouette. Ils ont reçu l'ordre très strict de ne pas laisser les vaches s'approcher à moins de deux kilomètres du terrain d'atterrissage. Nous avons déjà eu des ennuis.

Wirkus s'adressa au sergent, en créole, d'une voix dure et posée :

— *Ou même responsab' zaffai là !*

— Oui, mon lieutenant, gémit le sergent, comme un enfant pris en faute, n'osant pas nier.

Et Wirkus reprit de la même voix, toujours en créole et aussi couramment que si c'était sa langue maternelle :

— *Ou fait goddam macacq, ou vi goddam macacq, ou mourri goddam macacq. Ou p'r aller join'd' rade macacq cinq jours.*

(Tu n'es qu'un foutu macaque, tu vis comme un foutu macaque, tu mourras comme un foutu macaque. Alors enfile-moi l'habit de macaque (la tenue de prisonnier) pendant cinq jours.)

— Oui, mon lieutenant, murmura le sergent, et il s'en alla tristement pour se placer lui-même en état d'arrestation, ôter son bel uniforme et casser des cailloux pendant cinq jours revêtu de la « tenue de macaque » rayée de blanc et de noir.

Il s'était déjà éloigné quand Wirkus lui cria :

— Je ne vais pas te casser, Albert ! Dis au caporal Dejoie de te remplacer pendant cinq jours.

— *Me'ci, empile, mon lieutenant.*

L'affaire en resta là. Wirkus se sentait soulagé, ayant tempéré sa justice d'indulgence. Il sourit. Quelques prisonniers apparurent, entassèrent mes paquets et mon matériel sur leur tête et disparurent en file indienne le long d'une piste serpentant sous les palétuviers.

Wirkus proposa à Pressley de rester quelques jours, pour aller à la pêche ; il venait de réparer son vieux moteur de bateau et il était prêt à nous emmener en mer, mais Pressley devait rentrer.

Wirkus me conduisit par le sentier des palétuviers vers un petit village de huttes au toit de palmes dominant la mer, d'où l'on apercevait les sommets des montagnes de Haïti sur l'horizon. C'était Anse-à-Galets, la capitale de son royaume insulaire. Les seuls bâtiments qui n'étaient pas faits de boue séchée étaient sa propre maison, un bungalow de pierre et de ciment entouré d'une grande véranda, et le quartier général de la gendarmerie sur lequel flottait le drapeau haïtien. Tout cela évoquait l'avant-poste de jungle d'un roman de Kipling, et n'était pas autre chose, naturellement.

Wirkus était confortablement installé. Il avait fait venir des meubles des Etats-Unis, sans grâce mais bien solides, une grande table de salle à manger et deux lits de camp dans des pièces séparées, des chaises et des fauteuils à bascule en rotin, des placards et des étagères croulant sous les boîtes de conserves, une rangée de pots de terre suspendus par leur anse, une armoire dans sa chambre avec des livres empilés sur le dessus, une table de toilette avec son broc et sa cuvette d'émail, des serviettes de bain immaculées. A un râtelier de la pièce principale, il y avait un fusil de chasse, des fontes de selle, des lignes de pêche, tout un matériel. Une lampe à pétrole à pression pendait du plafond, mais dans les chambres on s'éclairait à la bougie. Le sol était en ciment, bien balayé. Le ménage était fait par son boy, nommé Mauvais, qui s'occupait aussi de la cuisine dans un appentis extérieur. La douche se trouvait dans la cour ; c'était un grand tonneau soutenu par des piliers de bois, entouré d'un écran de branches tressées. Une échelle de bambou accédait au tonneau.

Tout cela était fort plaisant, Wirkus très aimable mais réservé, laconique. Ce n'était pas un homme à parler d'abondance, ni à échanger des confidences dès le premier jour. Il attendait, je suppose, de savoir quelle espèce d'animal j'étais.

Il se dégela lentement. Je crois qu'il fut soulagé de constater que je n'étais pas un intellectuel. Lorsqu'il découvrit que je parlais créole, que j'avais longtemps vécu dans les montagnes de Haïti avec des paysans, que j'aimais aller à la pêche et porter de vieux vêtements, je sentis qu'il commençait à penser que les choses se passeraient assez bien. Tout cela peut paraître trivial, mais lorsque deux hommes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus, doivent vivre des semaines ensemble loin de toute civilisation, chaque détail prend de l'importance.

Je me gardai d'évoquer l'affaire du couronnement. Il m'en parlerait lui-même, à son heure, s'il m'en parlait. Ce premier après-midi, nous allâmes pêcher le barracuda et en prîmes six. C'était pour moi une « première », mais cette pêche est la même que celle du tarpon ; on emploie les mêmes lignes, les mêmes amorces, les mêmes appâts ; mais une fois le poisson gaffé et hissé dans le bateau il faut se méfier de ses dents acérées capables de trancher nettement la main d'un homme au poignet. Nous fîmes ainsi mieux connaissance, Wirkus et moi. Nous parlâmes de son bateau, qui était vieux mais tenait bien la mer, et je lui demandai s'il allait à Port-au-Prince avec, et quelles embarcations employaient les indigènes. J'eus l'impression que son seul moyen de communication avec la grande île était l'avion. Il m'assura que c'était plus pratique. Quarante-deux milles séparaient Anse-à-Galets de Port-au-Prince. Les avions couvraient cette distance en moins d'une demi-heure et il lui aurait fallu huit à neuf heures avec son bateau ; alors il ne naviguait jusqu'à Haïti que lorsque la coque devait être radoubée et le moteur révisé. Les indigènes avaient de nombreuses embarcations, de grossiers voiliers avec lesquels ils allaient à la pêche et poussaient quelquefois jusqu'à la grande île, mais si les vents étaient contraires, l'aller et le retour leur prenaient parfois quatre jours. La gendarmerie avait donné à Wirkus ce bateau à moteur afin qu'il pût se livrer à des inspections mensuelles, en naviguant tout autour de l'île pour visiter les six minuscules postes de gendarmerie installés dans les principaux villages côtiers. Il promit de m'emmener une fois si cela me plaisait, mais il pensait que, le samedi suivant, il me serait plus agréable de monter à cheval dans les montagnes. Je verrais ainsi beaucoup plus de choses.

Le paysage changeait avec une rapidité stupéfiante ; Anse-à-Galets était écrasé de soleil, tout jaune avec ses murs de boue et ses toits de palmes, assez aride. Mais à moins de cinq cents mètres au-dessus du village, notre piste nous mena au bord d'un ruisseau, dans une étroite vallée verte, un véritable petit paradis d'arbres tropicaux, d'oiseaux multicolores, de fougères et de fleurs. Le ruisseau s'élargissait à un endroit pour former un bassin peu profond, et nous vîmes un groupe de femmes et d'enfants, certains nus, d'autres en pagne, le soleil jouant entre les branches des arbres et les palmes sur leur peau noire, luisante et satinée. Les femmes lavaient leur linge à grands coups de battoir, en chantant, et à notre passage elles nous saluèrent gaiement.

Nous croisions parfois des trains de petits ânes bâtés, conduits par des femmes en robe de cotonnade et des hommes en jeans délavés. Tous saluèrent respectueusement Wirkus, mais avec une certaine familiarité bon enfant, comme s'il était une espèce d'être supérieur mais cependant très proche. Il en appelait beaucoup par leur nom, et à certains qui venaient de loin demandait des nouvelles de leur famille, de leurs récoltes. Bien souvent, je l'entendis leur lancer en souriant :

— *Dis moun bonjou' p'r moins !*

(Dis bonjour de ma part à ton « monde ».)

Un peu plus haut dans la vallée, nous arrivâmes aux ruines d'un moulin primitif qui avait été détruit par une crue soudaine. Dans la clairière, des vaches paissaient autour d'un bâtiment neuf tout fleuri. Une vieille femme en blanc, portant un madras, des anneaux d'or aux oreilles et un collier de corail nous aperçut et se leva précipitamment. Elle devait bien avoir soixante-dix ans, mais elle était leste comme un cabri. Elle accourut sur le sentier, saisit la main de Wirkus, la couvrit de baisers, essaya de le faire tomber de cheval et, n'y parvenant pas se mit à tirer sur la bride.

Wirkus paraissait gêné, surtout de ce qu'on lui ait baisé la main.

— Je crois que nous allons devoir nous arrêter cinq minutes, soupira-t-il.

Nous mîmes donc pied à terre et suivîmes la vieille femme dans la maison. C'était aussi un moulin primitif, comme celui que nous avions vu plus bas, mais mû par un petit moteur à essence tout neuf, de fabrication américaine. La vieille nous offrit du café et se lamenta parce que Jules Narcisse, son fils, serait désolé de nous avoir manqués. Quand nous partîmes, elle voulu encore baiser la main de Wirkus.

— Ils se conduisent tous de cette façon avec vous ? m'étonnai-je.

— Non, non, répondit Wirkus, gêné. Je l'ai un peu aidée, une fois, et elle ne veut pas l'oublier. Elle se fait

vieille.

Ce fut le fils, Jules Narcisse, qui me raconta un jour l'histoire des deux moulins, alors que Wirkus n'était pas là.

Trois fois, à la saison des pluies, des torrents avaient détruit le vieux moulin et il allait renoncer à son travail quand Wirkus lui conseilla d'emprunter un peu d'argent, de faire venir un moteur de la grande île et d'installer son moulin plus haut sur la colline. Narcisse avait un frère qui se croyait maçon et capable d'installer le moteur au mieux. Mais il construisit la base de ciment de travers, plaça le moteur en porte à faux et la courroie sautait continuellement. Au désespoir, ils allèrent voir Wirkus en gémissant que le moteur américain ne valait rien. Wirkus monta l'examiner.

— C'était terrifiant, monsieur ! me dit Narcisse. C'est terrifiant ce que le lieutenant a dit et fait. Mon frère et moi nous avons fui la maison et ses jurons pour le regarder de loin. Il a saisi un levier et nous avons cru qu'il allait démolir notre moteur. Mais il a simplement démolit la base et puis il est parti, sans rien nous dire, en continuant de nous lancer des jurons épouvantables. Mais il est revenu, monsieur ! Ce même jour, il est revenu. Et il avait ôté son uniforme, il était habillé comme lorsqu'il travaille à son bateau. Derrière lui venaient des hommes portant des sacs de ciment sur la tête. Et dans ses mains, il avait des outils, une truelle. Et, monsieur, de ses propres mains il a installé ce moteur, bien droit, comme vous le voyez maintenant.

J'appris ces détails plus tard, mais ce matin-là, sur la piste, je soupçonnais déjà qu'un acte de bonté avait inspiré la reconnaissance de la vieille femme, car d'autres épisodes étaient survenus qui m'avaient éclairé.

Après être montés, tantôt dans la jungle, tantôt le long des pentes rocheuses, nous atteignîmes une altitude de mille mètres et nous nous trouvâmes sur un vaste plateau fertile, cerné par des montagnes, appelé la plaine Mapou. Il y avait là de petites fermes et des cultures de canne et de légumes.

Nous nous arrêtâmes chez quelques-uns de ces fermiers, ou plutôt nous fûmes arrêtés. Un homme tint à toute force à montrer à Wirkus ses petits cochons de lait. Ces porcelets avaient une histoire, que j'appris plus tard. Wirkus avait trouvé dans son île de maigres sangliers sauvages et avait persuadé le service de l'Agriculture américain stationné à Jacmel de lui donner un verrat et une truie primés. Il en avait fait cadeau à un certain *gros nègre* de confiance, vivant dans la montagne, étant entendu que ledit *gros nègre* devait donner la première portée tout entière ; ensuite, le verrat, la truie et leur progéniture à venir lui appartiendraient. Ainsi, sans frais, sans échange d'argent, ce nouveau sang se perpétuait dans toute l'île et tout le monde en bénéficiait. Dans une autre ferme, ce fut la même histoire, mais à propos de melons. Les trois quarts des graines de la première récolte avaient dû être donnés. On pouvait les donner à son frère, à son cousin, peu importait, mais on ne pouvait les garder pour soi. Le despotisme, en tant que forme de gouvernement, n'est pas toujours redoutable. Wirkus était tyrannique. Je commençais à comprendre pourquoi ces paysans le considéraient comme le bon Dieu en personne.

Nous quittâmes la plaine Mapou pour aller voir un autre *gros nègre*, un riche paysan arrogant nommé Alliance Laurent qui, avait appris Wirkus, empiétait sur les terres de ses voisins.

Wirkus sourit à Laurent comme un crocodile bienveillant, prit la main tendue, lança une suite de compliments à ses femmes et félicita Laurent de ses belles bottes neuves.

— Tu sais, Laurent, dit-il, pourquoi j'ai tant de plaisir à te voir en bonne santé et si richement habillé ? Laurent ouvrit des yeux ronds.

— Parce que la joie des filles et des femmes d'Anse-à-Galets sera triplée quand elles te verront marcher nu-pieds en tenue de macaque, portant de l'eau sur ta tête toute la journée pour alimenter ma douche.

Il n'avait pas été un instant question des terres empiétées, mais nous n'avions pas fait un kilomètre sur la piste que nous étions rattrapés par un Laurent affolé, terrifié et humilié, qui promit de rendre tout ce qu'il avait pris indûment.

Nous rencontrâmes encore une femme que Wirkus avait envoyée dans la grande île pour la faire opérer d'une double cataracte. Elle ne voulait pas y aller, elle avait peur. Il l'avait forcée. Il avait obligé un des pêcheurs de Pointe-à-Raquette de l'emmener à Port-au-Prince. Quand elle était revenue, elle y voyait. Wirkus était le bon Dieu pour elle aussi.

Et cela continua. Tandis que nous galopions vers Anse-à-Galets, je comprenais de mieux en mieux pourquoi il était craint et admiré de ses Noirs. Mais je n'avais pas encore abordé l'affaire du couronnement.

Finalement, la curiosité fut la plus forte, et je lui demandai de m'en parler, et si c'était vrai qu'il était roi. Il parut gêné, encore une fois, et m'avoua que c'était vrai, oui, un jour il me raconterait tout, il le promettait et puisque l'île semblait m'intéresser nous ferions une autre randonnée, bientôt, jusqu'au sommet de Bois Noir, pour voir la reine noire.



La veille de notre promenade jusqu'à Bois Noir pour voir la reine noire Ti Meminne, Wirkus me raconta comment il avait été couronné roi de la Gonave.

En arrivant dans l'île quatre ans plus tôt, il avait entrepris une exploration systématique de l'intérieur des terres. Par des paysans qui descendaient parfois jusqu'à la côte, il avait entendu raconter que, à Bois Noir, dans une forêt au sommet d'une montagne, au centre même de l'île, vivait une vieille Noire qui régnait depuis plus de trente ans. Dans sa cour, disait-on, il y avait un tambour « plus haut qu'un homme », si bien que les joueurs devaient se hisser sur une plate-forme pour battre le rappel et envoyer les signaux convoquant le peuple à sa cour. Elle avait, précisait-on, des ministres, un conseil de cabinet et une armée.

Il ne crut guère à cette histoire mais s'en alla tout de même dans la montagne, seul, sans armes, pour voir de quoi il retournait. La vieille femme le reçut en grande pompe et ordonna de battre le tam-tam. Une heure ou deux plus tard des processions de Noirs, hommes et femmes, arrivèrent en soufflant dans des conques marines, en battant du tambour et brandissant des drapeaux, armés de machettes, si bien qu'il y en eut bientôt plusieurs centaines devant la case de la reine. Elle présenta Wirkus à un vieillard, son *minist' l'intérieur* puis à d'autres, le *minist' l'agriculture*, le *minist' la gue'* etc. Wirkus resta là plusieurs jours, le premier consacré à une conférence entre eux tous. Ils parlèrent inlassablement, et puis on envoya chercher le vieux sorcier aveugle.

Il s'agissait en somme d'une espèce de coopérative agricole, primitive mais admirablement organisée. Au temps des semailles et des moissons, ils partaient par groupes ou « armées » de cinquante à cent hommes et travaillaient en commun. Un des vieillards affirma que, là-haut dans leurs montagnes, il en était ainsi « depuis toujours ». La reine, avec son conseil des ministres et sa cour, maintenait l'ordre parmi eux, réglait les conflits et les différends, dispensait la justice. C'était comme une espèce de communisme monarchique. La reine actuelle, Ti Meminne, régnait depuis une génération. Avant elle, il y avait eu la reine Tirhazard, qui régnait depuis des temps immémoriaux. Plus Wirkus écoutait ces histoires, plus elles lui plaisaient, me dit-il, et il ajouta :

— Cela marchait à merveille. Pourquoi aurais-je bouleversé cette organisation ? J'ai préféré les laisser faire, et voir comment cela marchait.

Il adressa donc une allocution à l'assemblée, leur dit qu'il avait été envoyé de la grande île pour représenter l'autorité et que, en vertu de son pouvoir, il confirmait la reine Ti Meminne souveraine régnante. Quant à lui, il resterait dans l'île pour tout surveiller et pour les aider. Quand Ti Meminne aurait besoin de conseils, elle n'aurait qu'à envoyer un messenger à Anse-à-Galets et il monterait aussitôt pour conférer avec elle. Il ne savait pas encore comment cela marcherait mais il voulait bien essayer.

Moins d'une semaine plus tard, un messenger arrivait et, quand il se rendit dans la montagne, on agita des drapeaux au-dessus de sa tête (le vieux sorcier aveugle avait été consulté, semble-t-il), on jeta devant ses pas un tapis de palmes et de fleurs, on posa sur ses épaules une grande étole de soie jaune, on le fit asseoir sur une chaise et on le porta en chantant, en décrivant des cercles. Puis on le reposa, on s'agenouilla devant lui, on frappa son épaule avec une machette, « des tas de trucs comme ça », me dit-il, et on finit par le couronner roi de la Gonave.

Naturellement, tout cela lui avait paru du plus haut comique, mais les Noirs l'avait pris très au sérieux.

Il ne le comprit que quelques semaines plus tard, d'ailleurs, quand il avait commencé à bâtir un môle de pierre à Anse-à-Galets ; c'était en janvier, et il avait estimé que, avec une douzaine d'hommes travaillant sans relâche, il aurait fini au mois de mai. Un matin, il fut réveillé par un tintamarre infernal. La reine Ti Meminne arrivait avec son armée, cinq cents hommes battant du tambour, soufflant dans des conques, hurlant, suivis des femmes et des ânes chargés de grands paniers de provisions et d'ustensiles de cuisine. Des drapeaux furent plantés dans la clairière devant la maison de Wirkus, le vieux *minist' la gue'* glapit des commandements et ils dressèrent leur camp. Il y avait même des chiens, des poulets, des cochons.

Wirkus se leva, contempla ce tohu-bohu sans comprendre, puis il rentra dans sa chambre, ceignit son baudrier avec son 45 automatique et se coiffa à tout hasard de son casque de lieutenant. Dehors, il avait aperçu ses six gendarmes à l'écart, parfaitement ahuris. Il me dit que c'était la première fois qu'il s'armait, depuis quatre ans qu'il était à la Gonave. Cette soudaine irruption le surprit tant qu'il ne sut qu'en penser, et ne songea pas un instant à son môle de pierre, le *minist' la gue'* accompagné de porte-drapeaux, s'avança enfin et s'expliqua.

— En quatre jours, me dit Wirkus, le môle était construit, achevé, bien fini.

Ils refusèrent tout paiement, tout présent, ils refusèrent même d'être aidés ou nourris par le village. Ils étaient extrêmement fiers. Et dès qu'ils eurent fini, ils levèrent le camp, défilèrent trois fois autour de la maison en agitant les drapeaux et en chantant et regagnèrent leur montagne.

Ce souvenir faisait encore sourire Wirkus.

— Et voilà, me dit-il, toute l'histoire de ma royauté. Sauf... Ma foi, vous connaissez ces Haïtiens, ceux des campagnes, de la jungle... ils sont superstitieux, pour tout. Et certains des vieux s'étaient mis dans l'idée que j'étais un « envoyé ». Dans un sens, c'était vrai, j'étais envoyé par le gouvernement des Etats-Unis, avec tous les Marines.

Nous nous mîmes alors à parler des paysans.

— Ce sont de drôles de gens. On les croit simples. Ils sont assez faciles à diriger. Mais on croit savoir ce qui se passe dans leur tête et puis tout à coup on s'aperçoit qu'on ne sait absolument rien d'eux.

Nous arrivâmes chez la reine Ti Meminne plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Elle était en train de surveiller les cuisiniers royaux qui préparaient le festin donné ce soir en notre honneur. C'était une énorme négresse trapue de plus de cinquante ans, plus solidement musclée que grasse, avec une grosse tête et un visage épais mais non sans une certaine majesté. Compte tenu de son sexe et de la noirceur de sa peau, elle ressemblait un peu à un certain type de politiciens américains démagogues. Elle avait l'air capable, mais peu aimable. Quand nous entrâmes dans la cour, elle avait été prévenue et nous attendait, assise sur un tabouret bas, sous un dais de palmes, lançant des ordres d'une voix grave et rauque tout en suçant un morceau de canne à sucre.

Elle était nu-pieds, vêtue d'une longue robe à carreaux en madras, coiffée d'un turban bleu, couverte de bracelets, de bagues et de colliers. Elle se mit debout et trotta vers nous quand nous mîmes pied à terre. Elle témoigna du respect et de l'amitié à Wirkus, mais tout cela sans cérémonie de part et d'autre. Je crus comprendre que la pompe, les titres, les formalités et les révérences étaient réservés aux assemblées plénières et aux rassemblements. Elle lança des ordres afin que l'on prît soin de nos chevaux, qu'on apportât de l'eau, un picotin pour eux et un repas pour nous.

Il devait bien y avoir une douzaine de personnes pour la servir, parents et domestiques, depuis des enfants nus jusqu'à de vieilles femmes. Elle était veuve et maîtresse de sa maison comme de son peuple. Après s'être assurée que nous ne manquions de rien, elle retourna s'asseoir à l'ombre et se remit à diriger ses cuisiniers.

Avec sa figure impérieuse, ses sourcils froncés, elle me faisait penser à la reine d'Alice au pays des merveilles et, si l'on fermait à demi les yeux, on pouvait croire, en voyant la tige de canne qu'elle suçait, toute dorée au soleil, que la reine mangeait son sceptre.

Par une porte ouverte, nous pouvions voir trois jeunes filles en train de découper de grands morceaux de pâte ; sur une autre table, cette pâte était pétrie, roulée, repliée, couverte de farine. Dehors, sous une petite *tunelle*, les gâteaux de casava étaient cuits par un vieillard et deux garçons et venaient s'ajouter à un monceau de pains d'épices et de biscuits devant la reine. Une énorme plaque de fer épais, de un mètre cinquante de circonférence, était posée sur un feu de braises, soutenue par des pierres, comme une gigantesque poêle à crêpes. Le pain d'épices était porté sur des plateaux vers un four taillé dans le roc un peu plus loin. La vieille qui s'en occupait y enfonçait les plateaux et les repoussait jusqu'au fond avec un long bâton. Elle se préservait du soleil sous un abri de feuilles de bananier. Wirkus m'emmena voir le grand tambour dressé sous un arbre. C'était un tam-tam monstrueux mais pas aussi grand que je m'y attendais et je fus déçu. Je m'étais imaginé un tambour de cinq mètres, mais il était grand comme un homme de taille moyenne. Wirkus m'expliqua qu'on le battait à deux poings et que celui qui tapait devait se placer sur une plate-forme, ce qui calma un peu ma déception. Après tout, c'était bien un monstre de tambour.

Je ne me sentais pas attiré par la reine Ti Meminne, je n'avais pas la moindre sympathie pour elle. Quand Wirkus lui demanda de se laisser photographier tant qu'il y avait encore assez de soleil, elle m'irrita beaucoup. Elle prétendit d'abord s'habiller, alors que je voulais qu'elle restât comme elle était. Elle entra dans une des cases, appela à grands cris ses « femmes d'atours » et reparut ensuite en robe de mousseline blanche « de magasin », avec des bas et des souliers vernis noirs. Elle avait ôté son madras et s'était barbouillé la figure de poudre. Wirkus, à ma demande, mit cinq minutes à la persuader de remettre un turban. Quand nous la fîmes asseoir pour la pose sur une chaise, Wirkus à côté d'elle, elle cria à une des filles d'aller chercher dans la maison le bâton noir qui était son sceptre. Si je ne l'aimais pas, je commençais à la respecter. C'était un personnage qui ne manquait pas de caractère.

Alors que j'allais enfin prendre ma photo, elle estima qu'il manquait encore quelque chose à sa dignité, et lança un nouveau cri rauque, cette fois pour réclamer le drapeau. Une jeune fille se précipita, folle de curiosité mais un peu effrayée par l'appareil photographique, et s'agenouilla avec le drapeau devant la reine. Ti Meminne, qui, depuis qu'elle connaissait Wirkus, savait ce qu'était une photo, considéra sa pose et jugea que la fille et le drapeau cacheraient les glorieux souliers vernis. D'un bon coup de pied elle renversa la petite et lui ordonna de s'agenouiller à sa gauche. Puis elle lui caressa gentiment la tête pour montrer qu'elle n'était pas en colère et je

pus enfin prendre un cliché. Je songeai que les reines sont ce qu'elles sont, et pas du tout comme les présidents. Elles n'ont pas besoin de se coiffer de chapeaux de cow-boy ni de serrer des mains en souriant machinalement. Je ne dis rien, et me contentai de lui faire mentalement des excuses pour mon antipathie, car j'avais eu tort. Si elle s'était montrée sous les traits de quelque reine de tribu noire dans un film africain, j'aurais été enchanté du spectacle, mais j'avais devant moi une personne bien réelle, au caractère quelque peu obstiné et maussade, et cela m'irritait. Nous la quittâmes, Wirkus et moi, pour aller sur la montagne voir si nous ne pourrions pas tirer quelques pigeons sauvages pour elle.

Les événements de la soirée me parurent enfin irréels : c'était du théâtre. J'oubliai les souliers vernis et la poudre sur les joues noires de Ti Meminne dès que ce tambour monstrueux se mit à résonner. Vers le soir, des processions de Noirs arrivèrent, surgissant des sentiers tortueux de la jungle, précédés de femmes agitant des oriflammes et psalmodiant : « Drapeau ! Drapeau ! Drapeau ! » et d'hommes soufflant dans des conques. Dès qu'ils arrivaient, ils cessaient de faire du bruit et nous pouvions entendre alors d'autres Noirs descendant de la montagne en musique. Les porte-drapeaux, toutes des femmes et généralement fort belles, grandes, majestueuses, pieds nus et vêtues d'une simple chemise qui moulait leur corps somptueux, portaient des madras aux couleurs vives, des anneaux d'or, des colliers de corail. A mesure que chaque groupe arrivait, les drapeaux étaient plantés à l'horizontale dans le toit de chaume du vaste péristyle sous lequel devait se tenir la réunion. L'orchestre royal était composé de trois tambours, d'une caisse de bois qu'un homme frappait en cadence avec deux bâtons et d'un hochet, ou *cha-cha* formé d'une boîte de conserves pleine de cailloux, au bout d'un morceau de bois.

Le roi Wirkus et la reine Ti Meminne étaient assis sur une estrade derrière les tambours. Il portait une grande couronne de plumes jaunes ornée de petits morceaux de miroir scintillant à la lueur des torches comme des escarboucles. Wirkus ne voulut jamais que je le photographie avec cette couronne sur la tête. Il craignait, si jamais la photo était publiée, de paraître grotesque chez lui. En fait, dans cette ambiance, dans ce décor, cela n'avait rien de ridicule. Assis très droit, avec sa mâchoire carrée et ses cheveux blonds, très grave, il n'avait pas du tout l'air de se prêter à un jeu ni à un canular. Tous ces indigènes le prenaient au sérieux et il était bien près de les imiter.

Avec les divers groupes étaient venus les présidents et les *minist'* des diverses Sociétés Congo, la Belle Etoile, Fleur de Jeunesse, Réservée la Famille, Sainte Trinité. Les présidents étaient tous de nobles vieillards mais il y avait aussi des reines. Chaque société avait la sienne. On criait leur nom à leur arrivée, et certains étaient ravissants ; je me souviens d'un vénérable vieux monsieur qui s'appelait Augustin Tranquille, et d'une femme qui était la reine Masélie. A mesure que ces personnalités se présentaient, elles étaient escortées avec leur groupe jusque sous le péristyle, les jeunes filles portant les drapeaux croisés au-dessus de leur tête. Ces oriflammes étaient de toutes les couleurs, en coton ou en soie ; celui de la société Belle Etoile était de soie bleue incrustée de rosettes blanches et orné de longs rubans orangés ; un autre drapeau était rouge avec trois V renversés en ruban noir.

Quand une reine ou un président entrait sous le péristyle, les tambours battaient l'hymne de cette société particulière. Si le personnage était un homme, il se tenait au garde-à-vous, ôtant son chapeau pour le brandir devant lui à bout de bras ; si c'était une femme, elle faisait une révérence à l'anglaise, sur un genou.

Lorsque tout le monde eût présenté ses respects à la reine Ti Meminne, le maître de cérémonies, armé d'un long bâton, rassembla les visiteurs devant les tambours, et cria :

- Attention ! Le roi ! Le roi ! Le roi !
- Helloi ! Helloi ! Helloi ! répondit la foule tandis que les tambours lançaient un rythme rapide.
- Attention ! La reine ! La reine ! La reine !
- Helloi ! Helloi ! Helloi ! (nouvelle salve des tam-tam).
- Général la Place !
- Adjudant la Place !
- Président en chef !
- Minist' la guerre !
- Minist' l'intérieur !
- Minist' agriculture !
- Helloi ! Helloi ! Helloi ! (et les tambours).
- La reine chanteuse !
- La reine Victoria !
- La reine Drapeau !
- Confiance la reine !
- Helloi ! Helloi ! Helloi ! (salve finale).

Une longue écharpe de soie jaune pâle fut remise à la reine Ti Meminne, qui en enveloppa les épaules du roi Wirkus. Quatre grands Noirs montèrent sur l'estrade et soulevèrent la chaise du roi Wirkus ; avec lui, ils firent trois fois le tour du péristyle, en le portant comme on porte le pape à Rome, et puis décrivirent des cercles dans la foule tandis que tout le monde s'assemblait en procession pour les suivre en hurlant, en chantant, en agitant des drapeaux et en soufflant dans des conques.

Ainsi se termina la cérémonie officielle.

Ce fut ensuite la danse Congo, qui dura toute la nuit

A la demande de Wirkus lui-même, il est un point que je dois préciser, afin de dissiper tout malentendu. Wirkus, bien que roi de l'île, n'est pas l'époux de la reine. Wirkus n'est pas marié.

Quand mes amis haïtiens avaient appris que je devais aller séjourner quelque temps à la Gonave avec Wirkus, ils s'étaient étonnés, comme si j'avais annoncé mon intention de partir pour le pôle nord ou d'aller sur la lune. Bien que visible de la grande île, la Gonave était pour eux un pays lointain, isolé, où personne jamais ne mettait les pieds car il n'y avait rien là qui les intéressât, à part quelques légendes incontrôlables, quelques étranges rumeurs.

On parle par exemple d'une vaste grotte au pied des montagnes et d'un bassin limpide où vit un crocodile que nul n'ose molester ; on raconte que, à Picmy, un grand coffre est enterré, plein d'or, de rubis et de diamants, caché là par la reine indienne Anacona qui fut pendue par les Espagnols.

Alors que je me trouvais dans l'île avec Wirkus, nous eûmes l'occasion d'éclaircir un de ces mystères. Un matin, alors que nous déjeunions, le vieux Tonton Zo, patron d'un bateau de pêche qui transportait parfois des messages à la grande île, apparut et remit à Wirkus une lettre officielle portant le sceau du quartier général de la gendarmerie. Elle annonçait que les journaux de Port-au-Prince ne parlaient que d'un événement extraordinaire : le tombeau de Louis XVII, le dauphin du Temple dont la mort est entourée de mystère, aurait été découvert à la Gonave, près du village des Z'Etroits. Le renseignement était précis : « ... Une grotte dissimulant un petit bassin naturel, surmontée d'un rocher sur lequel est scellée une plaque de fer portant cette inscription : *« Pour la tranquillité de notre Roi, nous l'avons enfermé ici. »* Naturellement, comme il faut s'y attendre en pareil cas, le bruit courait avec insistance d'un trésor enseveli près du tombeau. La lettre contenait quelques coupures de journaux. Wirkus soupçonna aussitôt un canular, mais la missive était officielle et ordonnait une enquête.

J'accompagnai Wirkus aux Z'Etroits, un misérable petit village de la côte où deux gendarmes noirs restaient cantonnés en permanence. Naturellement, personne n'y avait entendu parler d'un vieux tombeau. Wirkus dit franchement à ses gendarmes :

— Je crois qu'il s'agit d'une vaste blague, mais je veux que vous enquêtiez et que vous cherchiez dans cette région de l'île tout ce qui pourrait ressembler à une plaque de fer portant une inscription.

Les gendarmes n'eurent même pas à se déranger. La nouvelle de l'enquête avait parcouru l'île comme une traînée de poudre et un homme arriva en criant que le tombeau avait été découvert. Dans l'après-midi, on nous apporta triomphalement un lourd paquet de toile de jute contenant la plaque en question avec l'inscription gravée dessus. Nous la débâllâmes le cœur battant. C'était une plaque ronde qui avait été scellée dans un rocher par l'équipe géodésique des Etats-Unis en 1919 et l'on pouvait y lire l'altitude, la latitude et la longitude du lieu, et autour de tous ces renseignements passionnants : DÉFENSE DE TOUCHER. RÉPUBLIQUE DE HAÏTI.

Nous en déduisîmes que des paysans illettrés, voyant un jour cette plaque fixée sur un rocher isolé, avaient inventé la légende d'un dauphin malheureux enterré là, l'histoire avait atteint la grande île et les journalistes de Port-au-Prince avaient fait le reste.

Le « crocodile sacré », cependant, n'est pas une légende. Il est bien réel et vit encore, sans doute, dans un bassin près des Z'Abricots ; il lui arrive de sortir de son trou pour se repaître d'un cochon ou d'un veau qui s'approchent pour boire, mais les indigènes ne veulent pas le tuer et lui apportent même à manger ; peut-être est-il l'incarnation d'un de leurs *mystères*.

Wirkus respecte leurs croyances. C'est un sage, plein d'indulgence et de tolérance, comme il m'est arrivé de le constater, et il n'a rien d'un réformateur. Il ne s'inquiète aucunement, par exemple, de la polygamie, universelle dans son île. Un jour, il m'a emmené voir un grand gaillard nommé Charlemonde, dont il a fait un agent de sa police rurale. Charlemonde a débuté dans la vie comme vagabond, va-nu-pieds travaillant aux champs pour les autres. Aucune femme ne voulait de lui. Lorsqu'il devint prospère, il en courtisa une, qui l'avait méprisé quand il était pauvre, en fit sa maîtresse et finit par la jeter dehors. Charlemonde plaisait aux femmes et, quand nous allâmes le voir, il possédait un véritable harem. Ses femmes travaillaient aux champs et veillaient à son confort. Il avait l'air d'un coq de basse-cour. Un autre *gros nègre* nommé Erté avait épousé les trois sœurs.

Il y avait aussi des cas de polyandrie, bien réelle, primitive, sans le moindre rapport avec la licence ou la lascivité.

Un de ces cas fut porté à notre attention par un certain incident, que j'appelai « Episode idyllique aux Mangliers ». Dans mes notes, je retrouve la copie d'un bref rapport écrit dans un épouvantable français par un des

rare gendarmes de Wirkus qui ne fût pas totalement illettré :

GROS-MANGLES 29 mars 1927

LIEUT. WIRKUS

*Commandant de l'Isle de Gonave*

*Je vous expédie sous la conduite de Gendarme André Maurice deux personnes de gens sans aveu. Ils ont joué toute la journée avec un bambou, comme sous nom de vaxine ; ils font danser rara et chanter sans rien faire.*

*Mes respects*

*votre soldat dévoué*

JEAN BAPTISTE

*PS. Voici une femme de la nommée Lovélia qui était avec ces deux vagabonds et qui a vociféré de paroles au préjudice de la gendarmerie sans cause.*

Le gendarme André Maurice, messenger de ces horribles accusations, amena ses trois prisonniers de Gros-Mangles sur un bateau de pêche, et arriva à Anse-à-Galets à pied avec eux, passant sur les hauts fonds des récifs de corail. La lettre évoquait davantage une page des Pastorales de Théocrite qu'une accusation criminelle. Je me demandai de quel petit paradis sous les cocotiers le gendarme avait ramené ces deux jeunes gens et cette fille qui jouaient de la flûte et dansaient tout le jour « sans rien faire ». Aucun des trois n'avait plus de vingt-deux ans. Les deux garçons avaient peur et se taisaient ; la fille, Lovélia, était belle, mince comme une liane, et « vociférait » toujours. Wirkus lui lança une kyrielle de compliments amusés, en créole, et finit par lui ordonner de se taire, sinon il l'enverrait en prison pour dix ans. Elle lui tira la langue mais se tut. André Maurice avait confisqué et apporté comme pièce à conviction une flûte de bambou. Elle était épaisse et longue de près d'un mètre.

Lorsque leurs noms et les chefs d'accusation eurent été inscrits dans le registre d'écrou, nous les emmenâmes sous un arbre. Les garçons, méfiants, renâclaient, mais Lovélia les menaça et les força à nous suivre ; une fois en marche il fallut toute son autorité pour qu'ils s'arrêtassent. La flûte émettait des sons nostalgiques ; le second garçon frappa deux bâtons entre eux et chanta tandis que Lovélia dansait comme une noire Salomé.

Il existe à Haïti une loi — rarement appliquée — contre le vagabondage, et une autre contre les injures lancées à des gendarmes en uniforme. Wirkus envoya donc chercher le vieux juge de paix d'Anse-à-Galets pour tirer l'affaire au clair. André Maurice témoigna contre le trio, déclarant que les deux garçons étaient des paresseux notoires qui n'avaient jamais travaillé, n'avaient aucun moyen d'existence et, quant à la fille, elle avait hurlé des injures quand il l'avait arrêtée. Cette histoire n'avait guère de sens. Même à Haïti, les gendarmes n'arrêtent pas les gens simplement parce qu'ils ne travaillent pas, moins encore à la Gonave.

Les deux garçons étaient toujours apeurés, incapables d'articuler un mot pour leur défense, mais Lovélia n'avait pas la langue dans sa poche et sa volubilité fut lumineuse ; ces deux garçons n'étaient pas des vagabonds, déclara-t-elle, car elle les entretenait, elle veillait à leurs besoins et ils n'avaient pas à travailler. L'un d'eux était-il son homme, son mari ? Bien sûr ! Tous les deux, voyons ! Ils étaient « établis » avec elle. Elle ajouta que tous les ennuis venaient de ce que Jean Baptiste, l'autre gendarme, se construisait une maison à Gros-Mangles et avait voulu contraindre les garçons à travailler au clissage. Comme ils n'avaient pas besoin d'argent, ils avaient refusé, et, pour se venger, Jean Baptiste les avait fait arrêter. Pourquoi alors n'était-il pas venu lui-même ? Parce qu'il avait peur, rétorqua la donzelle en tirant la langue au gendarme André Maurice, lequel finit par avouer qu'il y avait du vrai là-dedans, mais comme Jean Baptiste avait proposé de les payer pour leur travail, c'était « régulier ».

— menteur ! glapit Lovélia. Il n'a pas offert de payer ! Où a-t-on jamais vu un gendarme payer ? Et même s'il leur avait offert une fortune, ils n'auraient pas voulu travailler pour lui et rien ne pouvait les y obliger, aucune loi !

On interrogea Lovélia sur les « paroles préjudiciables à la gendarmerie » qu'elle avait « vociférées ». Absolument pas ! C'était faux ! Elle n'avait injurié personne, encore moins la gendarmerie pour laquelle elle avait le plus grand respect, à part que cet André Maurice la déshonorait. Bon, mais qu'avait-elle dit, alors ? Elle ne demandait pas mieux que de le répéter, car c'était la vérité pure : elle avait dit qu'André était un maquereau, un voleur, un sale voyou, qu'il avait la vérole ainsi qu'un certain nombre de maladies honteuses, que sa mère était une pute et qu'il voulait coucher avec elle, Lovélia ! C'était là des affaires personnelles, affirma-t-elle, qui ne concernaient pas la gendarmerie en général.

Lovelía était fort astucieuse. André commençait à comprendre qu'il avait eu tort de l'arrêter. Il se troubla, bégaya. Il n'avait pas prévu cette enquête ni ce contre-interrogatoire pour une affaire aussi triviale. Il comprenait maintenant que Jean Baptiste et lui seraient sévèrement réprimandés, au bas mot.

Finalement, Lovélia s'en alla triomphante, avec ses deux hommes et la flûte de bambou. Je souhaite de

tout mon cœur qu'ils continuent encore aujourd'hui de danser et de chanter toute la journée sous les cocotiers. C'est probablement le cas. Wirkus n'est pas un missionnaire, et je suis certain qu'il aura laissé ces trois elfes des bois vivre à leur guise.

J'ai déjà évoqué les danses Congo et je crois qu'il faut que j'en décrive une. Constant Polynice, mon ami de la Gonave, en organisa une pour moi. Sa femme Julie et lui ne participaient pas à ces danses mais, une ou deux fois par an, il invitait tout le voisinage à une *bamboche* et il décida que ma présence était le prétexte rêvé.

Les danses Congo, d'origine africaine mais sans équivalent chez les Noirs des Etats-Unis, se déroulent au son des tam-tams, des grelots, des hochets ou *chapas* et des chants. Pour les paysans des montagnes et de la plaine, c'est la distraction traditionnelle du samedi soir. Ces danses ne sont pas clandestines, elles n'ont aucun rapport avec le vaudou et n'ont rien de secret. N'importe quel Blanc peut y assister.

Ce sont naturellement des danses sexuelles, mais les couples ne s'enlacent pas. Les danseurs bougent à peine les pieds et c'est le corps seul qui suit le rythme de la musique. Cela rappelle vaguement les danses orientales, mais avec un cachet particulier. Toutes les phases de l'acte sexuel, y compris l'orgasme, sont représentées. Ces fêtes, avec le battement entêtant des tam-tams et les copieuses rasades de rhum, sont assez orgiaques, et bien des voyageurs ont cru assister à des danses vaudou. Mais le Congo est simplement un acte de joie. C'est en quelque sorte la boîte de nuit de la jungle.

J'avais déjà assisté à ce genre de danse, comme tout le monde à Haïti, et elle a été si fréquemment décrite que j'hésiterais à en parler si je n'avais pas une raison particulière. Tout le monde chante en dansant et les paroles de ces chansons semblent déterminer les diverses variations de la danse. Je n'avais jamais pu entendre ces chants d'une manière intelligible, à part quelques mots ici et là. Les Haïtiens évolués, les Américains qui vivaient depuis longtemps dans l'île, à qui j'avais demandé des explications, avaient simplement haussé les épaules en répondant évasivement : « Ils disent n'importe quoi, ils inventent les paroles tout en dansant. »

Aussi, lorsque Polynice organisa la danse Congo, je lui demandai de m'aider à transcrire ces chansons, et de me les traduire.

Quand la nuit tomba, il y avait déjà foule tout autour du péristyle illuminé de torches et décoré de guirlandes de fleurs. Un espace libre avait été réservé pour les danseurs. On but d'abord du *clairin*, on mangea des gâteaux, et puis les tam-tams se mirent à résonner et un grand Noir bondit dans l'espace libre. Il avait été désigné pour être le *mait' la danse*. C'était un jeune homme musclé aux larges épaules et aux hanches minces, torse et pieds nus, vêtu d'un pantalon de toile.

Il bondit comme un Nijinsky amateur, tourna sur lui-même, bondit de nouveau, prit une pause, tout cela en cadence, puis il fit trois fois le tour de l'assistance en se pavanant comme un magnifique animal. Enfin il se planta, les jambes légèrement écartées, et il exécuta lentement une espèce de danse du ventre lascive, ondulant gracieusement des bras comme une femme. Cependant, il n'avait rien d'efféminé.

La maîtresse de la danse, appelée *chacha* parce qu'elle agite un hochet, entra en scène à son tour et se mit à tourner lentement autour de l'homme en ondulant des hanches, le menton levé, les yeux mi-clos. Puis elle se plaça devant lui et tous deux se mirent à danser à la même cadence, en ondulant toujours, se rapprochant et reculant.

Pendant ce temps, l'assistance se mit à chanter :

*Pitot ou gagnin homme,*

*Là caille ou,*

*Passer maman ou,*

*Oui, ti fi !*

(Mieux vaut avoir un homme à la maison que de vivre avec sa maman ; oui, petite fille !)

Ils répétèrent ce refrain pendant une dizaine de minutes ; d'autres danseurs s'étaient levés et bientôt l'espace réservé fut bondé. Il y eut une brève pause, les tam-tams entamèrent un rythme nouveau et les hommes, chacun s'approchant de la fille qui avait dansé avec lui et lui faisant signe de partir, se mirent à chanter en chœur :

*Garder en bas gaillard ;*

*Ou oué iune bout de couteau ;*

*Ou oué iune tête poisson ;*

*Ou oué iune bon borri ;*

*Prends, yo — porter —*

*Bai moins.*

(Va regarder au pied de l'arbre gaillard ; tu trouveras un petit couteau, une tête de poisson, un bon gâteau. Prends-les, apporte-les — donne-les-moi.)

Le chœur des femmes répondit :



*Oui, moins p'r aller !  
Oui, moins bai ou tout !  
Moins bai ou manger.*

Polynice me fut d'un grand secours et m'aida à transcrire ces chansons, dont la signification était souvent obscure. J'écoutais, je prenais des notes, mais ce n'était pas facile car tout le monde chantait, et après chaque refrain, alors que le nouveau couplet commençait, certains hurlaient, glapissaient ou fredonnaient, et d'autres ne répétaient que deux mots ; par exemple : « *Oui, moins ! Oui, moins ! Oui, moins !* » ces variations s'enchevêtraient dans la mélodie. Parfois c'était un véritable canon. Après avoir écouté une chanson et noté le plus de mots que je pouvais, je faisais signe à Polynice et nous allions dans sa maison, où le bruit n'était plus assourdissant, et où nous avions une table et une lampe. Même là, il devait hurler pour corriger mes erreurs et traduire les mots que j'ignorais.

Cela amusait Polynice. Chaque fois qu'une nouvelle chanson commençait, il écoutait, la tête penchée de côté. Puis, s'il comprenait mal, il s'approchait d'un homme ou d'une femme, tendait le cou pour prêter l'oreille à une seule voix, tout en observant le mouvement des lèvres. Sans lui, j'avoue que je n'aurais pas compris grand-chose. Les subtilités m'auraient échappé.

A un moment donné, par exemple, les danseurs se mirent à tituber comme s'ils étaient blessés, portant les mains à la figure et chantant :

*Oué yo m'p'r aller,  
Fais maladie cinq mois.  
Si m'tombé, m'pas levé,  
Connais c'est iune madichon femme  
Qui tué moins.*

(On me verra me traîner, malade depuis cinq mois, si je tombe et ne me relève pas, on saura que la malédiction d'une femme m'aura tué.)

*Madichon femme* ne veut pas dire « mauvais sort d'une sorcière » mais simplement l'attrait fatal de la femme.

Tandis que les hommes chantaient ainsi en feignant de se lamenter, les femmes glapissaient en cadence, d'une voix menaçante : « *Coiyou ! Coiyou !* »

J'entraînai Polynice dans la maison pour lui demander la signification de ce mot. Ce n'était ni du français ni du créole. Il m'expliqua :

— Cela veut dire, si on se donne à une femme autant de fois qu'elle le veut, elle vous tue, elle vous épuise.  
— Comment peut-on dire tout cela en un seul mot ? m'étonnai-je.  
— Je ne sais pas, mais c'est exactement ce que cela veut dire. Elle vous épuisera, elle vous dévorera.

J'appris par la suite que « *coiyou* » était un ancien vocable de la Guinée, signifiant littéralement « vagin de femelle en chaleur ».

Les femelles harcelaient les garçons, tentant à la fois de les enflammer et de les effrayer, proclamant leur pouvoir primitif et redoutable selon quelque ancien rite de fécondité de la jungle africaine.

Contrastant avec cet écho atavique, un petit couplet naïf suivit :

*Parole Ballon fais moins plaisi' ;  
Nèg' le morne pas pé fais  
Cou li ac nous.*

(Les paroles de Ballon me font plaisir ; les nègres de la montagne sont tous des menteurs.)

Polynice m'expliqua qu'il y avait eu un homme de la plaine nommé Ballon, célèbre pour sa franchise et son honnêteté, et les Noirs des montagnes avaient composé cette chanson à sa mémoire.

Les diverses mélodies ou harmonies sur lesquelles s'adaptaient ces paroles sont difficiles à décrire car je ne suis pas musicien, mais cette musique n'était pas triste, comme les blues des Noirs américains. Ces Noirs-là étaient sauvages, libres, joyeux, et leur musique reflétait leur tempérament. Elle n'était pas non plus syncopée, comme le jazz, mais les rythmes s'enchevêtraient souvent. Dans certaines chansons, le contrepoint se tissait presque aussi parfaitement que dans l'ouverture de la *Flûte enchantée* ; d'autres n'étaient qu'une cadence rapide sur un fond de chorale, comme lorsqu'un jeune homme bondit et se mit à glapir d'une voix aiguë qui perçait le tympan, *prestissimo* :

*Yi... yi... yi... yi !  
Yi... yi... yi... yi !  
Yi... yi... Yaà !  
Yi... yi... Yaà !*

Souvent, une fille s'écartait de la foule pour danser toute seule dans l'ombre, presque sans bouger les

pieds, s'abandonnant entièrement au rythme en ondulant lentement des hanches, comme si quelque mouvement perpétuel cosmique s'exprimait par son corps.

Les femmes chantèrent aussi :

*Au lieu ou bai m'coup na' tout co' moins,*

*Pitot ou bai m'bon coup na' vent' moins.*

(Au lieu de me taper dessus sur tout le corps avec un bâton, tu ferais mieux de me donner un bon coup dans mon ventre.)

Elles chantaient gravement, sans un sourire, mais certains refrains étaient pleins de sous-entendus humoristiques, comme celui-ci :

*Emmanuel, ça ou gagnin ou à pé crier ?*

*'Ti la pas pétit maman ou, ni pétit papa ou.*

*Emmanuel, ça ou gagnin ou à pé crier ?*

(Emmanuel à quoi te sert de crier ? Le bébé n'est pas celui de ta mère ni de ton père. Emmanuel à quoi te sert de crier ?)

Polynice m'expliqua que cette chanson raillait un homme de Pointe-à-Raquette nommé Emmanuel Tradeau. Il avait épousé et ramené chez lui une jeune femme qui avait mis au monde un bébé dont il n'était pas le père. Il avait fait un tas d'histoires, crié et tempêté, et ses parents, qui aimaient la fille et jugeaient leur fils imbécile, prenaient soin du bébé.

Ils chantèrent aussi un refrain sur Polynice, qui me parut fort incongru puisque c'était lui qui invitait et abreuvait tout ce monde :

*Polynice contrôleur !*

*Li marcher ch'val blanc la nuit ;*

*Nous bai ou coup de roche ;*

*Malheu' 'iver ou.*

(Polynice est notre perceuteur. Il vient la nuit sur son cheval blanc pour nous voler ; nous le chasserons à coups de pierre, et il lui arrivera malheur.)

Mais tout cela était affectueux, sans malice, et Polynice ne se fâcha pas. Sans aucun doute, il aurait été bien déçu et chagriné s'ils n'avaient pas chanté un refrain pour lui.

Le lendemain de la *bamboche*, je fis mes adieux à Polynice, descendis vers la côte et pris l'avion pour la grande île.

*TROISIÈME PARTIE*  
LA MONTAGNE SACRÉE

Mon ami le Dr Parsons et moi nous trouvions à Jacmel, un port situé au sud de Haïti, dans les jardins de l'hôpital américain. Parsons, qui avait contribué à sa fondation, était venu voir si tout marchait bien.

Le directeur était un nouveau venu, le Dr Saundus, excessivement zélé, qui avait une opinion peu flatteuse des indigènes des tropiques et la passion de l'ordre.

Il surgit soudain et interpella Parsons :

— Ecoutez, mon vieux, a-t-on fondé cet hôpital pour servir d'asile à tous les clochards ? Je viens de passer sur la terrasse et j'ai vu un horrible individu couché par terre, qui dort comme s'il était chez lui. C'est un Blanc. S'il est malade, je suppose que nous devrons l'hospitaliser, mais si ce n'est qu'un mendiant, il me semble qu'il faut le jeter dehors.

— Très bien, dit Bob Parsons. Nous allons voir.

Quand nous arrivâmes sur la terrasse, nous vîmes un curieux individu dépenaillé, dormant roulé en boule comme un chien ; il était chaussé d'espadrilles, n'avait pas de chaussettes, ses vêtements étaient sales et en loques ; à côté de lui il y avait un vague paquet qui semblait contenir de vieux journaux, une casquette graisseuse et une vieille machette. L'homme était à moitié chauve, et arborait une barbe poivre et sel de huit jours.

Parsons me cligna de l'œil, discrètement, et se tourna vers le directeur :

— Il a vraiment l'air bien fatigué. Je n'ose pas le réveiller.

— Eh bien, je m'en vais le réveiller, moi ! s'exclama Saundus en poussant l'homme du pied.

Le clochard grogna et se retourna. Il ouvrit les yeux, nous observa, le Dr Saundus et moi, sans le moindre intérêt, puis il avisa Parsons qui avait reculé de quelques pas. Son regard s'illumina et il se releva prestement.

— Ach so ! Eh bien ! hurla-t-il. Qu'est-ce que ici tu fais, Parsons ? Gut, gut ! Dans le nord, je te croyais.

— Et moi je te croyais à Saint-Domingue, répondit Parsons. (Il se tourna vers nous :) Je vous présente mon excellent ami le Pr Eckman, de la Société Scientifique Royale de Suède, agrégé du Smithsonian Institute. C'est le plus grand spécialiste au monde de la flore antillaise.

Eckman sourit et se pavana ; sa vanité puérile et ses excentricités étaient plus remarquables encore que sa tenue. Quand j'appris à mieux le connaître, je le considérai comme l'individu le plus orgueilleux et le plus acariâtre qui soit, et par moments l'être le plus exaspérant que j'avais jamais connu. Chaque fois que je prenais la piste avec lui, je jurais de ne plus jamais l'accompagner, et, chaque fois qu'il m'y invitait, j'acceptais avec joie.

J'avais beaucoup entendu parler d'Eckman. Parsons avait toujours désiré que je fisse sa connaissance mais il passait le plus clair de son temps dans la montagne et dans la jungle, défrichant son chemin dans des régions où personne n'avait jamais mis les pieds.

Il méprisait l'argent et se contentait des quelque dix couronnes mensuelles de la Société Scientifique suédoise. On lui avait offert une somme plus importante mais il avait refusé avec irritation, en disant qu'il n'en avait que faire. Il se moquait de sa tenue, mangeait n'importe quoi, couchait n'importe où. Sa vanité agressive trouvait à se satisfaire autrement. Il adorait insulter les gens.

On me raconta que lorsque Eckman arriva à Haïti, les Américaines élégantes de la haute société s'efforcèrent d'être aimables avec lui. Les savants excentriques sont parfois amusants, et elles l'invitèrent à prendre le thé. Il commença par refuser, puis il acheta un col de celluloïd, se fit raser chez un barbier, s'habilla le plus proprement qu'il pût et se rendit à l'invitation.

— Cher professeur, parlez-nous de toutes ces merveilleuses fleurs tropicales ! Ce doit être fascinant, d'être botaniste !

— Yah, gronda Eckman.

Il se cantonna dans un silence hostile mais une ravissante qui se prenait pour une intellectuelle essaya de le faire sortir de sa coquille.

— Vous savez, j'ai étudié la botanique à Bryn Mawr (*Bryn Mawr est l'université féminine américaine la plus élégante et la plus snob.*) et je suis passionnée par les fleurs. Peut-être auriez-vous l'amabilité, cher professeur, de m'indiquer quels ouvrages concernant les plantes je pourrais trouver ici ?

— Mais, ma chère petite madame, répliqua Eckman, la botanique est une science. Comment voulez-vous que votre cervelle de linotte comprenne ces ouvrages ? C'est impossible.

La réception fut un fiasco et ces dames laissèrent désormais Eckman en paix. Il avait d'ailleurs horreur des femmes. Un jour que Parsons lui demandait pourquoi il ne s'était jamais marié, Eckman répliqua :

— Eh bien, je ne pouvais épouser qu'une botaniste, et il n'y a que six femmes botanistes au monde. Je les ai toutes rencontrées, et elles étaient toutes horriblement laides. Il y avait bien une Polonaise qui n'était pas trop

affreuse, mais elle est morte.

Il aimait se retrouver entre hommes et venait souvent chez Parsons, où nos conversations duraient fort tard dans la nuit. Ce fut là qu'il accepta de m'emmener dans la jungle avec lui. Il me promit de me montrer un *machineel* (mancenillier), la plante la plus vénéneuse des tropiques. Elle ressemblait, me dit-il, à un petit pommier rabougri et ses fruits rouges à des pommes sauvages. Leur jus était un poison caustique violent, si mortel qu'un morceau à peine gros comme un pois suffisait à provoquer une mort certaine et douloureuse. Sa résine était aussi dangereuse. Quand les premiers colons français s'établirent à Haïti, ils firent tout pour débarrasser l'île de cet arbre, et réussirent en partie. C'était une arme redoutable entre les mains des esclaves. Eckman nous dit que, à sa connaissance, il restait moins d'une cinquantaine d'arbres dans toute l'île et moins d'une dizaine accessibles aux sorciers. Il me sembla que c'était amplement suffisant. Parsons nous rappela que cet arbre n'était autre que le célèbre *manzanillo* de *l'Africaine*, l'opéra de Meyerbeer. Les deux amants fuyant à travers la jungle s'endorment dans les bras l'un de l'autre au pied d'un *manzanillo*. La rosée glisse le long des branches, les recouvre, et au matin on les trouve morts.

— Et ça, grommela Eckman avec mépris, comme toute la poésie, c'est un mensonge.

Puis, déçu que nous ne le contredisions pas, il ajouta :

— Mais ce n'est pas un aussi gros mensonge que vous pourriez le croire dans votre ignorance.

Il nous raconta que, un jour, alors qu'il se frayait un passage dans la jungle à coups de machette, fatigué, ruisselant de sueur, la chemise déchirée, il eut l'impression qu'un essaim de frelons grouillait sur ses bras et sa figure et le piquaient douloureusement. Sans y prendre garde, il avait coupé les branches d'un petit *machineel* et quelques gouttes de sève avaient éclaboussé sa peau. Elles provoquèrent de minuscules brûlures, comme ferait de l'acide sulfurique, et il mit des jours à s'en remettre.

Je revins de ma première expédition avec Eckman parfaitement exaspéré. Il était odieux, marchait plus vite que moi, ne m'attendait pas, exigeait que nous couchions n'importe où. Pour lui, j'étais un novice, un « pied-tendre », qu'il fallait briser et habituer à vivre à la dure. L'eau, par exemple, était un sujet de dispute constant. Dans la montagne, les ruisseaux étaient limpides mais nous traversions aussi des régions habitées et Eckman buvait comme un chien dans un caniveau. Il avait une théorie « scientifique » selon laquelle l'eau se purifiait d'elle-même en coulant sur cent mètres. S'il ne voyait pas de paysans lavant leur linge dans le cours d'eau, de vieille femme y baignant ses jambes variqueuses ou de cochons déféquant dans le courant, il buvait, et ne le regrettait pas, même si nous trouvions en amont toutes les causes de souillure possibles. Je l'observais, assoiffé, et je finis par succomber à la tentation.

— Depuis dix ans, je bois comme ça, me dit-il, et regardez-moi ! Je ne suis jamais malade. Je suis plus solide que vous qui êtes plus jeune. Je vivrai plus vieux que tous ces gens qui ne boivent que de l'eau bouillie.

Après l'avoir imité quelquefois, et bu tout ce qu'il buvait, j'eus tout de même quelques inquiétudes, je cherchai à me rassurer et lui demandai :

— Eckman, vous m'assurez que cela ne vous a jamais fait de mal de boire ces eaux répugnantes. Vous n'avez jamais rien attrapé ?

— Non, mon jeune ami, rien, jamais... sauf un peu de dysenterie, une fois la typhoïde, deux ou trois fois la fièvre noire. Mais ça ne m'a pas fait de mal. J'en suis vite sorti. Ce n'était rien. Ça ne peut pas vous faire de mal.

Par moments, et celui-là en était un, j'aurais volontiers étranglé Eckman.

Quand il était de bonne humeur, il acceptait la présence de quelques amis, pour l'accompagner dans ses pérégrinations. Ce fut ainsi qu'il organisa pour notre petit groupe l'ascension du Morne La-Selle.

La nuit était fraîche, étoilée, sans lune. On avait l'impression d'avancer dans des ténèbres totales mais on distinguait pourtant des ombres. Eckman nous avait devancés, naturellement, et devait sans nul doute grommeler tout seul ; de temps en temps, il nous lançait des invectives parce que nous ne pouvions suivre son allure.

Je voyais devant moi la croupe blanche de la jument d'Aubrey. C'était mon étoile polaire et je la suivais comme les enfants d'Israël suivaient le pilier de fumée et la colonne de feu dans le désert. Cette croupe blanche semblait flotter dans l'ombre devant moi comme un pâle fantôme et il me semblait que je la talonnais depuis des heures mais je me calmai en songeant que, tant qu'elle serait là, je ne me perdrais pas.

Les rondeurs d'albâtre de la Vénus callipyge ne m'auraient pas apporté plus grande consolation et l'idée me vint que si mon compagnon avait choisi de monter un cheval bai-brun ou noir je me serais irrévocablement perdu. Nous avions quitté le niveau de la mer et nous trouvions maintenant à plus de quinze cents mètres d'altitude ; l'air se raréfiait et ma tête tournait un peu, ce qui explique mon humeur badine.

Aubrey le polyglotte, menant sa jument blanche par la bride et sans rien pour la guider, gémit soudain :

— Dio mio, Gott im Himmel, bon Dieu de sacré nom de Dieu !

— Je crois que ton bon Dieu nous a abandonnés, lui répliquai-je, et je n'ai plus confiance en Eckman.

Nous devrions faire des prières et promettre des cierges à saint Christophe, patron des voyageurs.

— Cinq, six, une douzaine, un boisseau de cierges, tant que tu voudras ! J'ai les pieds en compote et les reins cassés.

Aussi, tout essoufflés que nous étions, hurlâmes-nous des supplications à saint Christophe, lui jurant que nous allumerions pour lui douze cierges énormes, dorés, exceptionnels, plus beaux que ceux de l'autel de la Vierge, devant sa statue dans la cathédrale de Port-au-Prince, si jamais il parvenait à nous guider cette nuit vers une habitation.

Nous dirigions nos pas — du moins l'espérions-nous — vers le Morne La-Selle, le point culminant et le sommet le plus inaccessible de Haïti. Il se dresse au milieu d'une chaîne déchiquetée. Le pic est visible de très loin au large, dans l'Atlantique et la mer des Antilles, quand il n'est pas caché par les nuages ; mais lorsqu'on approche de la côte en bateau, que ce soit du nord ou du sud, il disparaît derrière des montagnes plus proches. On ne peut le voir de Port-au-Prince, par exemple, bien que le Morne culmine trois mille mètres. A Haïti, personne à part Eckman ne l'avait jamais escaladé. En 1919, un groupe de la société géodésique des Etats-Unis avait atteint le sommet, en montant avec un train de mulets par le versant sud, partant de Jacmel, mais aucun membre de cette expédition ne résidait à Haïti. En trois ans, le Dr Wilson avait fait trois tentatives et avait échoué. Ce n'était pas un problème d'alpinisme ; il s'agissait simplement de ne pas se perdre.

Apparemment, nous étions bien perdus, à présent, et la chose se compliquait du fait de l'obscurité totale. Nous étions montés de Cul-de-Sac par une longue piste qui nous avait fait franchir plusieurs montagnes. Ce matin-là, nous avions aperçu le Morne La-Selle de trois points différents de la piste mais depuis midi d'autres chaînes montagneuses nous le cachaient. Eckman nous avait dit que nous ne le verrions plus avant d'arriver à la base du sommet lui-même. Pour ce soir, nous cherchions à atteindre un lieu appelé Camp-Franc, à une altitude de dix-huit cents mètres, où se trouvaient des ruines coloniales, d'immenses marronniers et quelques cases d'indigènes ; c'était le dernier endroit habité qu'Eckman avait vu lors de sa précédente ascension. De là, il nous conduirait par un nouveau chemin qu'il avait calculé théoriquement et estimait plus facile que celui qu'il avait pris.

Nous étions cinq, à part Eckman : le Dr Wilson, Parsons, Barker, un botaniste américain, et M. Aubrey, un Haïtien charmant au teint bronzé, qui avait fait de l'alpinisme en Allemagne et en Suisse.

Et maintenant, selon toute probabilité, nous étions tous perdus, y compris Eckman ; nous nous traînions en file indienne à portée de voix, tirant nos chevaux, Aubrey et moi suppliant saint Christophe de venir en aide aux voyageurs épuisés.

Sans aucun doute, c'est par un hasard plus fortuit que miraculeux que, vingt minutes plus tard, Eckman nous cria qu'il avait trouvé les marronniers. Aubrey et moi, nous préférâmes croire à saint Christophe.

C'était une gigantesque avenue de marronniers d'Europe, une avenue plantée deux siècles plus tôt par quelque riche colon au nom oublié. Elle menait aux ruines de ce qui avait dû être un somptueux domaine, que nous visiterions plus tard au grand jour.

Si nous étions arrivés deux siècles plus tôt, un marquis nous aurait sans doute accueillis, des esclaves auraient pansé nos chevaux, on serait allé chercher pour nous dans la cave de fines bouteilles de bon vin de

France et nous aurions couché dans un château au milieu d'un jardin de roses.

Les marronniers géants, plantés sur une double rangée à une quinzaine de mètres d'intervalle, nous guidèrent dans l'obscurité le long d'une crête. Quand nous arrivâmes aux derniers arbres et que l'allée disparut, Aubrey appela Eckman à grands cris, mais ne reçut aucune réponse. Nous nous assîmes par terre, tenant la bride de nos chevaux, tandis que Parsons, Barker et Wilson nous rejoignaient en haletant. Nous hurlâmes tous en chœur et, quand seul le silence nous répondit, nous commençâmes à craindre qu'Eckman n'eût glissé dans quelque crevasse.

— Pas un foutu chamois comme lui, grogna Wilson.

Nous ne pouvions qu'attendre.

Au bout d'un moment nous entendîmes, en avant de nous et sur la gauche, la voix moqueuse du professeur, si proche qu'il n'avait même pas besoin de crier :

— Eh bien, paresseux, vous venez ?

Nous descendîmes à tâtons, en trébuchant, en direction de la voix, et quand nous vîmes un champ de millet nous comprîmes que nous étions près d'une habitation ; nous aperçûmes une vague lueur et sans voir le chemin, nous arrivâmes à la *caille* de Maman Lucie. Eckman était paisiblement assis dans la cour, près d'un petit feu, et faisait du thé. Maman Lucie était accroupie de l'autre côté du foyer, la tête enveloppée de linges douteux, apparemment endormie. Eckman lui dit en créole :

— Voici les autres médecins ; appelle ton petit monde pour qu'ils s'occupent des chevaux.

Le « grand monde », c'est-à-dire le vieux chef de famille, était absent semblait-il. Maman Lucie se réveilla de sa torpeur et cria :

— *Amelissc, Ti Son, vin ici bai coup.*

A la lueur rougeoyante des flammes, nous vîmes sur le seuil de la case de boue séchée une jeune personne de quinze ans, apparemment nue comme un ver, qui nous regardait fixement. Les reflets du feu dans ses yeux immenses et sur ses seins noirs pointus la faisaient ressembler à une œuvre de Rembrandt. Derrière elle, timidement caché, un autre « petit monde », un gamin de huit ou dix ans, passait une tête curieuse.

— *Vini donc*, dit Maman Lucie.

— N'ayez pas peur, insista Eckman.

Les enfants avancèrent à contrecœur et vinrent nous aider à desseller les chevaux. La fille, qui portait un collier de perles de bois et de petits os ainsi que l'inévitable *ouanga*, paraissait totalement inconsciente de sa nudité ; elle était plus timide que craintive tandis que le petit garçon, vêtu d'une vieille chemise en loques, était visiblement terrifié. Les mains tremblantes, il nous aida à attacher les chevaux et, quand Parsons lui donna une petite tape affectueuse sur l'épaule en lui demanda s'il était Ti Son, il répondit par un « oui » qui ressemblait à un petit cri de bête. Il avait si peur qu'il était incapable de parler normalement. J'appris plus tard que, en dehors d'Eckman, il n'avait jamais vu de Blancs. Quand Aubrey alluma sa torche électrique, Ti Son s'enfuit en hurlant ; la fille sursauta mais resta près de nous.

Nous cinq, qui avions fait presque tout le chemin à cheval, étions trop épuisés pour songer à manger mais Eckman, qui était venu à pied avec un sac de montagne pesant sur le dos, dévora la soupe de millet avec grand appétit. Il aimait la cuisine indigène et méprisait les conserves que nous avions apportées.

Tout le monde s'accroupit autour du feu, et nous bûmes un peu de thé ; puis nous allumâmes des cigarettes et bavardâmes entre nous. Eckman était assis à côté de Maman Lucie, tout près du foyer. Amelisse, curieuse, s'enhardit et vint s'accroupir pour nous observer.

Eckman, le ventre plein, était de joyeuse humeur.

— Eh bien, tout va bien, non ? s'exclama-t-il.

Nous acquiesçâmes tous, et cette harmonie l'irrita.

— Ma foi, ajouta-t-il, vous avez été stupides de poursuivre le chemin ; il aurait mieux valu nous arrêter à la chapelle.

Puis il tenta de nous persuader de coucher dans la case fétide, car il n'avait pas envie de dormir à la belle étoile. Nous lui dîmes d'aller au diable et disposâmes nos couvertures à l'ombre des arbres, près des chevaux.

Nous nous réveillâmes à l'aube, reposés mais pleins de courbatures. Eckman ronflait encore et nous allâmes le secouer. Maman Lucie nous fit du café et nous repartîmes.

L'habitation de Maman Lucie était la dernière qu'Eckman avait vue lors de sa précédente ascension, et la plus élevée. Il avait ensuite évité tout contact humain parce que, à Port-au-Prince, on disait que le principal obstacle à l'ascension du pic, c'était les paysans superstitieux, persuadés que la montagne était une espèce d'Olympe sauvage, hanté par les dieux et les démons, et refusait de laisser passer les voyageurs.

Cependant, le bruit courait qu'il existait un village sur la crête Merion, séparé de Camp-Franc par une gorge profonde et situé à une plus grande altitude. La carte d'état-major que nous avions n'indiquait aucune

espèce de village, même pas les pistes au-delà de Camp-Franc, mais Eckman était certain qu'il existait, et que nous le trouverions.

Disséminées autour de Camp-Franc, il y avait six ou sept cases comme celle de Maman Lucie, et aucun de leurs habitants n'avait jamais franchi la gorge ; ils nous assurèrent cependant que des hommes vivaient plus haut dans la montagne, parce que la nuit on entendait parfois le son des tam-tams.

La découverte de ce village mystérieux nous intéressait autant que de gravir le sommet du Morne La-Selle. Parsons avait apporté des médicaments dans ses fontes — le meilleur des passeports — et Eckman, avec ses herbiers et ses spécimens botaniques, passait généralement pour un *docteur feuille*.

Nous descendîmes dans la gorge par une piste bien tracée, en file indienne et conduisant les chevaux par la bride. Quand nous constatâmes que ce sentier serpentait simplement dans le ravin pour aboutir dans une autre vallée, nous fîmes demi-tour, et bientôt Eckman découvrit une autre piste — du moins nous l'affirma-t-il car nous ne distinguions rien — qui semblait conduire à Merion. Il ne se trompait pas.

Sur un petit plateau à plus de deux mille mètres d'altitude, nous aperçûmes de la fumée et nous vîmes de petits champs cultivés autour de quelques cases dispersées.

— Ach ! s'écria Eckman. Ils seront peut-être surpris de nous voir !

Nous nous dirigeâmes vers la plus importante des habitations et des hommes, des enfants, tous armés de machettes, arrivèrent des champs en courant jusqu'à ce qu'une vingtaine de personnes nous entourent.

Ils ne nous saluèrent pas, ce qui nous étonna ; ils refusèrent de répondre à nos questions, et chuchotèrent entre eux. Ils paraissaient plus perplexes et plus inquiets qu'hostiles. Des femmes surgirent des cases, silencieuses, étonnées mais pas effrayées.

Pour la première fois à Haïti, et la dernière, je vis dans ce village des visages tatoués. Hommes et femmes portaient sur le front et les joues des dessins divers, une espèce de grosse allumette, un cercle, un cœur, trois bâtons ou trois points.

Je crois que les deux premiers symboles avaient une signification sexuelle ; le dessin en forme de cœur me surprit et je ne sais ce qu'il représentait, si ce n'est tout simplement un cœur ; le quatrième et le cinquième évoquaient peut-être le triple chemin et le triple cercle par lesquels passent les mystères du vaudou.

Ces gens étaient vêtus comme tous les paysans de Haïti et semblaient prospères, mais leurs habits étaient visiblement tissés et faits à la main, et non achetés dans des magasins.

Là où le sentier passait devant la plus grande des cases, les hommes se mirent tous en travers ; ils ne nous menaçaient pas mais semblaient indiquer que nous ne devions pas aller plus loin. Ils se taisaient et refusaient de parler. Nous avions tous mis pied à terre. Normalement et selon l'étiquette rurale, ils auraient dû prendre nos chevaux par la bride, mais ils ne bougèrent pas. Aubrey, pour établir un contact, tendit sa bride à un jeune garçon qui hésita et se tourna vers un aîné, qui hocha négativement la tête. Eckman, impatient, annonça qu'il avait grand soif et demanda un verre d'eau, ce qui les dérouta car il était difficile de refuser. Ils marmonnèrent entre eux, et puis enfin l'un d'eux nous déclara :

— *Besoin 'tend gros moun.*

Dix minutes plus tard le « gros moun », le chef du village arriva ; c'était un grand vieillard nu-pieds, en pantalon et chemise de toile, la tête enturbannée d'un madras, avec une petite barbe blanche en pointe. Nous nous attendions à tout, à la méfiance et aux obstacles, mais certainement pas à la surprise qu'il nous réservait.

— Vous avez vos papiers ? demanda-t-il.

Nous en restâmes bouche bée.

Aubrey finit par lui demander ce que signifiait cette requête.

— Moi, dit le vieillard, je représente le Pouvoir. Je suis le général Telemon, chef de section, et au nom de notre président Nord Alexis, je vous demande vos papiers.

— Mon bon ami, répliqua Aubrey, moi aussi je suis général, et je salue votre pouvoir. Ami, notre président Nord Alexis est malheureusement mort depuis plus de vingt ans. Notre président actuel est Louis Borno, la paix règne dans les plaines et on n'exige plus de laissez-passer pour les voyageurs.

Le vieillard parut perplexe ; il ne savait ni s'il pouvait croire Aubrey, ni ce qu'il devait faire.

— Il se peut, dit-il enfin, que Nord Alexis soit mort. Personne n'est venu jusqu'ici depuis de longues années et nous ne descendons jamais dans la plaine. Mais qui sont ces Blancs et que viennent-ils faire dans mon village ?

Aubrey expliqua que nous étions tous des médecins, à la recherche de simples qui poussaient très haut dans la montagne, et que nous étions venus en toute amitié lui demander l'hospitalité, du fourrage pour nos bêtes, de l'eau et un abri pour elles, tandis que nous poursuivrions notre chemin à pied.

Nous lui montrâmes les spécimens d'Eckman, qui parurent les convaincre, les flacons et les boîtes de médicaments de Parsons, et nous finîmes par proposer de soigner les malades, s'il y en avait au village.



Toute méfiance s'envola et à présent c'était à qui prendrait soin de nos chevaux et de nos bagages ; quatre ou cinq hommes se disputaient les rênes d'un animal, se battaient pour décharger nos sacs et nos fontes, si bien que si l'on avait tourné la scène au cinéma muet, on aurait eu l'impression que ces gens nous pillaient. Le Vieux-Pouvoir remit de l'ordre dans cette confusion, désigna ceux qui emmèneraient boire et paître nos chevaux, ordonna que tous nos bagages soient entassés contre le mur de sa case et envoya les femmes préparer du café et de quoi nous nourrir.

Il se passa alors un incident qui dissipa les derniers vestiges de méfiance. Un cousin du Vieux-Pouvoir gisait sur une paillasse, l'épaule démise et gravement enflée. Une croix de bois était attachée à son bras et à son cou pendait un sac d'*ouanga* en étoffe noire grasseuse, gros comme un œuf de canne, plein de *merde-diable* (c'est ainsi qu'ils appelaient l'assa-fœtida), de feuilles séchées de plante-cochon et d'os de serpent. C'était un excellent *ouanga*, fortement odorant, mais il n'avait pas donné de résultats.

Wilson et Parsons examinèrent le malade, et Parsons lui dit :

— Papa, nous allons te remettre l'épaule, mais ça va faire mal, et tu vas hurler.

A eux deux, ils remirent l'épaule en place, avec un accompagnement de glapissements que Maman Lucie dut entendre au-delà de la gorge. Puis ils lui firent une piqûre de morphine et quand il s'endormit paisiblement, les villageois comprirent que nous étions de puissants sorciers blancs.

Nous nous étions demandés entre nous, en anglais, si nous devions confier au Vieux-Pouvoir notre but réel, l'ascension du Morne La-Selle dont les pentes abruptes et désolées se dressaient au-delà de Merion pour disparaître dans les nuages.

Barker, qui avait été repoussé une fois par des paysans furieux et menaçants quand il avait tenté l'escalade du Morne au Diable, plus loin au nord, était d'avis de leur dire simplement que nous cherchions des plantes sur les montagnes dominant Merion, mais nous protestâmes tous. Nous estimions, à présent que le Vieux-Pouvoir et ses gens étaient amicaux, qu'il serait plus intéressant de leur dire la vérité, et s'ils élevaient des objections, de discuter avec eux.

Nous révélâmes donc la vérité au chef, plus intéressés par ses réactions que par son aide, dont nous pouvions à la rigueur nous passer. Il secoua violemment la tête. Il nous dit que c'était interdit, non par lui ni par aucun autre pouvoir humain ; sur le Morne La-Selle, chacun le savait, il y avait des loups-garous et des démons. Nous ne pouvions pas y aller, parce que nous y mourrions. Il y avait une ancienne piste, nous dit-il, qui contournait le Morne trois cents mètres plus haut, qui franchissait la crête Merion et descendait vers Sale-Trou ; nous pourrions aller jusque là, bien que ce fût très dangereux la nuit, et il ne demandait pas mieux que de nous donner des guides et des porteurs pour nous y conduire. Au-delà, il n'y avait plus de piste, du moins aucune tracée par des pieds humains.

Il était parfaitement superflu d'assurer au Vieux-Pouvoir que les loups-garous et les démons n'existaient pas. Nous lui « révélâmes » donc qu'Eckman n'était pas seulement un docteur-feuille mais un *bocor* et que les dieux le protégeaient, lui et tous ceux qui l'accompagnaient. Aucun démon n'avait le pouvoir de nous faire du mal.

Aubrey eut alors une inspiration. Il interrompit les objections du vieux chef en disant :

— Papa, on devine en te voyant que tu as du courage, et c'est une grande aventure. Je suis un Noir comme toi, et j'y vais parce que je sais qu'il ne peut nous arriver aucun mal tant que nous sommes avec le *bocor* blanc. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? Ton pouvoir serait accru.

C'était une idée lumineuse. Elle flattait le vieillard, elle faisait de lui un allié. Ses yeux brillèrent, et puis son regard se ternit et il soupira.

— Il y a dix ans, je crois que j'y serais allé. Mais je suis trop vieux à présent. Cependant, je vous ferai accompagner par nos jeunes gens, s'il en est d'assez téméraires pour vous suivre.

— Parfait, parfait ! s'exclama Eckman. Dans une heure nous partons, *ya* ?

— Masilia ! cria le Vieux-Pouvoir à une de ses femmes. Appelle le major et fait battre tambour !

Un tam-tam sonna le rassemblement et bientôt trente ou quarante hommes et garçons étaient réunis devant la case de Vieux-Pouvoir ; il leur expliqua qu'Eckman était un grand *bocor*, que nous allions grimper au sommet du Morne où jamais un être humain n'avait mis les pieds, que nous garantissons qu'il n'y avait aucun danger et que nous aurions besoin de porteurs.

Je suis certain que le village n'avait pas connu une telle surexcitation depuis une génération. Les murmures s'enflèrent et de tous côtés les cris fusèrent, « Non ! Non ! Non ! » les femmes protestant plus fort que les hommes et tirant par le bras leurs fils ou leur mari.

Enfin, un gamin de treize ans à peine s'avança les yeux écarquillés, tremblant de peur mais résolu.

— *Moins p'r aller !*

Nous eûmes alors une démonstration de psychologie élémentaire. La foule changea son fusil d'épaule.

On devinait les pensées de chacun : « Qu'est-ce qu'il se croit, celui-là ? Il ne vaut pas mieux que nous ! S'il n'a pas peur, nous non plus ! S'il y va, nous voulons y aller aussi ! »

Les hommes relevaient le défi lancé par le gamin.

Dans ce village appelé Badeaux, le plus haut et le plus isolé des Antilles, les gens croyaient depuis des générations que la sombre montagne aux pentes abruptes qui dominait leur hameau et se perdait dans les nuages était le refuge des démons les plus redoutables ; jamais personne, même les plus hardis et les plus aventureux, n'avait osé tenter son escalade. Et soudain, parce qu'un gamin effrayé aux yeux immenses avait bredouillé, « moi je suis pour aller », tous se disputaient pour nous suivre. En cet instant, nous aurions pu partir avec toute la jeunesse du village suivant comme des moutons de Panurge.

Chacun de nous choisit un porteur, des garçons de treize à seize ans, et nous déclarâmes que nous partirions immédiatement. Les hommes, les femmes, les enfants, les chiens et Vieux-Pouvoir lui-même nous suivirent jusqu'à la source au bout de la crête pour assister à notre départ. Au-delà, nous ne trouverions plus d'eau et nos garçons qui portaient déjà nos cantines, nos bidons, nos couvertures et nos provisions durent chacun remplir une calebasse.

Nous nous reposâmes un moment au bord de la source, mangeâmes un en-cas, remplîmes d'eau tous nos récipients et nous apprêtâmes à prendre le départ.

Mais Eckman, généralement toujours pressé, était assis sur un rocher comme un gros crapaud.

— Eh bien, qu'attendons-nous ? s'écria Wilson.

Eckman haussa les épaules et grogna :

— Moi, j'attends les éléphants et les canons !

Parsons comprit aussitôt et hurla de rire. Eckman était un maître du sarcasme et plus encore quand il était irrité. Il ne pouvait supporter de rester tranquille une journée. Au village, il avait paru approuver quand nous avions pris des porteurs, mais à présent il se rebiffait.

— Suis-je Hannibal, que vous vouliez que je conduise une armée dans ces montagnes ? tempêta-t-il. Est-ce que je suis Moïse, que je sois suivi par une tribu ? Dans toutes les montagnes de Haïti et de Cuba, je suis monté seul, avec une machette et un bout de pain, mais vous, pour une petite escalade de rien du tout, il vous faut des porteurs et des serviteurs qui nous feront perdre du temps ! Avec cette foule, nous n'arriverons jamais. Alors finissons-en avec ces sottises, et renvoyons ces garçons chez eux.

Chacun à notre façon, furieux ou amusés, nous lui criâmes d'aller au diable ; s'il voulait se charger de tous ses bagages comme un âne bâté, libre à lui, mais nous entendions bien garder nos porteurs.

Nous partîmes enfin, Eckman en tête portant son chargement et grommelant, et nous le suivîmes en file indienne, nos porteurs derrière nous avec nos paquets sur la tête ; nous devions ressembler à Stanley partant explorer l'Afrique inconnue.

Une heure plus tard, vers midi, Eckman, qui était chargé de quinze kilos de bagages et de matériel et qui nous taillait un chemin dans la jungle à la machette, nous avait distancés, alors que nous ne portions rien et que nous n'avions pas à nous arrêter pour taillader des lianes et des buissons épineux ; même les garçons se plaignaient que l'allure fût trop rapide.

Tous les quarts d'heure, il nous échappait, peut-on dire, et, quand nous grimpions en haletant et en soufflant, nous le trouvions tranquillement assis sur une pierre, comme s'il était là depuis des semaines, en train de manger une orange ou d'examiner quelque plante inconnue. Nous ne nous privions pas alors de lui dire notre façon de penser en termes bien sentis.

Eckman, qui se trouvait maintenant dans son élément, était redevenu aimable tout en feignant de grommeler, et quand Wilson marmonna qu'il était capable de suivre n'importe quel coureur mais n'avait jamais prétendu pouvoir maintenir l'allure d'un « foutu bouc des montagnes », Eckman lui sourit de toutes ses dents et lui offrit un quartier d'orange.

Il était ravi de nous voir peiner, et parce qu'il nous réservait un tour de sa façon que nous ne soupçonnions pas.

Vers 4 heures, alors que nous marchions en terrain relativement plat parmi d'énormes sapins, nous trouvâmes, à l'endroit où la crête Merlon rejoignait le saillant du Morne La-Selle, une très ancienne piste à peine visible qui croisait notre sentier à angle droit. C'était la plus haute de toutes les Antilles : Eckman devina que nos porteurs devaient connaître des pistes qui les ramenaient à Badeaux. Il attendit que nous l'ayons tous rejoints, et puis il fit tout pour décourager les garçons, pour les empêcher de nous suivre plus loin ; il parla rapidement, en créole, s'adressant ostensiblement à nous mais uniquement pour leurs oreilles, et nous décrivit d'innombrables dangers en nous affirmant que nous n'avions pas le droit d'y exposer ces enfants.

C'était un de ces moments où j'aurais volontiers étranglé Eckman avec une joie sadique. Et il aurait réussi dans sa tentative de dissuasion s'il n'avait pas été aussi tard ; bientôt le soleil plongerait derrière les montagnes. Les garçons avaient peur de nous suivre mais plus encore de rentrer et d'être surpris par la nuit noire avant d'avoir échappé aux ombres du Morne et à ses démons. Ils nous suivirent donc, la mort dans l'âme.

Après avoir croisé cette piste, nous nous trouvâmes enfin sur les pentes mêmes du Morne La-Selle. Notre intention était de grimper aussi haut que nous le pourrions avant la nuit, puis de repartir aux premières lueurs de l'aube pour la dernière escalade de quelque mille mètres, espérant atteindre le sommet vers 9 heures, y passer quelque temps pour tout observer, et rentrer à Badeaux avant la nuit suivante.

Nous cheminions tant bien que mal le long des crêtes, mais parfois, afin de suivre notre direction, nous devions perdre de l'altitude, descendre dans des gorges et des ravins. Au crépuscule, nous venions de descendre dans une crevasse et nous escaladions le versant opposé quand Eckman, qui nous avait devancés, naturellement, cria :

— Barker, venez voir. C'est très bizarre.

La pente était désolée, sans la moindre végétation ; c'était un escarpement de pierre érodée à quarante-cinq degrés. Là, taillé dans le roc, Eckman avait découvert un véritable sentier qui ne menait pas dans notre direction mais serpentait le long de la pente et menait aux falaises rocheuses au fond de la gorge.

C'était étrange, un peu effrayant, car ce sentier n'avait ni rime ni raison.

— Des boucs sauvages, *nein* ? glapit Eckman. Je ne crois pas. Qu'en pensez-vous, Barker ?

— Non, ce ne sont certainement pas des chèvres qui sont passées là. C'est une piste humaine, pas de doute, et j'ai l'impression qu'elle sert toujours. Mais pour quoi ? Qui l'emprunte ?

Nos porteurs étaient arrivés et avaient vu la piste ; leurs yeux étaient exorbités. Il était évident qu'ils ne partageaient pas notre perplexité. Pour eux, c'était très simple : jamais des pas d'hommes n'avaient tracé ce chemin, encore moins des animaux. C'était une piste tracée par les démons, les loups-garous, les *sans-proels*. Ils me firent vraiment pitié ; leur terreur était navrante.

La direction que prenait le sentier indiquait qu'il montait vers le sommet de la gorge alors que des falaises abruptes la cernaient de toutes parts et empêchaient toute sortie. Nous envisageâmes de le suivre, car Eckman lui-même était vivement intéressé par le phénomène, mais alors nous aurions dû renoncer à atteindre le sommet. Parsons et moi étions partisans de cette exploration, mais les autres, plus raisonnables peut-être, déclarèrent que nous avions quitté Port-au-Prince dans un but précis et que nous devions poursuivre notre escalade. Cependant, Barker s'était engagé sur la petite piste et avait disparu derrière des rochers. Eckman lui cria que nous avions décidé de poursuivre notre chemin ; Barker revint, à contrecœur me sembla-t-il, et nous annonça :

— Je crois que j'ai trouvé où va la piste. Je regrette que nous n'ayons pas le temps d'aller voir. Il y a une corniche, plus haut, et il me semble avoir aperçu une grotte, une caverne...

— Ya ! ironisa Eckman. Et un vieillard à barbe blanche en contemplation devant un crâne, sans doute !

— Ma foi, c'est bien possible. Il est évident que cette piste est utilisée, et si quelqu'un monte là-haut, j'aimerais bien savoir pourquoi, dit Barker.

— Nous ne pouvons pas y aller, décréta Eckman. Je le regrette bien. Nous devons continuer, et camper pour la nuit.

Nous poursuivîmes donc notre ascension, nous sortîmes du ravin et émergeâmes sur un plateau couvert d'une forêt de grands sapins.

La nuit tombait. Nous étions à plus de deux mille mètres et, même sous les tropiques, il fait très froid à pareille altitude. Si nous avions été dans un pays tempéré, nous aurions déjà trouvé de la neige.

Il y avait du bois mort en abondance, des branches tombées sans doute depuis des siècles, des troncs épais, et il nous fut aisé d'en ramasser ; nous traînâmes des bûches pour trois grands feux, et formant un vaste triangle au milieu duquel nous nous installâmes bien au chaud pour dîner de thé, de pain et de viande en boîte. Les garçons étaient toujours aussi terrifiés, et nous décidâmes donc de monter la garde chacun à notre tour. Eckman veilla le premier et nous nous relayâmes, alimentant les feux et veillant à ce qu'ils n'incendient pas la forêt.

Eckman et Wilson avaient compté l'un sur l'autre pour apporter un thermomètre, si bien que nous n'en avons pas ; mais quand nous sortions de notre triangle de feu, nous avions l'impression de sortir d'une cuisine bien chaude dans le froid piquant de l'hiver. Il devait faire presque zéro.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par un frôlement contre mes pieds ; c'était mon porteur, Diner, qui venait se coucher contre moi, roulé en boule, frissonnant de terreur, plus que de froid. Je rabattis la couverture sur ses épaules et il se rapprocha encore en murmurant des remerciements.

Barker, qui était du dernier quart, nous réveilla une heure avant le lever du jour. La nuit, et la mystérieuse piste sur la falaise trouvée au crépuscule avaient tellement accru la terreur de nos garçons qu'ils jugèrent que tout valait mieux que de nous suivre plus loin, et ils nous annoncèrent que dès qu'il ferait jour ils repartiraient chez eux. Ils consentirent à remporter nos couvertures, et tout le matériel dont nous n'avions plus besoin.

Nous fîmes griller du bacon pour notre petit déjeuner, nous bûmes du thé et le peu d'eau qui nous restait à part notre réserve de quatre bidons d'un litre. Nous en enveloppâmes un, avec du pain et du fromage, dans un grand madras que nous accrochâmes à une branche d'arbre, pour notre retour. Nous emporterions trois bidons, nous les boirions au sommet et nous reviendrions assoiffés. Eckman avait calculé que nous pouvions boire notre eau, parce qu'il était certain que nous rentrerions à Badeaux avant la nuit. Si jamais nous nous égarions, nous ne perdrons pas de temps à chercher notre chemin mais nous descendrions tranquillement en suivant les ravins, sûrs de trouver finalement une source.

L'escalade commença aisément; nous suivions une crête pas trop escarpée, entre les immenses sapins. De temps en temps, nous étions obligés de perdre de l'altitude pour plonger dans des ravins et grimper de l'autre côté, ce qui nous fit perdre beaucoup de temps ; nous ne courûmes aucun danger, sauf lorsque nous fûmes obligés de suivre une étroite corniche bordée d'un précipice de plus de cinq cents mètres et d'où, pour la première fois nous aperçûmes un sommet entre les nuages qui, d'après Eckman, ne pouvait être que le Morne La-Selle.

La dernière heure fut pénible mais peu dangereuse ; nous grimpions parmi des rochers dénudés, ayant laissé derrière nous la forêt de sapins et la végétation ; on ne voyait plus que des mousses, des lichens, quelques buissons rabougris et des massifs d'ilex.

Sur la dernière pente aboutissant au sommet nous aperçûmes encore une piste vague, à peine marquée, et nous la suivîmes un moment en pensant qu'elle nous mènerait jusqu'au pic. Mais au bout de quelques centaines de mètres, elle se perdit après avoir tourné à gauche vers le ravin, et nous revînmes sur nos pas pour poursuivre notre escalade.

Le sommet n'avait rien de bien extraordinaire ; c'était un petit dôme de pierre où ne croissaient que quelques minuscules sapins, trois ou quatre buissons et des broussailles d'ilex.

Une plaque de bronze avait été cimentée dans le roc par l'expédition géodésique, six ans plus tôt. On pouvait y lire : « République de Haïti, travaux publics. Défense d'abîmer. » Un espace était réservé pour la date et l'altitude mais, je ne sais pourquoi, elles n'avaient pas été gravées. Tout près, un vieux bidon de fer-blanc rouillé contenait encore un peu du plâtre qui avait servi à sceller la plaque, une vieille boîte de sardines et quelques papiers gras pourris. Nous étions environnés de nuages qui nous bouchaient la vue. Pour nous occuper, nous cherchâmes les traces d'autres visiteurs mais ne trouvâmes rien. Nous fîmes le tour du mamelon, nous escaladâmes quelques rochers pour nous assurer que le sentier mystérieux que nous avions aperçu n'aboutissait pas au sommet et puis nous redescendîmes près de la plaque.

Nos anéroïdes, compte tenu de la compensation, indiquaient 2 970 mètres. Il faisait froid mais il ne gelait pas. Vers 9 heures et demie, après avoir passé une demi-heure au sommet et alors que nous nous apprêtions à repartir, les nuages se dissipèrent soudain et un admirable panorama s'étendit sous nos yeux. Nous étions montés si graduellement, de crête en crête, que le dernier petit monticule n'avait vraiment rien d'impressionnant, et nous eûmes le souffle coupé de nous trouver soudain sur le toit du monde. Très loin au-dessous de nous, nous distinguons de grandes chaînes de montagnes bleues, des pics déchiquetés et au-delà, vers le sud, la mer des Antilles scintillant au soleil ; au nord-ouest s'étendait l'étendue verte de l'Atlantique et au nord-est les grandes plaines de Saint-Domingue entourant le lac salé d'Enriquillo et bordées par la grande Cordillère intérieure de la république dominicaine.

A moins de quatre cents mètres une éminence se dressait, reliée au sommet par une longue crête, moins de cent mètres plus bas que l'endroit où nous nous tenions et d'où nous pensions pouvoir mieux contempler la plaine de Haïti.

Nous décidâmes de quitter immédiatement le sommet et de consacrer le peu de temps qui nous restait à l'ascension de l'autre hauteur.

— Je parie que c'est là qu'aboutit ce sentier, dit Barker. Je suis sûr que nous le trouverons là-bas.

Il ne se trompait pas. Nous retrouvâmes l'étroite piste à peine marquée mais qui était visiblement suivie de temps en temps. Elle menait en effet à ce sommet ; nous y découvrîmes un grand rocher plat surplombant une falaise rocheuse et dominant toute la plaine du Cul-de-Sac, tout le nord de Haïti.

— Quelle vue extraordinaire ! s'exclama Parsons. Dieu, que c'est beau !

— Regardez donc par ici ! cria Barker qui s'était un peu éloigné. Venez voir.

Tout au bord du précipice, sur notre droite, nous vîmes sur un autre rocher plat les traces d'un grand feu, et dans de petites crevasses des bouts de bois calcinés que Barker examina et gratta avec son couteau. Il nous dit

que certains étaient vieux de trois ou quatre ans mais il finit par en trouver d'autres qu'il assura n'être là que depuis quelques mois. Ainsi, le dernier grand feu aurait été allumé vers la Noël, à l'époque des grands sacrifices annuels du vaudou.

Le temps pressait. Nous redescendîmes et, vers midi, nous arrivâmes à notre camp de la veille, où nous nous partageâmes le pain et le fromage et bûmes toute notre eau, à peine une gorgée pour chacun, avant de reprendre notre descente.

Quand nous étions montés, il m'avait semblé que ceux d'entre nous qui traînaient se fatiguaient doublement, car Eckman, qui nous distançait et nous attendait assis sur une pierre, pouvait ainsi se reposer ; d'instinct, aussi, il choisissait le meilleur terrain et nous, qui étions distancés, guidés simplement par ses cris, nous nous égarions parfois et nous épuisions inutilement à escalader des rochers ou traverser des fourrés. Je décidai donc de coller comme un chien aux talons d'Eckman jusqu'à ce que mes forces me trahissent, et je persuadai Parsons de m'imiter.

Au début, Eckman nous félicita à contrecœur mais il finit par se vexer et je crois bien qu'il s'efforça délibérément de nous semer. Je ne veux pas dire qu'il voulait nous abandonner, mais de temps en temps, quand le terrain le permettait, il se mettait à courir. Nous avions chaud, nous avions soif et nous étions effroyablement fatigués. Wilson souffrait plus et Barker moins que les autres ; quant à Eckman, il ne souffrait pas du tout. Il avait l'air de faire une petite promenade de santé.

Dans l'après-midi, nous retrouvâmes la piste de Sale-Trou et la suivîmes pendant une heure ou deux, puis nous la quittâmes pour longer la crête de Merion. Vers 5 heures du soir, il devint évident que nous avions pris une mauvaise ravine et que nous nous étions égarés, comme nous l'avions craint. Nous commençons aussi à perdre du temps. Je suivais toujours Eckman de près mais Parsons s'était blessé le pied contre un rocher et sa chaussure était déchirée ; il devait souffrir car il boitait, et sa chaussette était ensanglantée. Wilson, le plus lourd, non pas gras mais sanguin, rougeaud, souffrait surtout de la soif. Sa figure était congestionnée et il avait de la fièvre.

Nous perdîmes l'espoir d'arriver à Badeaux ce soir-là et nous suivîmes le ravin dans lequel nous nous trouvions, certains que, tôt ou tard, nous trouverions une source ou une habitation. Au crépuscule, nous trouvâmes en effet une source fraîche, clapotant gaiement entre les rochers, qui donnait naissance à un ruisseau bordé de petits arbres et de menthes. Nous bûmes, nous plongeâmes les bras, la tête, les épaules dans l'eau. Nous encourageâmes à grands cris les traînards Wilson et Parsons. Le courage nous revenait, et nous étions joyeux. Eckman lui-même était gai. Aubrey tira de sa poche un petit flacon de rhum ; nous jetâmes au fond de nos timbales qui servaient de couvercle à nos bidons des poignées de menthe, nous ajoutâmes quelques gouttes de rhum et l'eau glacée de la source.

Après avoir bu, je portai une timbale de cette mixture à Parsons, qui arrivait péniblement en traînant la jambe ; il me regarda d'un air ahuri, but un peu et tendit la timbale à Wilson, qui se précipita vers la source et s'y jeta, absorbant son eau par tous ses pores. Après nous être essuyés avec des feuilles, nous fumâmes les dernières cigarettes de Barker.

Nous avions faim, certes, mais ne nous en soucions guère. Plusieurs pistes aboutissaient à cette source, mais nous ne pouvions pas les suivre au hasard en pleine nuit et nous savions qu'au matin des gens viendraient puiser de l'eau et nous guideraient. Nous décidâmes de rester là pour la nuit et de dormir si nous le pouvions, bien qu'Eckman craignît qu'il ne fît trop froid.

Soudain, vers l'est, au-delà de la crête et apparemment tout près de nous, un tam-tam se mit à résonner. Nous pensâmes que c'était pour une danse Congo, ou pour une cérémonie religieuse. Mais en tendant l'oreille, en écoutant le rythme, je fus persuadé que ce n'était pas un chant Congo ou vaudou mais un signal de village. Plus loin, un autre tam-tam reprit la même cadence, et puis, très faiblement d'autres tambours résonnèrent dans le lointain.

J'émis l'hypothèse, qui allait se révéler exacte, que le Vieux-Pouvoir de Badeaux, craignant que nous nous perdions, avait envoyé ses joueurs de tam-tam sur les pentes de Merion, pour nous guider.

Nous courûmes vers la crête en criant, un appel nous répondit et bientôt nous rencontrâmes un homme seul, avec son tam-tam, qui venait effectivement de Badeaux. Aussitôt, il tapa rapidement sur son tambour pour annoncer que nous étions retrouvés ; au-delà de la crête un autre répondit, puis un autre encore plus loin, jouant à la même cadence. Ainsi le Vieux-Pouvoir, à dix kilomètres de là, apprit que nous étions sains et saufs.

Tandis que nous suivions l'homme qui nous servait de guide, nous entendîmes les tam-tams Congo battre le rappel à Badeaux ; ils organisaient là-bas une fête pour saluer notre retour.

Quand nous arrivâmes au village, complètement épuisés, il faisait nuit noire. Des lampes à huile et des torches illuminaient la case du Vieux-Pouvoir. La jeunesse dansait déjà sous la *tunelle*, mais quand on nous aperçut, tout le monde se précipita vers nous pour nous accueillir. Le vieillard nous embrassa tous. Une grande marmite de ragoût de poulet et une autre de millet nous attendaient avec une immense calebasse d'eau fraîche. Je

sentis une main me tirer par la manche et me retourner. C'était Diner, mon porteur, qui me sourit timidement et fourra discrètement dans ma main deux petites tomates. Je me demandai pourquoi il prenait tant de précautions et finis par me dire qu'il avait dû les voler.

Nous nous gavâmes de poulet et de millet, nous étalâmes nos couvertures à l'ombre, au bout de la cour, et nous allongâmes pour dormir, si cela était possible, tandis que tout le village continuait de danser au son des tam-tams. La fête allait durer toute la nuit et puisque, en somme, elle était donnée en notre honneur, nous ne pouvions guère protester. Philosophes, Aubrey et moi nous enivrâmes paisiblement au *clairin* et, sauf lorsque des danseurs me tombèrent dessus ou me marchèrent sur la tête, je dormis comme un bienheureux.

Le lendemain matin, nous distribuâmes des largesses, fîmes nos adieux (sauf Eckman qui comptait rester quelque temps pour cueillir des plantes autour de Merion) et nous repartîmes sur nos chevaux engraisés et bien reposés. Nous fîmes halte chez Maman Lucie pour lui donner des nouvelles de ses voisins qu'elle n'avait jamais vus mais dont elle entendait parfois les chiens et les tam-tams dans la nuit, et pour visiter les ruines de la vieille habitation coloniale française à Camp-Franc.

En ces lieux, jadis aussi isolés qu'ils l'étaient aujourd'hui, des gens avaient vécu dans le luxe, entourés d'esclaves (c'était clair comme le jour) mais aucune tradition orale ne demeurait de cette époque révolue. Nul ne pouvait savoir si le propriétaire, comme le comte Kenscoff sur une autre crête, avait été un monstre qui s'amusait à faire chasser ses jolies maîtresses de sang mêlé par ses chiens de meute, ou si un bon marquis avait vécu là, que ses esclaves fidèles avaient aidé à s'enfuir jusqu'à Jacmel au moment de la sanglante révolution, pour lui baiser ensuite la main et veiller à ce que sa famille et lui prennent une frégate afin de se réfugier à Port Royal... Nul ne le saura jamais.

Maman Lucie savait simplement que les ruines s'appelaient Magasin, mais ne put nous en donner la raison. Nous pensâmes que c'était parce que les seuls murs encore debout étaient ceux d'une espèce d'entrepôt, une tour située sur une pente derrière les jardins ; elle avait peut-être été le magasin aux poudres d'un fortin, ou simplement une grange à provisions. On voyait encore les fondations d'une vaste villa, entourées de ce qui avait dû être une merveilleuse roseraie où quelques rosiers devenus sauvages fleurissaient encore, et d'un verger de prunes. Seule la longue allée de marronniers majestueux n'avait pas dû changer et restait debout pour témoigner d'une splendeur passée. Il y avait aussi les ruines d'une grande citerne ronde.

Par un beau matin de Pâques ensoleillé, à Port-au-Prince, le parc élégant appelé Champ-de-Mars qui s'étend devant le palais présidentiel et les nouveaux bâtiments officiels, ressemblait à un champ de bataille où se serait déroulé un carnage atroce.

Il était impossible de le traverser en voiture sans avoir à contourner des torsos déchiquetés ; on ne pouvait faire un pas sans enjambrer des bras, des jambes, des têtes et tous les fragments imaginables de l'anatomie humaine.

Il était impossible de ne pas sourire, car ces restes affreux n'étaient pas sanglants ; les plaies béantes ne laissaient échapper que de la sciure, de la paille et de la bourre de colon. Ces « morts » n'étaient autres que les effigies grandeur nature de Judas et des soldats de Ponce Pilate, exterminés tous les ans par un peuple naïf tenant à venger, à retardement, un événement qui s'était déroulé en Palestine sous le règne de Tibère.

Louis, mon boy noir, était venu me voir le samedi pour me supplier de lui prêter la machette servant à tailler les arbres du jardin, afin qu'il puisse être bien armé pour participer au pieux massacre. Un Judas, me dit-il, se cachait dans la jungle derrière la maison du colonel Myers, un de nos proches voisins ; on pouvait déjà entendre la foule hurler et battre du tambour pour le débusquer.

— Va donc, Louis, lui dis-je. Et que Dieu t'accompagne.

Je lui conseillai même d'emporter un vieux sabre *caco* que m'avait donné le général Télémaque Jumelle, mais il estima que la machette suffirait et il s'en alla, débordant, me sembla-t-il, plus de joie que de zèle pieux.

Grâce à Louis qui m'avait emmené au début de la semaine sainte chez sa tante qui habitait Bizoton, j'avais en quelque sorte fait la connaissance de Judas avant qu'il ne trahisse Notre Seigneur et prenne le maquis. Toute la petite communauté s'était réunie pour le fabriquer. Il était assis sur une chaise près de la porte. On avait bourré de paille une vieille veste, une chemise et un pantalon de toile et attaché au bout des manches des gants de coton, empaillés aussi, et au pantalon une paire de souliers ; la tête était un sac de toile bourré de chiffons et on avait peint dessus deux yeux, un nez et une bouche dans laquelle on avait enfoncé une pipe. On me présenta fort poliment à cette créature. Ils en étaient tous assez fiers. C'était Monsieur Judas et je devais lui serrer la main. Il faut comprendre — et on le pourra si l'on se rappelle la logique transcendante qui gouverne les jeux et les « faire semblant » de notre enfance — que Judas n'avait pas encore trahi Jésus. Il était par conséquent un hôte honoré, comme l'auraient été Saint Pierre ou Saint Paul s'ils avaient rendu visite à ces braves gens.

Leur colère vertueuse serait donc parfaitement justifiée quand ils apprendraient, le samedi matin, que Judas avait trahi. C'est alors que tous les voisins, armés et hurlant, les hommes brandissant des machettes et des matraques *coco-macaques*, les femmes des couteaux de cuisine, envahissent l'habitation où l'on avait invité Judas en vociférant et en demandant :

— *Qui bo' li ?* (Où est le traître ?)

Ils regardent sous le lit, s'il y en a un, dans les placards, derrière les portes, et les membres de la famille participent avidement aux recherches. Mais on ne trouve pas Judas. Il s'est enfui ! En réalité, le chef de famille a emporté le mannequin pendant la nuit et l'a bien caché, généralement dans la jungle, au fond d'un ravin ou dans des fourrés aux abords de la ville ou du village. Judas, craignant pour sa vie, va se réfugier normalement dans la forêt mais il peut avoir d'autres idées. On en a retrouvé cachés dans un bateau, dans un garage public, même sous le kiosque à musique du Champ-de-Mars où tous les Judas retrouvés sont traînés pour être exécutés.

Ainsi, la chasse aux Judas devient un jeu merveilleux et passionnant. Des groupes se forment, on hurle, on joue du tam-tam, on court dans les rues, on se précipite dans les impasses, on se mêle à d'autres groupes qui cherchent le propre Judas de leur voisinage, mais rien n'empêche, si l'on retrouve un autre Judas par hasard, de le mettre en pièces. D'autres battent la jungle, cherchent dans les fourrés. C'est un peu comme une gigantesque chasse au trésor d'un genre nouveau.

Samedi matin, après avoir prêté la machette à Louis en lui souhaitant bonne chasse, je pris ma petite voiture et me rendis au faubourg de Bizoton. On m'avait dit que je verrais de nombreux Judas traînés sur les chemins mais plus tard je regrettai de ne pas avoir suivi Louis car je n'eus pas la chance d'en voir un seul au moment même de sa capture. Cependant, j'en vis beaucoup que l'on frappait, que l'on poignardait, que l'on déchirait au bord de la route et d'autres que l'on traînait avec des cordes vers la ville. Les femmes étaient plus sauvages que les hommes, et jouaient le jeu avec une plus grande frénésie.

En fait, je crois que tout cela était moins féroce, moins sanguinaire et plus joyeux que ne le laisse penser cette description. Il y avait beaucoup de rires, des plaisanteries, des épisodes comiques ; c'était en somme un joyeux carnaval.

Je riais aussi quand soudain je vis devant moi le palais de Guillaume Sam, à côté de la légation française au jardin clos de murs, et là, sous le soleil, la foule hurlante, dansant et brandissant des machettes, aujourd'hui comique et inoffensive, mais qui ressemblait à s'y méprendre à celle qui avait envahi ces bâtiments en 1915, en glapissant « *Qui bo' li ?* » tout comme elle le criait aujourd'hui. Le peuple de Port-au-Prince avait alors fouillé sous les lits, derrière les portes, dans les placards. Ce n'était pas un bonhomme de paille qu'il voulait trouver, mais Guillaume Sam, le Président, un homme de chair et de sang, et les gens l'avaient jeté pardessus le mur, ils lui avaient arraché les bras et les jambes puis avaient traîné le torse ensanglanté au bout d'une corde jusqu'au Champ-de-Mars, comme on le faisait aujourd'hui pour les mannequins de paille représentant Judas.

L'histoire de Guillaume Sam, qui devait se terminer dans un bain de sang et par l'intervention des Etats-Unis, avait débuté comme un opéra bouffe, et s'était poursuivie en comédie.

A l'automne de 1914, Davilmar Théodore prit le pouvoir, se nomma lui-même président, s'installa dans le palais à Port-au-Prince, mais il commit l'erreur d'envoyer un de ses généraux, Guillaume Sam, dans le nord. Moins de trois mois après, ayant eu des entretiens secrets avec les notables de la région, Sam annonça que l'élection de Théodore était illégale, se proclama Protecteur des libertés du peuple, partit pour Fort-Liberté, un village du bord de mer à l'est de Cap Haïtien, et là, il recruta une armée révolutionnaire composée de quelques milliers de généraux et d'une centaine de soldats.

J'ai visité Fort-Liberté avec un nommé Pettigrew, qui défriche la jungle environnante pour planter du sisal. En longeant la plage désolée pour aller voir les anciennes fortifications espagnoles, nous découvrîmes un canon de bronze, sur son affût de bois vermoulu et Pettigrew s'exclama :

— C'est incroyable ! On a tiré avec ce canon, récemment ! Voyez les traces de poudre... Comment est-ce possible ?

Un des contremaîtres de Pettigrew nous avait accompagnés, un brave Noir aux pieds nus, qui nous expliqua fièrement :

— C'est moi qui ai tiré le coup de canon. J'étais le chef de l'artillerie de Guillaume Sam.

Il caressa tendrement l'antique canon couvert de vert-de-gris braqué vers le large, dans la direction de New York ou du Labrador, et reprit en souriant :

— Oui, avec cette arme, j'ai vaillamment combattu pour la révolution ; avec ce grand canon, j'ai tiré neuf obus.

— Mais que pouvais-tu viser, bon Dieu ? s'écria Pettigrew.

— Ah, monsieur, répondit l'ancien commandant de l'artillerie de Guillaume Sam, vous ne comprenez pas ces choses ! Je ne visais rien. Les coups de canon étaient pour la prise de la ville de Terrière-Rouge. Vous comprenez, ils pouvaient entendre les détonations.

Ainsi, pour la millième fois, l'armée révolutionnaire avait attaqué et Cap-Haïtien était tombé. Les troupes gouvernementales tirèrent trois salves de mousqueterie au-dessus des têtes des soldats triomphants du Protecteur des libertés du peuple, battirent en retraite sans subir aucune perte, envoyèrent dire au ministre de la Guerre de Théodore à Port-au-Prince qu'elles avaient subi une défaite sanglante, et s'enrôlèrent dans l'armée du Protecteur.

A partir de là, les événements se déroulèrent suivant les règles communes à toutes les révolutions haïtiennes, un peu comme un jeu d'échecs. Le Protecteur des libertés du peuple, avec son armée renforcée par les déserteurs du gouvernement, marche vers le sud, libère de nombreux villages et finit par dresser sa tente devant l'important centre commercial de Gonaïves, généralement défendu par les troupes du président en exercice. Les commerçants de la ville, Syriens ou Allemands, viennent supplier les assiégeants de ne pas y mettre le feu. Il arrive qu'à la suite d'un malentendu une partie de la ville soit incendiée, mais l'affaire s'arrange le plus souvent à l'amiable, sans effusion de sang, au mieux des intérêts du Protecteur des libertés, et ses troupes reçoivent leur première solde.

De là, tout le monde marche sur Saint-Marc, relié à Port-au-Prince par une ligne de chemin de fer. Cependant que les hordes de la révolution approchent de la voie ferrée de Saint-Marc, des événements prévisibles se déroulent dans la capitale. Le ministre de la Guerre rend visite au Président et lui déclare que la situation est désespérée.

— Vraiment ? demande le Président.

— Ma foi, répond le ministre, peut-être qu'avec deux cent mille francs...

On appelle en consultation le ministre des Finances. Lorsqu'il annonce quels sont les fonds disponibles le Président les déclare fonds secrets « pour la défense du gouvernement », utilisables en cas d'urgence. On en remet une petite partie à l'armée qui exécute des manœuvres dans le nord. Les généraux qui ont été déjà payés, font un semblant d'offensive et rentrent à Port-au-Prince avec leurs bataillons pour annoncer que tout est perdu.

Cependant, tandis que les libérateurs s'engouffrent dans des trains à Saint-Marc, il est d'usage que le



Président, les ministres de la Guerre et de la Justice s'embarquent avec les fonds secrets pour la Jamaïque.

Ainsi, lorsque le Libérateur du peuple arrive à Port-au-Prince, il n'y a aucune contestation. Il trouve le palais désert, bien propre, tout prêt pour l'accueillir, et quelques jours plus tard il est élu président. La règle du jeu exige qu'il ne pille ni ne brûle Port-au-Prince. Ce serait un manque de savoir-vivre, ou de « savoir révolutionner », tout à fait scandaleux.

Ce fut plus ou moins ainsi que Guillaume Sam s'attribua la présidence au mois de mars 1915. Selon le cours normal des événements, il aurait pu la quitter en faisant voile vers la Jamaïque, suivant le livret de l'opéra bouffe habituel.

Mais il arrive parfois — bien que plus rarement que ne veulent le faire croire les détracteurs de Haïti — que ces révolutions d'opérette échappent à tout contrôle et se terminent en tragédie sanglante. C'est inévitable dans un pays où le peuple, le plus souvent puéril et naïf, possède aussi un puissant atavisme de sauvagerie primitive ; et Guillaume Sam était lui-même un Noir, un fils de ce peuple. Dans l'histoire de la république de Haïti, six présidents seulement ont été assassinés, ce qui ne peut être considéré comme un record à côté de bien des pays européens, mais ces attentats se distinguèrent par une certaine gaillardise choquante pour un esprit occidental ; par exemple celui qui fût perpétré en 1912 contre le président Leconte, que l'on fit sauter à la dynamite ainsi que son palais, son petit-fils et presque tous les membres de sa garde.

Ce qui arriva, dans le cas de Guillaume Sam, est à peine une exception, et je ne l'évoquerais pas dans ce récit, qui ne prétend pas être une œuvre d'histoire ni un traité politique, sinon que ces événements me semblent révéler mieux que d'autres les émotions et la psychologie du peuple haïtien que je m'efforce de présenter, pour le meilleur et pour le pire, aussi sincèrement que je le puis. Les Haïtiens sont un peu comiques, un peu enfantins, facilement caricaturaux, comme Tartarin ; et puis, soudain, surgit de temps en temps un état d'âme étrange, essentiel sans doute à la couleur et à la texture de leur peau, quelque chose de plus grave que la sauvagerie atavique mais qui remonte néanmoins à leur Afrique ancestrale, sombre mère des mystères ; alors disparaissent tous les traits qui peuvent provoquer un sourire ou un mépris indulgent et l'on assiste à une transmutation des êtres qui aboutit à la terreur, à la tragédie.

Au mois de mars 1915, le président Guillaume Sam était installé dans son palais, bien provisoirement, et au printemps un autre Protecteur des libertés du peuple organisa sa révolution dans le nord, tout comme Sam l'avait fait pour renverser son prédécesseur. La situation était la même et elle aurait dû se terminer par le dernier acte habituel et par la phrase si souvent écrite en épitaphe pour les éphémères présidents de Haïti que le bon peuple en riait : « Il s'est embarqué pour la Jamaïque. » Mais voilà que la comédie, tournait au drame sanglant. Tout se déclencha lorsque le président Sam apprit qu'un groupe de politiciens alliés à l'aristocratie de Port-au-Prince complotait contre lui. De nombreuses bandes de *cacos* campaient aux abords de la capitale. Les *cacos* sont des guérilleros pillards, des mercenaires parfois révolutionnaires, parfois patriotes, parfois de simples bandits. Selon les cas, ils peuvent défendre un président ou aider à le renverser. Le président Guillaume Sam apprit que certains beaux messieurs de sa capitale traitaient en secret avec ces bandes armées. Aussitôt, il lança deux contre-offensives hardies, dangereuses et passablement sauvages. Il fit d'abord arrêter par ses fidèles soldats tous les membres influents de l'aristocratie et les jeta en prison. Puis il envoya des messagers dans les montagnes environnantes pour convoquer secrètement le chef de la plus importante des bandes *cacos*. un pseudo-général nommé Matelius. Dès la nuit suivante, ce chef *caco*, sur les ordres du président Sam, envahit la capitale avec sa horde de va-nu-pieds ivres brandissant des machettes et s'en alla dresser son camp aux portes du palais. Les jolies mulâtresses élégantes dont les pères ou les maris avaient été emprisonnés durent être frappées de terreur ; des vérandas de leurs luxueuses villas, elles voyaient les feux de camp de ces vauriens, qui flambaient si près des murs du palais qu'ils ne pouvaient être là que sur les ordres de Sam lui-même.

Près de deux cents des citoyens les plus estimés de Port-au-Prince avaient été arrêtés. Ils avaient été choisis au hasard, qu'ils fussent ou non soupçonnés de comploter contre le président, mais faisaient tous partie de l'élite élégante et richissime. Sam pensait que certains membres de cette classe voulaient le trahir, aussi avait-il pris comme otage la classe tout entière afin de sauvegarder sa personne.

Le même soir, il écrivit une lettre à Charles Oscar, gouverneur de la prison. La lettre était ambiguë car Sam était un paysan ignorant qui écrivait mal le français. Oscar crut comprendre qu'il devait tuer tous les otages dans le cas où Sam serait attaqué dans son palais. Cependant, Sam craignait tant la trahison qu'il avait désarmé presque tous les gardes et les serviteurs du palais, dont certains avaient été employés par les aristocrates emprisonnés, et ne se fiait plus qu'aux *cacos*.

Cette nuit-là, à 4 heures du matin, l'enfer déferla sur Port-au-Prince. Charles Dalvar — qui survécut aux événements et devint maire de la capitale — se glissa derrière le palais par une profonde ravine avec une trentaine d'amis sûrs qui avaient échappé au coup de filet de Sam. Ils étaient armés de fusils de chasse et de pistolets de duel, armes singulières pour une telle expédition, mais qui prouvaient un certain courage. Ils

apparurent aux portes du palais et ouvrirent le feu. Les *cacos*, qui auraient facilement pu les repousser et les massacrer, crurent que la capitale entière se soulevait et regagnèrent précipitamment leurs montagnes.

Tandis que Dalvar et ses hommes pénétraient dans la cour du palais, le président Sam s'enfuit en bondissant comme un singe par-dessus le mur du jardin pour se réfugier à la légation française voisine. Il reçut une décharge de petit plomb dans les fesses alors qu'il franchissait le mur et retomba dans les jardins de la légation où Dalvar n'osa pas le poursuivre.

Mais pendant ce temps le gouverneur de la prison, Oscar, avait entendu la fusillade aux abords du palais et avait obéi à la lettre du Président en faisant massacrer tous les otages. Certains furent abattus à coups de fusil, d'autres déchiquetés à la machette. Le lendemain, quand les femmes et les mères des malheureux vinrent chercher leurs corps, elles durent emporter leurs restes dans des paniers.

A l'aube, quand la nouvelle du massacre de la prison se répandit dans Port-au-Prince, la ville se souleva réellement, sans distinction de classe sociale. L'aristocratie comme le bas peuple exigeaient le sang de Guillaume Sam. Une foule immense se rassembla sur le Champ de Mars, et attendit comme un tigre guette sa proie.

Quatre personnalités de la capitale, dont les noms ont été oubliés, apparurent en jaquette devant les grilles de la légation et sonnèrent discrètement.

Le ministre français leur ouvrit. On me dit qu'il avait reconnu ces quatre hommes et pensait qu'il ne serait guère courtois de leur parler à travers un judas ; et puis il aurait eu l'air d'avoir quelque chose à cacher. A ce que l'on raconte, sa fille était à côté de lui.

— Veuillez entrer, messieurs, dit-il.

Les quatre hommes entrèrent, saluèrent la jeune fille et ôtèrent leur chapeau mais restèrent à la grille pour expliquer leur mission. Le ministre français mentit comme un gentilhomme et affirma que le Président n'était plus à la légation. Les quatre émissaires affirmèrent de leur côté :

— Monsieur le ministre, nous vous croyons sur parole mais malheureusement cela n'apaisera pas le peuple. Il vaudrait mieux que nous puissions entrer discrètement afin de fouiller la maison, plutôt que la foule ne l'envahisse.

— Je dois vous avertir, messieurs, répliqua le ministre que ce serait une violation de territoire. Je ne puis l'autoriser.

— Nous le regrettons, répondirent les quatre messieurs.

— Malheureusement, reprit le ministre, je ne dispose pas de forces armées et ne puis vous en empêcher.

Guillaume Sam avait été bien caché, mais on avait oublié un détail. Sa blessure avait été soignée à l'iodeforme et la forte odeur le trahit. Il se laissa entraîner sans résistance vers l'escalier et puis le courage lui manqua. Il ne put maîtriser son instinct de conservation et ses grosses mains de paysan s'agrippèrent à la rampe où il se cramponna.

Sam était un nègre solide, un homme du peuple, une brute puissante. Ces quatre messieurs n'auraient pu lui faire lâcher prise sans recourir à des mesures déplorables et ils ne voulaient surtout pas créer de scandale en se colletant dans la légation avec le Président déchu. Ils chuchotèrent entre eux et finalement l'un d'eux leva sa lourde canne à pommeau d'or et l'abattit sur les bras de Sam, fracturant ses poignets.

Après avoir traîné leur victime dans le jardin, ils eurent un geste étrange. Ils ne le tirèrent pas vers la grille surmontée des armes françaises. Peut-être était-ce un geste théâtral, peut-être un raffinement d'élégance. Toujours est-il qu'ils évitèrent la grille, portèrent le Président dans leurs bras et le jetèrent par-dessus le mur vers la foule.

La populace, bien entendu, le mit en pièces. Presque tous le déchirèrent avec leurs mains nues, mais une femme lui trancha proprement la tête avec une machette et l'emporta. Une autre, dit-on, lui arracha le cœur et se promena en le déchiquetant avec ses dents. Quand il ne resta plus qu'un torse sanglant, on y attachait des cordes et on traîna dans les rues ce qui restait de Guillaume Sam.

Cependant Charles Oscar, le gouverneur de la prison, s'était réfugié à la légation dominicaine. Tout le monde l'avait oublié, apparemment, sauf un petit monsieur tranquille, un « gentilhomme de couleur » aux cheveux gris dont les trois fils avaient péri lors du massacre des otages. Ce petit monsieur enfila sa jaquette ornée du ruban de la Légion d'Honneur, ses gants beurre frais de vieux boulevardier et s'en alla sonner à la porte de la légation dominicaine.

On dit qu'il remit sa carte de visite, fort poliment. Charles Oscar, un homme cruel sans doute mais pas un lâche, entra dans le salon et le vieux monsieur sortit un pistolet de sa poche et tira soigneusement trois balles, qui toutes étaient mortelles, une pour chacun de ses fils.

A l'instant précis où ces événements se déroulaient, le cuirassé américain *Washington* entra dans la rade. La présence des Etats-Unis en Haïti mit fin à bien des abus, aux révolutions, aux émeutes violentes et à tant

d'autres choses déplorables qui, tous les gens raisonnables le diront, doivent être réprimées. Cette intervention mit fin aussi, ou interrompit, plus d'un siècle de liberté nationale d'une espèce particulière qui n'avait jamais existé alors sur terre sauf au Libéria, la liberté d'un peuple noir de se gouverner bien ou mal, de disposer de soi-même sans avoir à en demander la permission à l'homme blanc. Je comprends mal ces choses, mais ce que je crois comprendre, c'est l'âme du petit monsieur qui se rendit à la légation dominicaine, et j'espère que rien, jamais, ne pourra abattre de tels hommes.

## QUELQUES NOTES DE L'AUTEUR

### 1

#### Pour comprendre le créole

Le créole haïtien est une langue dérivée du français, simplifiée, corrompue, élidée — et parfois enrichie — comportant des mots venus de l'africain, de l'espagnol et de l'anglais.

Le créole n'est pas une langue écrite et n'a pas d'orthographe propre. Certains écrivains et poètes haïtiens comme Georges Sylvaire, Oswald Durand et Frédéric Doret, ont essayé d'inventer une sorte d'orthographe phonétique qui devra faire l'affaire, tant bien que mal.

Certaines règles élémentaires de grammaire et de syntaxe créole méritent des explications.

Les pronoms n'ont ni genre ni déclinaisons. Ainsi *Moins* (ou *moi* ou *m'*) signifie aussi bien « moi » que « je ». *Ou* (corruption de vous) veut dire à la fois vous, tu ou toi. *Li* (corruption de lui) signifie il, lui, elle ou ceci, cela, ça. *Yo* (une corruption probable d'eux) peut vouloir dire ils, elles, eux, ceux, celles.

Les noms et les articles ne changent jamais, pour le féminin, le masculin ou le pluriel. En créole, on dit de même *iune homme* et *iune femme*, et il en est de même pour les adjectifs ; un objet est *belle*, jamais *beau*.

En créole, les noms et adjectifs français commençant par une voyelle sont le plus souvent précédés d'un *z*, résultant de la liaison au pluriel. Des oranges, des herbes, deviennent *iune zorange*, *iune zerbe*, au singulier.

Dans le cas des verbes, chaque racine de verbe garde une forme invariable, généralement celle de l'infinitif, à condition qu'il s'agisse d'un verbe simple comme aller, marcher, marier, tuer, etc. Lorsqu'il s'agit de verbes irréguliers ou moins simples, comme vouloir, connaître, etc., la racine créole devient *vlai* ou *vlé* pour voulez, et *connai*, pour connaissez ou connais. Pour le verbe donner, l'impératif « donne » devient racine et le résultat est complètement déformé en *bom* ou *bai*. Certains verbes changent de sens ; ainsi gagner, corrompu en *gagnin* signifie avoir et *joind'* du verbe joindre veut dire trouver ou avoir.

L'auxiliaire être a presque totalement disparu dans son sens de modification d'une conjugaison.

Le futur est formé par le préfixe *pour*, généralement contracté en *p'r*, et le passé par le préfixe *té*, abréviation de « était ». Il arrive souvent que le passé soit indiqué par le participe qui, à l'oreille, produit le même son que l'infinitif. Ainsi, *li marcher*, signifie « il marche », et *li marché*, « il marchait » mais le son est identique. Quand le paysan haïtien emploie le préfixe *té* pour indiquer le passé, la racine du verbe reste la même et peut être orthographiée *marcher* ou *marché*. Un verbe créole pourrait se conjuguer ainsi :

#### PRESENT

Je vais *Moi aller*

Tu vas *Ou aller*

Il ou elle va *Li aller*

Nous allons *Nous aller*

Vous allez *Ou aller*

Ils ou elles vont *Yo aller*

#### IMPARFAIT, PASSÉ SIMPLE, etc.

J'allais *Moin té aller* (ou *allé*)

Tu allais *Ou té aller*

etc.

#### FUTUR

J'irai *Moin p'r aller*

Tu iras *Ou p'r aller*

etc.

La langue est beaucoup plus riche et plus complexe que ne peuvent l'indiquer ces quelques règles élémentaires, mais elles pourront servir à mieux comprendre les phrases, les expressions et les chansons créoles que l'on trouvera dans ce livre.

### 2

#### L'origine du vaudou

Ce mot de « vaudou » dont l'origine a été recherchée jusque dans des expressions comme *veau d'or*, ou dans l'hérésie des *Vaudois*, est tout simplement un terme générique du dialecte africain *fongbé*, le mot le plus important de cette langue puisqu'il englobe toute la vie morale et religieuse des Fons (un groupe racial du Dahomey) et sert de racine à un nombre incalculable de mots.

Quel est le sens exact de ce mot en *fongbé* ?

Il désigne *les* génies, bons ou mauvais, et par extension la statue d'un de ces génies ou tout objet symbolisant leur culte ou leur pouvoir (bienveillant ou maléfique).

La racine de ce mot, *vôdu*, donne *vôdonu*, vocable désignant la religion du Vaudou dans son ensemble.

La forme la plus primitive de la religion vaudou en Afrique était le culte du serpent, Dâ, incarnant le génie Dâgbé, prononcé Dangbé.

Les deux principaux sanctuaires de ce culte étaient situés dans les forêts sacrées de Somorné, près d'Allada et à Ouida. Par contraction, l'expression dahoméenne Dangé Allada devint le nom du dieu, ou *loa* Damballah dont le symbole est toujours le serpent (Damballah-Ouédô *cé couleuv'*). Quant au terme Ouédô qui suit le nom du *loa*, il découle du rapport que les Haïtiens formaient entre Dangbé et Ayida-Ouédô, la déesse de l'arc-en-ciel, une espèce de Junon dahoméenne.

Les « vestales » des temples de Dangbé s'appelaient *dangbési*, d'où le cantique si souvent entendu à Haïti : « *Damballah- dangbési Ouida* », etc., qui pourrait se traduire par : « Les femmes de Dangbé à Allada et Ouida. »

Le deuxième grand *vôdu* du Dahomey est Legba. C'est le Priape de cette région d'Afrique, le dieu de la reproduction et de la fécondité.

Avant la conquête du Dahomey par les Français, la statue de Legba se dressait à tous les carrefours, avec tous ses attributs, exagérés par un art primitif qui ne craignait pas l'obscénité. A Haïti, Legba devint ainsi le maître des routes et des carrefours, d'où l'hymne bien connu : « *Papa Legba ouvri barrié pou' moins ago-é ; papa Legba ouvri chemin pou' li ago-é.* » (Papa Legba ouvre-moi la barrière, écoute-moi ; papa Legba montre-moi le chemin, écoute-moi.) On sacrifiait à ce *vôdu* des moutons, appelés en *fongbé* *legbo*, l'animal cher à Legba.

Parmi les Noirs de Haïti, les Fons étaient à l'origine beaucoup moins nombreux que les membres des autres tribus Aarada, Nago, Congo, etc. Alors comment expliquer que leur religion se soit répandue dans tout le peuple ?

Le culte du vaudou a marqué Haïti et qu'on le veuille ou non, c'est un des grands événements sociologiques de l'Histoire. Les colons toléraient les danses bruyantes des esclaves mais craignaient ce culte mystérieux et sentaient confusément qu'il pourrait devenir un puissant élément de cohésion pour les esclaves. Ils ne se trompaient point, car ce fut du sein d'une cérémonie vaudou que surgit la grande révolte des esclaves de Saint-Domingue. Toussaint Louverture lui-même le savait si bien que, une fois devenu le maître de cette colonie, il interdit ce culte.

Une religion aussi hiérarchique, aussi nimbée de mystère ne pouvait qu'exercer une puissante fascination sur toutes les tribus africaines. Elle leur apportait une doctrine qu'elles n'avaient jamais trouvée dans leurs pratiques superstitieuses, et c'est à Haïti qu'elle est restée la plus pure, la plus vivace, à peine masquée par la nouvelle foi catholique.

### 3

#### Le vaudou et l'église catholique

Le Père Labat, qui évangélisa une partie des Antilles et qui a laissé de passionnants récits de ses voyages, écrivait déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle :

*Les nègres font sans scrupules ce que faisaient les Philistins ; ils joignent l'arche avec Dagon et conservent en secret toutes les superstitions de leur ancien culte idolâtre, avec les cérémonies de la religion chrétienne.*

Les prêtres de Haïti affrontent encore aujourd'hui ce même problème. Bien souvent, lors de l'occupation américaine alors qu'ils participaient avec les Marines à la destruction des temples vaudou, ils furent passablement gênés de trouver parmi les objets de ce « culte idolâtre » qu'ils brûlaient de leurs mains, des croix bénites, des images de saints et des statuettes de la Sainte Vierge.

Il n'y a pas très longtemps, une plaque à l'image de saint Jacques le Majeur, gravée en haut-relief, fut offerte à une petite église de campagne du nord de Haïti. Le saint était représenté avec un sac et un bâton de pèlerin. Le curé, récemment arrivé de France, fut enchanté de voir ses paroissiens venir en foule à la chapelle de Saint-Jacques, chargés de cierges et de pièces de monnaie, mais lorsqu'ils se mirent à apporter des calebasses

de fruits ou de riz, il commença à avoir des doutes, les confia à son supérieur qui enquêta et finit par retirer la plaque, bien à regret. Il avait découvert que les paysans avaient reconnu en saint Jacques leur vieil ami céleste africain Ogoun.

Un autre incident me fut raconté par un vieux curé breton indulgent, installé à Haïti depuis vingt ans et qui aimait ses paysans tout en sachant qu'il n'était pas parvenu à les détacher complètement de leurs anciens dieux. Il desservait plusieurs paroisses et l'une de ses petites chapelles se trouvait au bord de la mer ; il y disait la messe une fois par mois et les habitants des petites îles voisines venaient dans leurs bateaux à voiles rudimentaires. Un matin, alors que la cloche sonnait et que la chapelle était déjà à moitié pleine, il aperçut au-delà de la barre de corail une embarcation qui arrivait chargée de Noirs et se félicita d'avoir fait tant de bons et fidèles catholiques. Mais à quelques centaines de mètres de la plage, la barque s'immobilisa par calme plat. Quelques instants plus tard, il entendit sur la mer un grand bruit de tam-tams et de conques, et un chant aigu. Ces braves gens lançaient des incantations à Papa Agoué, le suppliant d'envoyer un vent qui pousserait leur embarcation et leur permettrait d'arriver à temps pour la sainte communion.

Moi-même, j'ai assisté à un épisode du même genre, au cours duquel les divinités chrétiennes furent invoquées pour venir en aide à une cérémonie vaudou qui marchait mal. Les sacrifices avaient eu lieu, les danses rituelles avaient commencé, accompagnées de chants invoquant les *lois*, mais pour une raison inconnue les *lois* se faisaient tirer l'oreille et ne descendaient pas. Soudain, une fille hurla et tomba par terre. La *mamaloï* l'aida à se relever et elle essaya de danser encore ; elle tituba et retomba. Au désespoir, elle se redressa toute droite, fit un large signe de croix et murmura : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Sainte Vierge Marie aidez-moi. »

Aussitôt, elle retrouva ses forces et se remit en transes pour danser longtemps à la gloire des *lois*.

#### 4

#### Sorciers et médecins de la jungle

Maman Célie, qui avait en moi une confiance sans bornes, me permit un jour d'assister aux soins qu'elle devait donner à une jeune voisine que l'on disait mourante d'une fièvre cérébrale. La fille était couchée sur une paille, à même le sol de terre battue et brûlait de fièvre. Je n'avais pas de thermomètre sous la main mais sa température devait atteindre 40°. Sa famille nous dit qu'elle délirait depuis trois jours. Maman Célie envoya les enfants cueillir des feuilles de *bois cochon* ; ils en rapportèrent un plein panier. Cependant, elle avait demandé du savon et on lui avait donné un gros pain de savon de Marseille. Elle fit bouillir de l'eau dans une marmite, y jeta le savon en petits morceaux et quand le mélange fut bien mousseux elle y incorpora les feuilles. Pendant que cet infâme ragoût mijotait, elle emprunta un canif au père de la jeune fille, passa la lame dans le feu et pratiqua quelques entailles peu profondes sur la tête de la malade. Avec le contenu de la marmite, elle confectionna un épais cataplasme, le laissa refroidir un peu, l'appliqua sur le crâne de la fille et le fixa avec un turban de linge blanc. Tout en travaillant Maman Célie marmonnait des prières à Papa Loco et Papa Legba ; du bout des doigts, elle fit un signe de croix sur le front de la petite et murmura d'autres incantations. Avant de partir, elle ordonna que la marmite soit gardée au chaud et le cataplasme changé toutes les deux heures.

Le lendemain, la fièvre tomba et bientôt la fille fut complètement guérie. Un peu sceptique, je demandai à Maman Célie si son traitement n'aurait pas été aussi efficace sans les prières et les incantations, mais elle me jeta un tel regard que je lui demandai pardon. Elle était parfaitement sincère et croyait à sa magie.

Je ne voudrais pas donner à penser qu'il n'existe pas chez les *docteurs feuille*, les sorciers et les *papalois* de Haïti quelques charlatans et même des criminels. J'ai connu personnellement un rusé *bocor* des environs de Kenscoff qui fit venir de la Jamaïque un Noir à l'œil de verre et stupéfia ainsi ses fidèles. Par l'intermédiaire d'un marchand syrien de Port-au-Prince il acheta aussi un matériel de prestidigitateur fabriqué en Allemagne, qui lui servit à faire des tours de magie ; il avait également appris l'almanach et prédisait les éclipses en affirmant les provoquer.

Un ingénieur des Travaux publics nommé Smythe me dit avoir vu un *bocor*, lors d'une cérémonie près de Bassin-Général, saisir une barre de fer rougie à blanc entre ses dents et gambader devant l'assistance médusée. Smythe avait ensuite voulu saisir la barre et s'était cruellement brûlé la main. Il soupçonnait un truc, mais il était incapable de l'expliquer.

Le commandant des Marines, Best, chef de la police de Port-au-Prince, me raconta un incident plus sinistre qui se produisit à Petite-Rivière. Un enfant était tombé malade et la famille appela le docteur feuille du coin, qui guérit l'enfant et demanda comme honoraires un cochon. L'enfant rechuta ; il le guérit encore et se fit donner une chèvre en paiement. Quelques semaines plus tard, l'enfant retomba malade et cette fois les parents

eurent des soupçons. Ils se renseignèrent et finirent par apprendre que le docteur feuille payait un de leurs serviteurs pour empoisonner l'enfant avec une herbe vénéneuse dont il possédait l'antidote.

Cependant, je suis convaincu que la majorité des *bocors* et des sorciers croient aussi sincèrement que Maman Célie à leur pouvoir magique. J'aimerais citer ici en exemple une conversation d'une extraordinaire franchise que j'eus avec Ti Cousin, le célèbre *papaloi* de Léogane, dont le père avait été un des plus grands *hougans* de son temps. Voici ce qu'il m'avoua :

— Mon père savait faire beaucoup de choses dont je suis incapable. Il pouvait faire du tonnerre. Il m'a laissé toutes ses pierres-tonnerre. Vous les avez vues, là sur l'autel ; il n'y en a pas de meilleures dans toute l'île. Il m'a instruit. Je connais tous les mots secrets. Je fais tout ce qu'il faisait avec exactitude, et jamais je n'ai pu provoquer le tonnerre. Il savait changer les cours des tempêtes et des orages. Je l'ai vu repousser une tempête vers la mer. Je n'y ai réussi que deux ou trois fois. En général, j'échoue, mais en revanche, je fabrique certains *ouangas* mieux que lui.

Les Blancs qui résident depuis longtemps à Haïti, en particulier ceux qui ont vécu dans l'intérieur des terres, font très souvent appel aux soins de sorciers, qu'ils connaissent, lorsqu'ils ne peuvent consulter un véritable médecin. Quand Fred Baker, un expert du ministère américain de l'Agriculture, spécialisé dans la culture du caoutchouc, travaillait dans la plaine de Saint-Michel, un de ses contremaîtres blancs se foula la cheville. Baker fit venir le docteur feuille local, qui tira d'abord fortement sur le pied, agita chaque orteil et puis tua un coq et traça sur la cheville des croix et des cercles avec le sang, tout en murmurant ses incantations ; ensuite, il fit un pansement de feuilles de sureau et de barrachin recouvert d'un cataplasme de farine de maïs chaude, banda solidement le tout et en un rien de temps l'homme ne souffrit plus et put marcher normalement. L'abbé Plombé, curé de Furcy, souffrait d'une très mauvaise dysenterie et son serviteur, craignant pour la vie de son maître, appela le docteur feuille qui guérit rapidement le prêtre en lui faisant boire une décoction de jus de feuilles de *liane sorossii*, de jus d'oranges amères et d'eau stagnante puisée à la base d'un plantain mort. Daniel Vital, exportateur de café de Jacmel, me cita le cas de la femme d'un riche planteur qui souffrait d'hémorragies et d'anémie après son accouchement et que les médecins blancs désespéraient de sauver, qui fut guérie grâce aux infusions d'herbes d'une sorcière vivant dans sa plantation, laquelle refusa d'en révéler les ingrédients.

Quand Louis, mon boy, fut blessé un jour au cours d'une rixe et que je l'emmenai à l'hôpital pour faire panser la plaie légère, nous trouvâmes en ôtant ses propres bandages des feuilles de *bois soie*. Il est courant de découvrir sous les pansements de fortune des Noirs qui viennent se faire soigner dans un dispensaire américain de la limaille de cuivre généralement raclée à la machette sur un vieux moteur, couverte de vert-de-gris et placée là sur les conseils d'un sorcier. Les indigènes sont persuadés que leur soulagement est dû à la magie, mais je me suis laissé dire que le sulfate de cuivre a réellement une valeur thérapeutique.

Parmi les feuilles et les herbes employées pour les remèdes de la jungle, on trouve l'*immortelle*, le *bois lait*, le *médecinier béni*, la *feuille patience*, la *racine seguine*, le *gayac*, les *feuilles corailles* et le *manioc*.

Le *mirliton*, une espèce de potiron, est employé pour rafraîchir le sang et une autre espèce, la *bérégine*, pour réchauffer. Je soupçonne fort que ce soit là de la magie imitative sous sa forme la plus absurde, car le *mirliton* est d'une couleur vert pâle évoquant la fraîcheur, et la *bérégine* d'un rouge sang-de-bœuf. Je ne saurais dire si le même principe préside à l'utilisation de la *lambie*, un gros coquillage dont la chair est fort prisée comme aphrodisiaque. La coquille, comme celle des conques qui ornaient jadis les cheminées des maisons bourgeoises, est un symbole sexuel évident, tant par sa forme que par sa couleur. Par curiosité, j'ai voulu faire l'expérience de ses vertus et je me suis fait servir un plat de *lambies* ; ce fut un régal gastronomique, mais quant à leur pouvoir, je crois bien que l'imagination joue le plus grand rôle. Les sorcières vendent un autre aphrodisiaque en flacons, fabriqué avec une petite pieuvre semblable au supion, séchée, réduite en poudre et mélangée à du rhum. On l'appelle *chat rouge*.

La thérapeutique des herbes a souvent un rapport avec le vaudou, mais ce n'est pas obligatoire. Parfois les remèdes sont accompagnés d'incantations, parfois les sorciers croient simplement aux vertus curatives de leurs simples.

## 5

### Ouangas et sortilèges

L'*ouanga* se présente sous la forme d'un petit sac contenant divers objets et ingrédients choisis avec soin selon les lois du vaudou. Les recettes sont innombrables. Voici celle d'un *ouanga* protecteur :

*Prendre une petite pièce d'or, une petite pièce d'argent, un petit morceau de fer, un petit morceau de bronze, un*

*petit morceau de pierre-tonnerre, une cuillerée de sable de rivière, un petit morceau de gommier, une pincée de cendre de bois, un peu de fumée de bois, un œil sans œil, une queue sans queue, conduit par saint Jean-Baptiste, accompagné par saint Monton et par le Saint Esprit. Prendre une croix d'un cimetière, une feuille de pois Congo, un dé tout neuf, un jeu d'aiguilles à coudre et une mèche de cheveux coupée sur le sommet de la tête. Laisser l'ouanga durant sept vendredis sur le rebord de sa fenêtre.*

Voici, traduite littéralement, une des formules prononcées par le sorcier sur un *ouanga* de mort, avant de le cacher dans l'endroit secret où il doit pourrir :

*Vieux maître, le moment est venu de tenir ta promesse que tu m'as faite. Maudis-le comme je le maudis et pourris-le comme je te pourris. Par le feu de la nuit, par la poule noire morte, par la gorge sanglante, par le bouc, par le rhum versé à terre, que cet ouanga soit sur lui. Qu'il ne dorme pas, qu'il n'ait nulle paix, qu'il ne mange pas, qu'il ne puisse se cacher ni y échapper. Use-le, déchire-le, infecte-le et pourris-le comme cet ouanga va pourrir.*

Les saint patrons sont invoqués autant que les démons pour aider à assouvir une vengeance et perdre un ennemi. Parfois, ces malédictions sont écrites sur une petite feuille de papier qu'on roule en boule et qu'on glisse dans le sac de l'*ouanga*, ou qu'on cache astucieusement dans une fissure du mur de la maison, sous la selle ou sous la paille de la victime. Voici une de ces mauvaises prières assez caractéristique :

#### *PRIÈRE A SAINT BOULEVERSÉ*

*Saint Bouleversé, vous qui avez le pouvoir de bouleverser la terre, vous qui êtes un saint et moi je suis un pécheur, je vous invoque et vous prend pour mon patron dès aujourd'hui. Je vous envoie chercher Un Tel, bouleversez sa tête, bouleversez sa mémoire, bouleversez sa pensée, bouleversez sa maison, bouleversez pour moi tous mes ennemis visibles et invisibles ; faites éclater sur eux la justice et la tempête, en l'honneur de Saint Bouleversé. 3 pater.*

Voici une autre méthode pour jeter un *ouanga*, ou sort, à un ennemi. Arrangez-vous d'abord pour lui devoir une somme d'argent. Prenez l'argent, allez dans un cimetière, ouvrez une tombe et un cercueil, et posez l'argent dedans, contre le corps du défunt, en répétant certaines formules. Revenez trois nuits plus tard, ouvrez la tombe, reprenez l'argent et rendez-le à votre ennemi, qui tombera malade et mourra.

Des images grandeur nature d'une tête humaine, taillées dans le bois et parfois même en plomb fondu, jouent aussi un rôle dans la magie noire du vaudou. J'ai vu une de ces têtes de plomb sur un autel *caco* et on m'a expliqué en partie son emploi.

L'effigie est baptisée du nom de l'homme qui doit mourir et reste sur l'autel jusqu'à la mort de la victime. Alors elle est remplacée par la vraie tête, si on parvient à se la procurer.

## 6

### Les sacrifices humains

Je ne cacherai pas que le sacrifice humain fait partie des rites vaudou de Haïti et je n'ai pas la moindre intention de me poser en censeur. Le fait est là. Le sacrifice sanglant, de bêtes, d'hommes et parfois de dieux, a toujours été partie intégrante de toutes les puissantes religions primitives, sans distinction de race, qu'il s'agisse des Egyptiens, des Grecs et des Romains de l'Antiquité, des Druides, des Hébreux et les Chrétiens. Le fait qu'aujourd'hui encore certains rites du vaudou exigent des sacrifices humains pourra sembler étrange, et à bien des personnes parfaitement horrible, mais uniquement parce qu'elles considèrent ce sacrifice en termes de « temps ». Si l'on supprime le facteur temps et si l'on considère cette pratique en termes d'« espace », le sacrifice religieux humain devient, dans un sens technique, à la fois normal et moral. Si je n'ai pas décrit dans cet ouvrage de sacrifices humains, c'est uniquement parce que je n'en ai jamais vu. Si, au lieu de quelques mois, j'avais vécu de longues années dans la montagne avec Maman Célie, il est probable que j'y aurais assisté, ne fût-ce qu'une fois. Cependant ces sacrifices sont extrêmement rares et pratiqués uniquement en cas de nécessité absolue. Le public, la police et les tribunaux n'en entendent jamais parler car dans le véritable vaudou la victime n'est pas enlevée mais s'offre toujours volontairement au groupe religieux qui en a besoin.

Naturellement, dans certains cas où cette pratique devient un abus criminel, il y a dénonciation et inculpation, comme ce fut le cas pour Cadeus Bellegarde en 1920. C'était un *papaloi* devenu criminel, un monstre pathologique que l'on peut comparer d'un point de vue religieux à Gilles de Rais, du point de vue criminel à Landru ou au « Boucher de Hambourg ». Il était craint, amèrement détesté et fut enfin dénoncé par ses propres adeptes, fidèles serviteurs du vaudou. L'enquête fut ouverte par la cour militaire des Marines à Mirebalais, et les résultats transmis aux tribunaux haïtiens.

Au cours du procès, vingt-sept paysans vinrent témoigner du fait qu'entre 1916 et 1918 ils avaient assisté à des sacrifices humains pratiqués par Cadeus Bellegarde, à la suite desquels le sang des victimes était bu et leur



chair mangée. Parmi les témoins à charge se trouvaient une femme qui avait vécu avec Bellegarde, une autre qui avait été sa maîtresse et une jeune nièce. Elles ajoutèrent cependant que Cadeus avait profané les rites vaudou, s'était procuré ses victimes par ruse, avait volé et terrorisé les paysans de la région, avait commis un certain nombre de crimes crapuleux sans aucun rapport avec un rite quelconque même profané, avait incendié les maisons de ceux qui menaçaient de le dénoncer et obligé, sous la menace, un grand nombre de personnes à participer avec lui à ses pratiques criminelles.

Je tiens à répéter que même les paysans qui avaient une foi aveugle dans le culte du sacrifice vaudou, même les vieux *hougans* qui avaient eux-mêmes pratiqué des sacrifices humains et le feraient sans doute encore, ne considéraient pas ce Cadeus Bellegarde comme un prêtre de leur religion, mais comme un simple assassin, un criminel de droit commun.

## 7

### Le culte du serpent et la haine des Blancs

On a écrit beaucoup de sottises sur le culte du serpent à Haïti, comme sur bien d'autres pratiques du vaudou. On peut lire ainsi dans le numéro de mars 1917 du *Muséum Journal* de l'université de Pennsylvanie à Philadelphie un récit assez particulier :

*A Haïti, la base du vaudouisme est l'adoration d'un serpent vert sacré, qui doit être apaisé pour écarter les esprits du mal. Les fidèles de ce culte se réunissent la nuit autour de grands feux, dans des lieux secrets de la forêt. L'officiant est un vieil homme, le papaloi, ou une femme, la mamaloi, qui ont gagné du renom comme sorciers du vaudou. Une fois rassemblés, tous les participants jurent le secret et puis le prêtre les exhorte à se rappeler le serpent vert sacré, et à professer la haine des Blancs. Des prières sont faites au divin serpent qui doit être présent, dans une botte placée près du feu. On sacrifie ensuite un coq, que le papaloi tue en lui arrachant la tête avec les dents. Les tam-tams résonnent, les incantations montent vers le dieu, et le sang du coq est bu par le prêtre officiant avant de servir à barbouiller les fidèles. Un bouc peut aussi être sacrifié de la même manière. Après le bouc ou la chèvre, il peut y avoir un sacrifice humain, comme l'a rapporté un prêtre français. Il a expliqué que certains fidèles désiraient le sacrifice d'un « cabri sans cornes », c'est-à-dire un enfant. Ce qui fut fait, et sa chair, crue ou à peine bouillie, fut mangée par tous les participants de ce culte.*

L'auteur de cet article n'a certainement pas compris que le culte du serpent, à Haïti, est beaucoup moins littéral qu'on ne l'imagine en général. Il est exact que presque tous les autels Petro portent un serpent symbolique, parfois peint sur le mur, parfois taillé dans du bois et monté sur un bâton comme un caducée. Il est vrai aussi que les serpents vivants sont considérés comme des reptiles sacrés, que l'on ne doit ni tuer ni blesser. Mais le serpent est adoré en tant que symbole, et non parce que les fidèles du vaudou lui confèrent une puissance propre ; il représente le grand dieu Damballa. Ti Cousin, de Léogane, m'a dit fort simplement que le serpent était le symbole de Damballa comme l'agneau pascal symbolisait le Christ. Papa Théodore, avec qui j'ai longtemps évoqué cette question, estimait que ce symbole s'identifiait avec celui de l'éclair qui serpente dans le ciel ; or, l'éclair fait partie des attributs de Damballa et de sa céleste compagne Ayida Oueddo, le Jupiter tonnant et la Junon du vaudou.

A ma connaissance, aucun serpent vivant n'est gardé « dans une boîte » ou ailleurs sur les autels vaudou. Cependant, un Noir de mes amis m'a parlé d'une cérémonie Obeah qu'il avait vue à Cuba, et dans laquelle un serpent vivant jouait un rôle actif. Il m'expliqua qu'un grand serpent inoffensif était posé sur un autel, dans une grande jarre, et que dix ou quinze Noirs formaient une espèce de chaîne sans fin commençant et se terminant à la jarre, en se tenant tous par les épaules ; le serpent était alors retiré de sa jarre et poussé à ramper sur toutes les épaules pour retourner dans son abri après avoir terminé son périple.

En ce qui concerne les réunions « la nuit autour de grands feux dans des lieux secrets de la forêt », Maman Célie et d'autres m'ont affirmé qu'il était fort rare qu'une cérémonie se déroulât ainsi, sauf en des temps où les fidèles du vaudou étaient persécutés, et que les rites se pratiquaient le plus souvent dans des temples du vaudou et sur leur « parvis », au voisinage des habitations.

Miot, de Kenscoff, me parla cependant d'une cérémonie spéciale à laquelle il avait assisté dans sa jeunesse ; aux époques d'épidémies ou de famine, les fidèles se rendaient en zigzaguant sur une piste dans une forêt ou un ravin isolé pour pratiquer des cérémonies afin d'apaiser certains vieux démons, si dangereux et redoutables qu'ils n'osaient les inviter au temple ou dans le voisinage des habitations humaines.

Quant à la haine des Blancs, elle n'a jamais eu sa place dans une cérémonie vaudou. La majorité des paysans haïtiens éprouvent pour les Blancs de l'amitié, au pire de l'indifférence. On ne peut nier, cependant, que depuis les temps les plus anciens, en temps de guerre ou de conflits entre Blancs et Noirs, les réunions vaudou ont joué leur rôle. La première grande insurrection et le massacre des colons français par leurs esclaves furent

projetés et préparés dans la nuit du 14 août 1791, lors d'une cérémonie vaudou organisée par un esclave nommé Boukman.

Né à la Jamaïque, Boukman était un *hougan* ou prêtre du vaudou, religion principale des Dahoméens, raconte le Dr Dorsainvil dans son *Manuel d'Histoire d'Haïti*. Pour faire tomber toutes les hésitations et obtenir un dévouement absolu, il réunit, dans la nuit du 14 août 1791, un grand nombre d'esclaves dans une clairière du Bois-Caïman, près de Morne Rouge. Tous étaient assemblés quand un orage se déchaîna.

Au milieu de ce décor impressionnant, les assistants, immobiles, saisis d'une horreur sacrée, virent une négresse se dresser. Son corps était secoué de longs frissons ; elle chanta, pirouetta sur elle-même en faisant tourner un grand coutelas au-dessus de sa tête (une machette). L'assistance, haletante, les yeux ardents, était fascinée. On amena alors un cochon noir dont les grognements se perdaient dans le rugissement de la tempête. D'un geste vif la prêtresse inspirée plongea son coutelas dans la gorge de l'animal. Le sang chaud fut recueilli et distribué à la ronde à tous les esclaves qui jurèrent d'exécuter les ordres de Boukman.

De même, durant le soulèvement caco de 1918-1920 contre les Marines américains, les prêtres vaudou aidèrent les révoltés. Mais en temps normal, la haine des Blancs n'a pas plus de place dans les cérémonies du vaudou que la haine des Allemands dans les églises chrétiennes de France en temps de paix.

## 8

### Quelques recettes magiques

Le 9 mai 1920 le général Benoît Batrville, commandant alors les forces révolutionnaires *cacos*, fut tué lors d'un engagement contre les Marines américains près de Bois-Pin, dans la région de Mirebalais.

Ce chef *caco* n'était ni un *papaloi* ni un prêtre du vaudou mais ses hommes le soupçonnaient d'être un *bocor*, un sorcier pratiquant le culte des morts. Il était aussi un catholique fervent. On trouva dans ses poches un petit cahier contenant des formules secrètes écrites de sa main en créole. En voici quelques extraits :

*Pour évoquer les Esprits.* Un vendredi à minuit, rendez-vous à une croisée des chemins, procurez-vous une chandelle faite de cire vierge d'abeille, de graisse de bœuf et de foie d'hirondelle que vous allumerez à ce carrefour au nom de Belzébuth en disant : « Belzébuth, je t'appelle et je t'invoque afin que tu me fasses connaître en cet instant (telle ou telle chose). » Vous tirerez ensuite un seul coup de feu, l'arme devant être chargée d'encens et de terre. Tirez vers l'est, en disant : « Quand le tonnerre grondera, que tous les rois de la terre s'agenouillent. Que Puer, Agrippa Berke et Astaroth m'épargnent. Amen. »

*Pour évoquer les Morts.* Allez dans un cimetière dans la nuit d'un vendredi, à minuit, emportant avec vous une chandelle blanche, une feuille d'acacia sauvage et un pistolet chargé, et choisissez la tombe d'un homme, En y arrivant, vous direz : « *Exurgent mortui et acmo venient*. J'exige que le mort que tu es vienne à moi. » Après avoir prononcé ces paroles vous entendrez le tonnerre ; n'ayez aucune crainte, et tirez un coup de feu. Le mort vous apparaîtra alors : vous ne devez pas vous enfuir, mais reculer de trois pas en répétant trois fois : « Je t'asperge d'encens et de myrrhe comme a été parfumée la tombe d'Astaroth. »

*Comment renvoyer un Esprit chez les Morts après l'avoir évoqué.* Ramassez une poignée de terre, que vous jetterez aux quatre coins de l'horizon en disant : « Retourne d'où tu viens, car tu as été créé poussière, et tu retourneras à la poussière. Amen. »

*Comment créer une Figure Humaine invisible.* Prenez un œuf frais et à l'intérieur introduisez délicatement une glande humaine (du sperme) ; puis allez enterrer l'œuf à une croisée des chemins un vendredi à minuit, et laissez-le dans la terre pendant vingt et un jours ; écrivez et enterrez aussi votre requête. Au bout de ces vingt et un jours, déterrez l'œuf qui se sera transformé en une figure humaine, et nourrissez-le de charbon de bois pilé et de verveine. Faites-lui votre requête, et lorsque vous aurez obtenu satisfaction, vous devrez tuer l'œuf ou bien l'enterrer vivant dans un cimetière dans la nuit d'un lundi ou d'un vendredi.

*Pour se préserver des Balles.* Faites une chemise de tissu rugueux que vous porterez et tressez une ceinture d'herbe d'Aaron à trois brins que vous ceindrez en disant : « Dieu du ciel, Seigneur de la terre, roi immortel et invisible devant qui tremblent toutes les Puissances, faites que je ne sois pas vaincu mais vainqueur. Amen. » Tous les vendredis faites aux pauvres l'aumône de quatre centimes.

*Contre la Torture.* Si l'on se trouve ligoté et torturé il est indispensable de faire cette prière : « Au nom des grandes douleurs que Jésus Christ souffrit par la faute de Judas le traître en montant au Golgotha, faites que je sois soulagé de cette corde qui me serre (mentionnez la partie du corps) jusqu'au cœur comme le flanc du Christ laissa ruisseler son sang par la faute d'Hérode l'infâme. Amen. » Faites dire une messe pour tous les saints.

*Pour sortir de Prison.* A minuit, répétez cette prière : « Sésame, Sésame ouvre-toi », et les menottes

s'ouvriront. En sortant de la cellule, dites ces mots : « Sésame, referme-toi », et en arrivant aux grilles de la prison, si elles sont fermées, répétez trois fois : « *Pastoo, Vido, Agrimentô*. Agrippa, délivre-moi de ce lion qui essaye de me faire mourir. Tous s'inclinent devant toi, ton nom est béni. Mané, Tével des trois Maries, Agrippine, Marianne et Farès, soyez mes guides. Amen. »

*Pour se délivrer d'une Personne qui vous persécute.* Emportez une image de Saint Antoine, une bougie et une assiette blanche et allez à midi dans un champ isolé. Là, posez la bougie sur l'assiette, allumez-la et dites cette prière : « Grand saint Antoine, prince et guide charitable, délivrez-moi de (son nom) qui me persécute ; chassez-le de tel endroit et je vous soutiendrai toujours en vous promettant, grand Saint (faites vos promesses). » Après avoir prononcé cette prière, jetez quelques grains de sel et de poivre aux quatre coins de l'horizon et répétez la prière. En arrivant chez vous, posez l'image du saint face contre terre et laissez-la ainsi pendant neuf jours consécutifs, en lui répétant cette prière tous les jours.

*Pour soulager une Femme des Douleurs de l'Enfantement.* Faites une infusion avec la mixture suivante : de la terre des quatre coins de la maison, des feuilles de verveine, de l'écorce de hêtre. Ecrivez le nom de baptême de la femme sur un parchemin ou un morceau de papier que vous brûlerez et mêlez les cendres à l'infusion. Avant de la lui faire boire, allez derrière la maison, tournez-vous vers l'Occident et appelez la femme trois fois ; elle ne répondra qu'à la troisième fois. Puis donnez-lui à boire l'infusion et elle sera bientôt soulagée. Si l'enfant est un garçon appelez-le Emmanuel, si c'est une fille, Anna.

*Pour guérir une Cheville foulée.* Regardez la cheville blessée et répétez trois fois : « *Ante, Antete, Saparlants* » et Jésus Christ fera le reste. Puis vous panserez la cheville avec de l'eau cendrée et sept feuilles de cachimenta, pendant trois jours.

*Pour guérir un Œil blessé.* Tuez un coq noir portant une tache rousse ; prenez son foie que vous mettrez dans une bouteille avec un peu d'eau et que vous exposerez pendant trois jours au soleil ; le flacon doit être tourné vers l'est et on doit prononcer la prière suivante : « Au nom du voyageur Tobie, faites que je recouvre la vue, comme Tobie rapporta les médicaments salutaires à son père, Tobie. Tobie. Annot. Tobie, Amen. » Puis vous baignerez votre œil avec cette décoction.

*Contre le Mal de Dents.* Prenez un clou neuf et menacez trois fois la dent avec une pierre en disant *Abracadabra*. Faites une croix sur un manguier en disant trois fois *Abracadabra*. Détachez l'écorce sur laquelle vous avez tracé la croix et faites-la bouillir. Avec cette eau vous baignerez la dent et la douleur disparaîtra.

*Contre les Rhumatismes.* Appliquez le baume suivant sur la partie malade : *Carobornico* pilé, grains de sureau, verveine, trois poignées de feuilles de buis béni, le tout délayé dans l'huile ; avant d'appliquer ce baume, vous frotterez la partie douloureuse avec de l'eau tiède mêlée de cendres et vous direz : « Je te conjure, par les douleurs de Jésus Christ sur la croix, amen. » Guérison garantie en trois jours.

*Contre la Fièvre faune.* Avant que les fièvres atteignent votre famille, plantez un citronnier à la grille de votre jardin, portant trois clous en forme de croix et une autre croix faite de vingt et une feuilles de *grand mapou*. Placez à votre porte un citron avec sept épingles en forme de croix. Faites porter à chacun de vos enfants un petit citron, un peu d'indigo, de l'encens et ces mots enveloppés dans un morceau de linceul : *Malo. Presto. Pasto. Effacio. Amen.*

La plupart de ces formules, sinon toutes, conseillent non seulement des invocations mais aussi l'emploi d'herbes et de simples qui possèdent le plus souvent de réelles valeurs thérapeutiques.